

2^e Année N° 7.

Prix de l'abonnement : Fr. 100.— l'an.

15 novembre 1929.

Prix du numéro : Fr. 10.—

Variétés

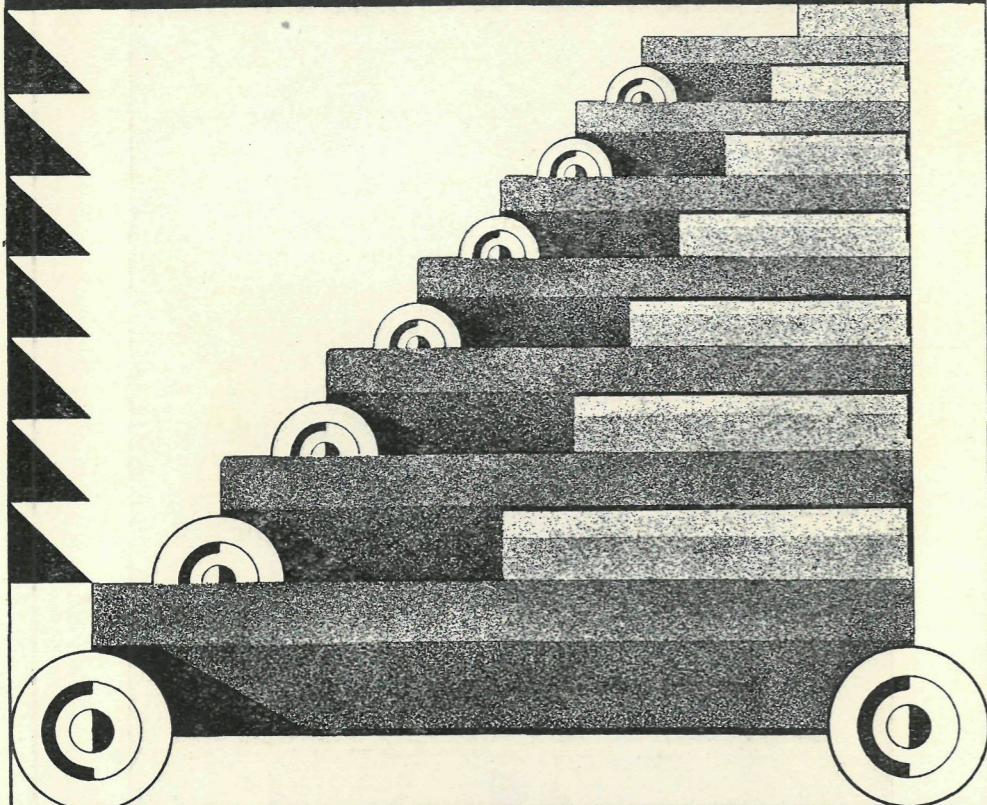
REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE DE L'ESPRIT CONTEMPORAIN

DIRECTEUR : P.-G. VAN HECKE



ÉDITIONS «VARIÉTÉS» - BRUXELLES

COUSIN CARRON PISART



EXCELSIOR ROSENGART
CHENARD-WALCKER
IMPERIA STUDEBAKER
NAGANT PIERCE-ARROW
VOISIN

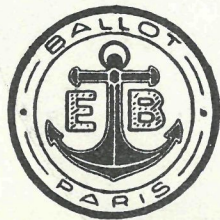
ADMINISTRATION & MAGASINS D'EXPOSITION
52, BOULEVARD DE WATERLOO TELEPH. 106,51 - 207,35 - 207,36
B R U X E L L E S



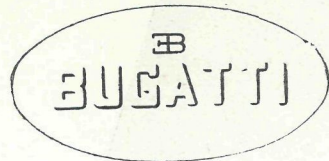
Les Etablissements René De Buck

SONT LES AGENTS DES PLUS
GRANDES MARQUES FRANÇAISES

CITROËN 4 ET 6 CYLINDRES
La première voiture
française construite
en grande série



8 CYLINDRES
Celle qu'on ne discute pas



4 ET 8 CYLINDRES
Le pur-sang de la route

EXPOSITION — VENTE — ADMINISTRATION
BRUXELLES: 51, BOULEVARD DE WATERLOO
Tél. 120,29 et 111,66

E X P O S I T I O N
28, AVENUE DE LA TOISON D'OR
Tél. 872,80

R E P A R A T I O N S
96, RUE DE LA COURONNE
Tél. 363,23 et 386,14

DEPARTEMENT DES VOITURES D'OCCASION
154, RUE GRAY
Tél. 300,15



MINERVA MOTORS S. A.
AGENT POUR LE BRABANT :
AGENCE DES AUTOMOBILES MINERVA
RUE DE TEN BOSCH, 19-21, BRUXELLES

CHAMPAGNE

ERNEST IRROY

MAISON FONDÉE EN 1820

REIMS

Agent général : J.-M. de JODE
512, Rue Vanderkindere BRUXELLES

Téléph. : 483,40



Les deux succès du jour de Marquissette

Le VERNIS CORAIL pour les ongles

Donnant aux ongles un merveilleux éclat rouge. Facile à appliquer. Facile à enlever. N'abîme pas les ongles

ET

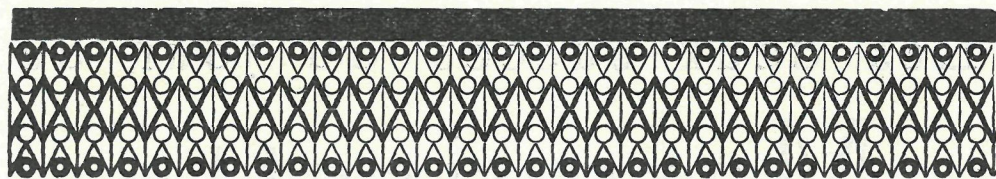
Le TEINT BRONZÉ

Une série de produits de beauté donnant le teint bronzé d'un aspect absolument naturel et dont le mode d'emploi journalier consiste en quelques soins simplement hygiéniques

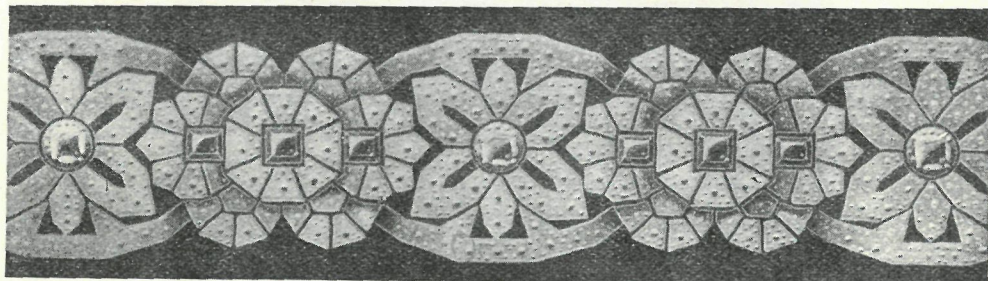


Ne pas confondre les « fards » avec cette série de produits qui sont de toute pureté et permettent de suivre les méthodes concernant les soins de beauté habituels étudiées par rapport à chaque épiderme

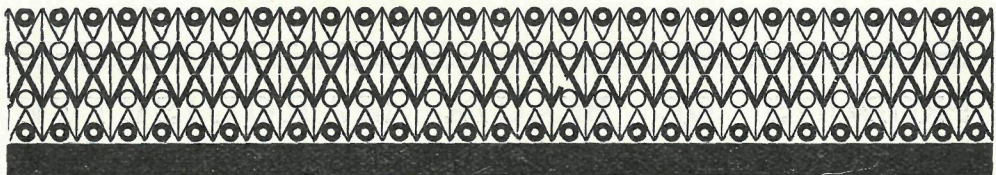
PRODUITS DE BEAUTÉ MARQUISSETTE
Laboratoire: 95, Rue de Namur, Bruxelles



COLLARD DE THUIN

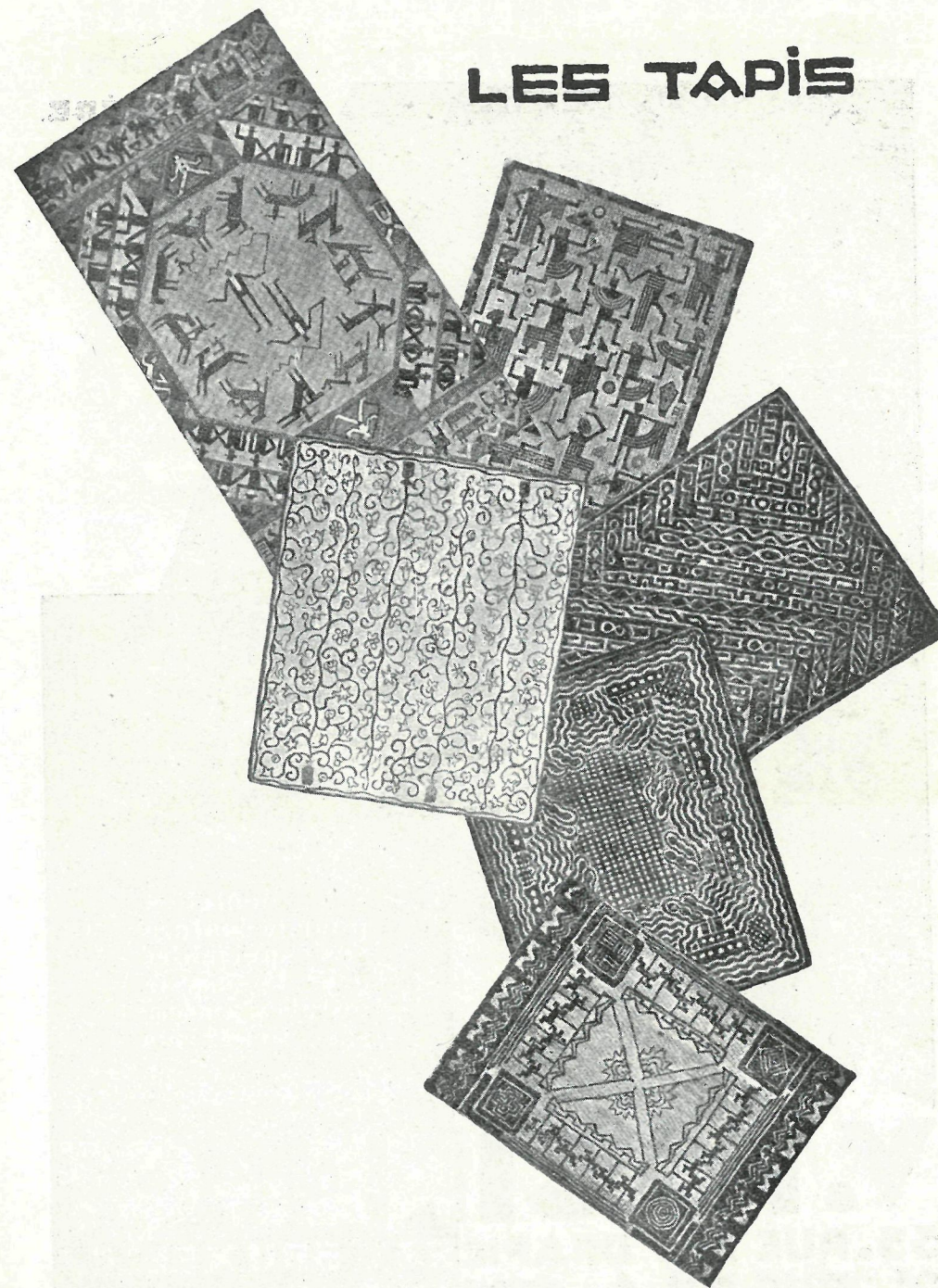


**JOAILLIERS
BRUXELLES**
1 & 3, B^d ADOLPHE MAX



VIII

LES TAPIS



DU STUDIO DE SAEDELEER
AU VILLAGE D'ETICHOVE LEZ AUDENARDE EN BELGIQUE

NE VEND PAS A LA CLIENTÈLE PARTICULIÈRE



ses dentelles
pour la couture
ses spécialités
pour la lingerie
ses tulles de couleur
ses broderies

V. RACINE ET C^{IE}

53. RUE DES DRAPERS . BRUXELLES
21 . RUE DU 4. SEPTEMBRE . PARIS

x

tissus modernes pour la
couture et l'ameublement



Toile de Tournon : "Feuilles". — Composition de Raoul Dufy

bianchini, fériér
paris : 24^{bis} avenue de l'opéra
bruxelles : 5, pl. du ch^p de mars

LE GRAND ÉCART
OUVERT À MINUIT
ORCHESTRE
7 RUE FROMENTIN
TEL. TRUDAINE 13-34

LE BOEUF SUR LE TOIT

RESTAURANT
BAR
SALON
DANSANTS

LE BOEUF SUR LE TOIT

28 RUE DE PENTHIEVRE PARIS
TEL. ANJOU 2100

6 RUE MACÉ CANNES
TEL. 18-24

Chez
MARIANNE

72 boulevard
de Clichy.
HENRI MICHEL prop.
Marcadet 10.81

Dejeuners
Diners
Soupers.

AUX
CHAMPS-ÉLYSÉES

HOWARD

LUNCHEONS
DINNERS
SUPPERS

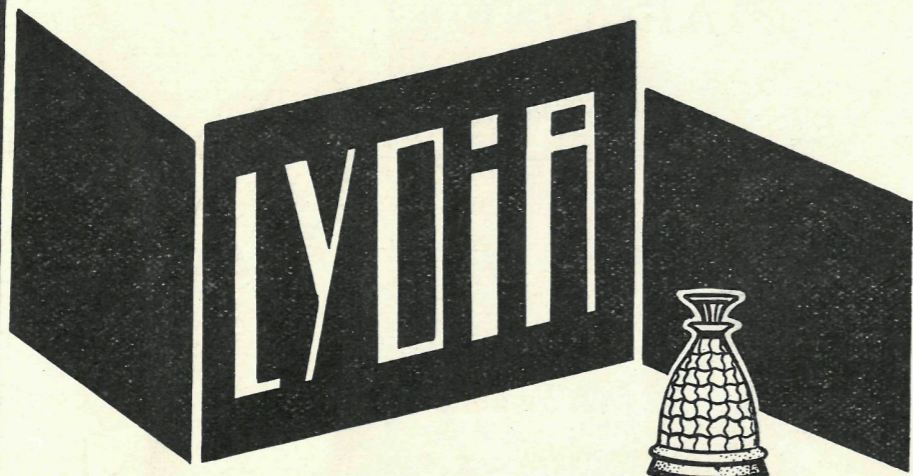
TEL. ELYSÉES 95-81

28 AV. VICTOR-EMMANUEL III (CHAMPS-ÉLYSÉES)

OF SEA-FOODS
OYSTERS AND
SEA-FOODS
DELIVERED
AT YOUR
DOOR

A
MONTMARTRE

SES PARFUMS EN FLACONS ANCIENS



42 AVENUE LOUISE BRUXELLES. J.L.

SOINS DE BEAUTÉ

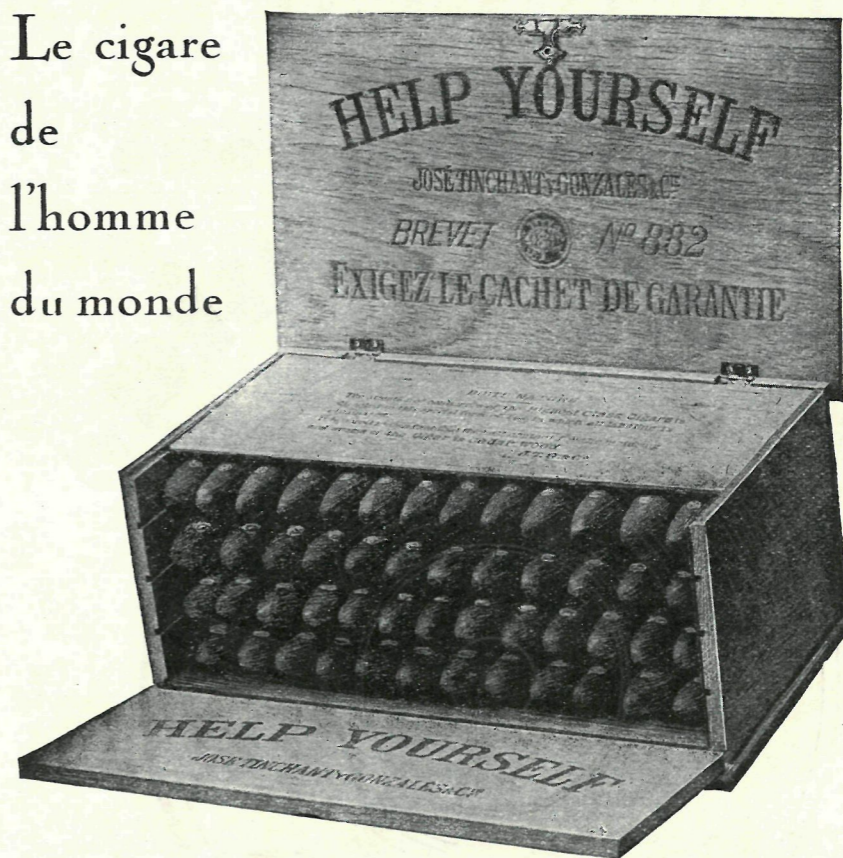


Les "Produits Ganesh"
inventés par Madame
ADAIR et vivement
recommandés par le corps
médical, sont appliqués de
façon rationnelle et scien-
tifique par les soins de
M A D A M E
ELEANOR
A D A I R

2, Porte Louise, Bruxelles (1^{er} étage)
LONDRES PARIS

Téléphone : 820,91
NEW-YORK

Le cigare
de
l'homme
du monde



MAISON CENTENAIRE (1820)

TRICOCHÉ

ses Cognacs, ses Vieilles Fines Champagnes

un disque
un phono

COLUMBIA



en vente partout
agence
générale
belge pour le gros:
50, rue philippe de
champagne, bruxelles

VARIÉTÉS

Revue mensuelle illustrée de l'esprit contemporain

DIRECTEUR : P.-G. VAN HECKE

2^e ANNEE. — N° 7.

15 NOVEMBRE

SOMMAIRE

George Grosz *Souvenirs de jeunesse*
J. Slauerhoff *Poèmes*
Joseph Roth *Le prophète muet*
André Delons *Le temps et l'espace*
Sacher Purnal *Golligwog (VII)*

CHRONIQUES DU MOIS

Paul Fierens 100 × *Paris*
Pierre Courthion *Divagations esthétiques*
Jean Harper *X., peintre populaire*
Nico Rost « *Deutschland, Deutschland über alles* »
André Delons *Le mauvais exemple*
Franz Hellens *Chronique des disques*

VARIETES

Les limites de la peinture — Sur le peintre Jean-Francis Laglenne (poème de J. Supervielle) — Marcelle Meyer — A propos de « Guerre », par Ludwig Renn — Edgar Wallace — La cellule de Verlaine — Sur Louis Moyses, patron du « Bœuf » — Quand Kiki chante — « Zadkine », par André de Ridder — A propos de « Tempête sur l'Asie » — « Après la Rafle », film d'Irving Cummings

Nombreux dessins et reproductions (Copyright by Variétés)
Le dessin reproduit sur la couverture est de George Grosz

Prix du numéro: Belgique: 10 Fr.	Abonnement d'un an: 100 Fr.
» » France: 10 Fr. fr.	» » » 100 Fr. fr.
» » Hollande: 1 Florin.	» » » 10 Florins
» » Autres pays: 3 Belgas.	» » » 28 Belgas

« VARIETES » : DIRECTION - ADMINISTRATION - PUBLICITE
Bruxelles : 11, avenue du Congo — Téléphone 895.37
Compte chèque-postal : P.-G. van Hecke n° 2152.19

Dépôt exclusif à Paris : LIBRAIRIE JOSÉ CORTI, 6, rue de Clichy
Dépôt pour la Hollande: N. V. VAN DITMAR, Schiekade, 182, Rotterdam

G A L E R I E
Javal & Bourdeaux

23-24 Place Sainte-Gudule
B R U X E L L E S

E X P O S I T I O N
P E R M A N E N T E

des manufactures Nationales de l'Etat Français

S È V R E S
LES GOBELINS
B E A U V A I S

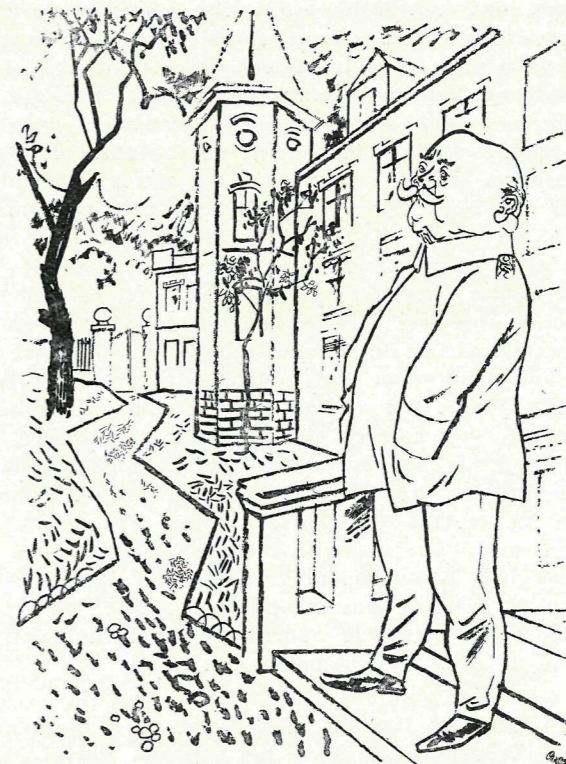
Du samedi 16 novembre au jeudi 5 décembre
EXPOSITION DE TABLEAUX ET SCULPTURES DU
CERCLE NERVIA

La galerie est ouverte tous les jours de 9 h. à 18 h.

G A L E R I E
J A V A L & B O U R D E A U X

44bis rue Villejust, PARIS

Du 1^{er} au 30 novembre
EXPOSITION DU PEINTRE-AQUARELLISTE
AUGUSTE DESMET



George Grosz : Le pensionné

SOUVENIRS DE JEUNESSE

par

GEORGE GROSZ

Né à Berlin, je passai toute ma jeunesse et fis mes études dans un petit chef-lieu de Poméranie, près de la mer Baltique. Ma mère dirigeait là-bas, à la mort de mon père, la cuisine d'un très féodal mess d'officiers, fréquenté par les hussards de Blücher. C'était environ une dizaine d'années avant la guerre. L'Allemagne était à l'apogée de la puissance et de la richesse. Bien que le parti social-démocrate fût, déjà à l'époque, parmi les plus forts et que Noske fit campagne au Reichstag pour la suppression du service militaire, nous ne nous apercevions pas, dans notre petite ville de garnison, de tous ces événements. Mais ce n'est pas de cela que je veux parler.

Si je rassemble toutes mes impressions, je puis dire sincèrement que ma jeunesse fut heureuse. Je vivais libre et sans inquiétude. Comme ma mère était occupée toute la sainte journée devant ses fourneaux (plus tard, elle eut encore à instruire et à surveiller de jeunes cuisinières), je

me développais sans contrainte et me débrouillais en ne comptant que sur mes propres forces. Ah! le beau temps! Avec des camarades, j'allais à la forêt toute proche ou à la rivière qui coulait près de la maison que nous habitions. Nous nous amusions dans les prés de la blanchisserie, plantés de saules grotesques et centenaires. Nous étions des Indiens, des trappeurs et, la tête pleine de souvenirs de Bas-de-Cuir et de Karl May, nous tirions les uns sur les autres à grand renfort de frondes et de carabines à air comprimé. Au sommet d'un saule vénérable, nous avions bâti un véritable repaire, du haut duquel nous régions sur les rares promeneurs, à la grande frayeur des lavandières, comme de véritables chevaliers pillards. Nous étions également la terreur d'une petite propriété voisine, dont le régisseur — un homme qui portait le nom ridicule de Butterbrod (tartine) — était notre ennemi mortel. Ses partisans et lui-même nous obligèrent souvent à prendre le sentier de la guerre. Que de fois pourtant l'avions-nous condamné à subir des tortures affreuses (être enterré vif dans une fourmilière, etc.)? Nous avions préparé en son honneur notre plus beau poteau de tortures et lorsque Butterbrod s'en venait dans sa petite voiture à âne, il servait inévitablement de cible sans défense à toutes nos armes. Cet homme martyrisait son âne d'une manière absolument lamentable. Nous, nous aimions cet animal, passablement rare à cette époque, surtout dans nos contrées; et nous avions promis, en notre for intérieur, une belle récompense au misérable bourreau de cet innocent — mais je crois que l'âne ne nous en sut aucun gré.

Un autre souvenir, non moins agréable, c'est la rivière Stolpe : notre jeune fantaisie se donnait libre cours et ce devenait l'Hudson, les rapides de Saint-Laurent ou le lac Ontario. Parfois, des radeaux descendaient la rivière, s'en allant vers la Baltique et, si nous pouvions nous en emparer d'un, nous descendions, en pataugeant, à des kilomètres de distance. Les troncs d'arbres dont ils étaient faits se transformaient sous nos pieds en pont d'un brick de pirates et les projectiles de nos frondes s'enfonçaient en faisant écumer l'eau tout autour de nous. Parfois, nous nous enfoncions également. Un jour, à la suite d'une semblable aventure, je me suis trouvé pris sous le radeau et certainement je me serais noyé si je n'avais pu, à la dernière minute, me cramponner à l'un des troncs moins étroitement fixé que les autres. J'étais un excellent nageur, je plongeais non moins bien et la grande habitude que j'avais de garder les yeux ouverts dans l'eau me sauva la vie. Je n'en eus pas moins peur, sans compter la sérieuse correction qui m'attendait à la maison, où je revins complètement trempé.

Comme c'était bon de vivre ainsi, en plein air! Comme c'était sain, naturel et simple! Je n'oublierai jamais ces bois, ces plaines, ces calmes marais, ces étangs et ces mares où nous pêchions des salamandres et autres bestioles aquatiques pour nos aquariums. Et je me souviendrai toujours d'un certain ruisseau tout entouré de saules. D'autres fois, nous allions nous asseoir sur les bords de la Stolpe et, armés d'une canne à pêche que nous avions nous-mêmes fabriquée, nous attendions le bon plaisir d'un goujon qui voulut bien se laisser tenter par nos appâts. Ah! les beaux jours d'été, chauds, tendres, pleins d'une bonne

odeur de foin. A la scierie, à l'ombre bleue d'une pile de planches, qu'il faisait bon, durant les après-midi d'un juillet sans nuages, écouter la scie circulaire ronfler comme un gros bourdon. Des brassées de jonc que nous allions couper et que nous partagions en deux paquets avec une vieille corde nous aidaient à apprendre à nager sans professeur et nous pataugions et sautions dans l'eau comme une bande de grenouilles.

J'ai toujours montré des dispositions pour le dessin et la peinture, du moins depuis l'âge jusqu'où remontent mes souvenirs. J'étais encore tout petit — mon père gérait alors la loge maçonnique de Stolpe — et pourtant je me souviens encore si bien comme il dessinait pour m'amuser, sur du gros carton qui servait de sous-mains pour les tables où l'on jouait au *scat*, des hommes, des soldats, des chevaux. Emmerveillé, je voyais naître sous sa main toutes ces choses étonnantes et je m'efforçais à les redessiner. Une autre grande joie, c'était la lecture des revues illustrées, venues du cabinet de lecture de la ville. Je passais des heures entières, couché par terre, et ne pouvais me rassasier de regarder les gravures et les dessins de tous ces *A travers terres et mers*, *Universum*, *Roc*, *Feuilles libres*, *Tonnelle* et autres *Chez soi*. Certaines illustrations représentant les champs de bataille en Orient, ou les combats dans les colonies allemandes de ce temps-là, me laissèrent une forte impression. Jusqu'à ce jour, je ne puis oublier une dramatique gravure figurant un formidable incendie. Je vis pour la première fois de véritables tableaux à l'huile et des tubes de couleur chez une vieille demoiselle noble qui faisait de la peinture. Je fus rempli d'admiration. La demoiselle copiait sur une petite planchette de bois une tendre nature-morte où figuraient des pêches; rien que d'y repenser, je sens dans les narines une bonne odeur de térébenthine qui s'associe si étroitement à ce vieux souvenir. Mon désir le plus ardent devint de posséder, bien à moi, une boîte de couleurs aussi coquette et complète. Les petits tubes aux étiquettes colorées et couvertes d'inscriptions, la palette ovale, les brosses à long manche, le couteau en forme de petite truelle et les récipients à essence font encore mon bonheur maintenant.

Mon père mourut alors que je n'avais que 6 ans. Ce fut le déménagement, puis une dure et morne année passée à Berlin dans un logement du quartier nord, dans la Wöhlerstrasse. C'était à côté d'un marché au charbon. L'enseigne caractéristique avec ses deux marteaux noirs croisés reste pour moi un souvenir terrible de ce temps-là. Par-dessus les murs mitoyens couverts de goudron, on voyait éternellement la même cour. Devant les yeux, rien que les coulisses grises et quotidiennes de la grande ville. A la maison, régnaient les ennuis d'argent. Ma mère se mit, avec ma tante, à coudre des blouses, sans que cela parvint à nous tirer d'affaire d'ailleurs. Puis nous louâmes des chambres; les choses ne firent qu'empirer. Les ennuis d'argent devenaient de plus en plus pressants. Parfois, ma sœur aînée venait et m'emmenait chez le confiseur ou à la porte d'Oranienburg : les buvettes avec leur petit kiosque de cristal et de glaces au milieu, leur massive vendeuse d'un blanc immaculé servant la charcuterie, me semblaient être des palais de fées. Parfois, je regardais passer des troupes et comme je ne connaissais, en fait, que les hussards, les uniformes des soldats me remplissaient d'une

grande admiration. Puis, je me liai avec le fils d'un voisin, garçon intelligent qui lisait beaucoup et qui m'emmenait avec lui dans des bibliothèques publiques où nous pouvions regarder et lire tout notre saoul. Il parlait souvent de Häckel, aimait les sciences naturelles et était abonné à *l'Universum*. Je n'oublierai jamais comment, un jour, son père s'écroula dans les escaliers, l'écume à la bouche, et au prix de quels efforts, nous les enfants, nous le montâmes dans son logement.

Un beau jour, la situation changea. Grâce à certaines recommandations, grâce à des relations, ma mère et ma tante trouvèrent à s'occuper au mess des officiers dont il a été question plus haut. La lutte pour le pain quotidien prit fin ce jour-là. Par mon cousin, qui caressait l'espoir de devenir peintre-décorateur, je fis la connaissance du premier décorateur de l'entreprise où mon cousin travaillait. Il habitait dans la même maison, à côté de chez nous, et avait étudié à Munich, chez Debschitz. Il portait un chapeau d'artiste, une barbe blonde et pointue, possédait un dessin de Weissgerber (qu'il admirait d'ailleurs profondément) et le dimanche, à la campagne, il faisait des études à *la tempera*. Il organisa un petit cours pratique de dessin, dont mon cousin et moi fîmes partie. Je maniais ses albums avec étonnement — tout cela était si nouveau pour moi. Il se nommait lui-même « stylisateur de la ligne ». C'est par lui que j'entrais alors, pour la première fois, en contact avec l'effort moderne de cette époque. Il avait suivi, une fois Debschitz quitté, une méthode de dessin extrêmement fâcheuse; dans le modèle, il ne cherchait que la forme, et passant et repassant avec son crayon sur le papier, il donnait naissance, au moyen de cercles et lignes entrecroisés à l'infini, à une vague représentation du modèle copié. C'était ce qu'il nommait « la recherche de la Forme ». Moi, je cherchais ma voie à la force du poignet. Mon idéal était Eduard Grützner, dont on m'avait donné la monographie au Noël précédent. J'affectionnais fort les scènes de la vie religieuse, les moines. Que de fois, le soir, à la lueur de la lampe à pétrole, je dessinais d'un crayon dur et pointu de petits tableaux bien léchés, pendant que la musique du régiment jouait de furieux cake-walk, pour l'agrément des officiers du mess. Mais il m'arrivait de m'attaquer aussi à des compositions plus libres. La plupart du temps, c'étaient des scènes de chevalerie, avec un fond de châteaux féodaux, de chevaux et de reîtres près d'un feu de bivouac ou bien je dessinais des bandes de brigands à la lisière d'une profonde forêt. A l'école, mon talent m'apporta une certaine considération, une sorte de petite gloire. Au temps de la guerre russo-japonaise, je dessinais naturellement des batailles avec des rangées de petits soldats et la prise de Port-Arthur agrémentée d'explosions et d'éclatements de grenades.

Une impression inoubliable, ce furent les panoramas peints des baraquements des champs de foire et des kermesses. De ces baraques où, dans deux galeries, sont ménagés à hauteur d'homme des trous par lesquels on regarde des tableaux suspendus à droite et à gauche et éclairés par une lampe. Dans ce temps, le cinéma était encore presque inconnu et ces panoramas suffisaient à ce besoin qu'ont tous les hommes de fantaisie, de beauté, voire d'art et d'actualités. Aujourd'hui encore, je garde un cher souvenir de ces peintures qui étaient, pourtant,

primitives, Dieu sait à quel point. Quoique d'une facture malhabile et d'un dessin laborieux, les panneaux étaient empreints d'une vie simple, terriblement suggestive. Aujourd'hui, je considère ce genre d'art et ces curieux panoramas, dans leur réalisme, comme quelque chose de parfaitement juste et en quelque sorte idéal. Je pense qu'ils étaient inspirés de cette saine tradition qui veut que l'art soit à la portée de tous. De nos jours, l'on s'est éloigné de cette tendance si sincèrement populaire. Je crois que si jamais l'art populaire a existé, ce fut bien dans ces manifestations de peinture de foire. Maintenant que des artistes sont à l'affût de la nouveauté et que les snobs recherchent et collectionnent ces peintures primitives, on les imite, à grand renfort de règle et de compas. Mais dans ce temps-là, elles n'avaient pas d'autre prétention que celle d'être faites pour une classe et un milieu qui n'avaient aucunement besoin d'un idéal artistique et qui n'attendaient d'elles qu'une simple représentation toute objective. C'était une représentation forte, grossière, mais sincère. Sans nul doute, le peintre n'y mettait aucune autre intention. Et peut-être, justement par l'absence même de toute intention, ces tableaux respiraient, comme on le remarque chez tous les primitifs, cet attendrissement qui est le propre des peintres anonymes et des amateurs. Néanmoins, Dieu merci, ces tableaux n'étaient pas pour cela anémiques ou indifférents. Au contraire, le sang jouait le rôle prépondérant dans la plupart des sujets : de quoi épouvanter les éducateurs de nos jours. Mais il ne faut pas oublier que les mœurs circonspectes de cette époque-là interdisaient implicitement qu'il fût fait allusion trop directement à des spectacles sanglants. Les combats de boxe, par exemple, si répandus actuellement, étaient formellement interdits grâce à l'on ne sait quel sot principe humanitaire. C'est sans doute pour cela que nous ne comprenons plus aujourd'hui toute le saisissant intérêt de ces œuvres. On n'était pas encore assez blasé ni même assez accoutumé à cet ordre de choses et l'on se plaisait à croire que toutes ces visions terrifiantes étaient réellement tirées, comme aujourd'hui on l'imagine pour les films, de la vie elle-même. Parmi d'autres tableaux de ce genre dont je me souviens, en voici un qui comptait parmi les plus vivants : un incendie dans le métro parisien. Dans un tunnel étroit, tunnel de mort, des tourbillons de flammes jaillissent mêlés de fumée, menaçants, d'un rouge éclatant; une douzaine d'êtres humains, pleins d'une terreur démente, se ruent vers les escaliers, tandis que d'autres gens écrasés dans la panique ou à moitié carbonisés s'amoncellent en un tas impressionnant sur le sol et aux portes des wagons. Pour augmenter encore l'intérêt et donner une meilleure présentation au sujet, tous ces tableaux étaient composés sous forme de panoramas avec beaucoup de tout petits personnages et des perspectives immenses. Non moins terrible apparaissait l'éruption du Mont-Pelé, avec son sommet couronné de flammes, la population emportée par des torrents de lave, les débris des maisons s'écroulant de toute part, les navires brûlant, le tout sur un fond de ciel d'un brun-bleu foncé et rehaussé d'une belle lueur rouge qui mettait en valeur le paysage, ses palmiers et la mer déchaînée.

Je repensai à tout cela plus tard, lorsque je vis les premiers futuristes et qu'il fut de mise de peindre l'aspect de ce bas monde dans

sa réalité. Aussi ne fus-je pas surpris, les réminiscences aidant, et c'était fatal, qu'un de mes tableaux à l'huile (lorsque je quittai le dessin pour la peinture) ait eu pour sujet un meurtre célèbre à cette époque. Aujourd'hui encore, je pense souvent à peindre quelque tableau dans le genre de ceux des panoramas d'antan. Et lorsque je revois à nouveau dans quelque baraque errante ces scènes d'épouvante, je ressens toujours un vague sentiment de crainte devant ces atrocités et ces massacres inconnus d'un monde encore inexploré, qui ne se laisse jamais dévoiler entièrement. Je sens dans tous ces attentats contre des présidents, dans tous ces incendies, cataclysmes, assassinats, émeutes, naufrages et collisions, la pulsation de la vie romanesque d'un monde inconnu, incertain, plein de dangers terribles et d'aventures sanglantes. Je suis la proie de sensations obsédantes, d'un sentiment de la poésie et du drame, qui n'auraient pu s'alimenter de la vie quotidienne de notre petite ville.

Souvent, je sentais, derrière des objets d'apparence inoffensive, comme une menace cachée, incertaine et inquiétante, pleine d'imprévu. Sans compter qu'à cette époque, je lisais des tas de romans d'aventures d'un type que l'on ne saurait trouver aujourd'hui que difficilement. On appelait cette littérature, et non sans raison, « romans de cuisine » ; ces histoires, divisées en centaines de fascicules, étaient vendues par des colporteurs et principalement aux domestiques et aux filles de cuisine. On devait s'engager à en prendre une centaine d'un coup. Ils valaient dix pfennig pièce et étaient généralement ornés d'un dessin prometteur, qui valait d'ailleurs, par sa présentation, le contenu.

Je lisais beaucoup de livres de ce genre, que la plupart du temps je prenais dans une petite bibliothèque obscure et méconnue. Toutes ces histoires extravagantes avaient un petit air de famille, mais je ne crois pas que ça m'arrêtait beaucoup. Plus invraisemblables et absurdes étaient ces contes et plus je me passionnais ; cela tenait du roman d'aventures et de l'histoire de brigands. C'était magnifique ; dans une de ces ineptes histoires, on voyait Zimmerman, le chef des brigands, se cramponnant d'une seule main au rebord de la tour dont il venait de s'échapper et soutenant de l'autre sa fiancée éperdue de voir sous elle un abîme écumant, laisser fort tranquillement passer les archers lancés à sa poursuite (qui cependant devaient tous marcher sur sa main agrippée à la pierre)... Dans un autre roman, qui avait pour titre *Les Mystères des Francs-Maçons*, il y avait la description, non moins mystérieuse que le titre, d'une certaine chambre. Lorsqu'un visiteur inattendu en passait le seuil, aussitôt, jaillissant de gauche et de droite, deux squelettes d'acier qu'une subtile mécanique mettait en branle, donnaient à l'intrus la mortelle accolade de leur étreinte métallique. Je convoitais pour ma bibliothèque un roman de ce genre et à épisodes qui avait pour titre *Wenzel Kummer, la terreur de la forêt de Böhmer ou les mystères de la casemate du Fort Brunn*. Mais je ne pus le payer que jusqu'au trente-cinquième fascicule.

Là, les ressources me firent défaut. Le cœur déchiré, je dus rendre les trente-cinq cahiers si durement acquis. En ce moment, j'avais une vieille caisse à vin pleine de ces bouquins merveilleux. Entre amis, nous avions établi un échange régulier et un de ces pauvres garçons

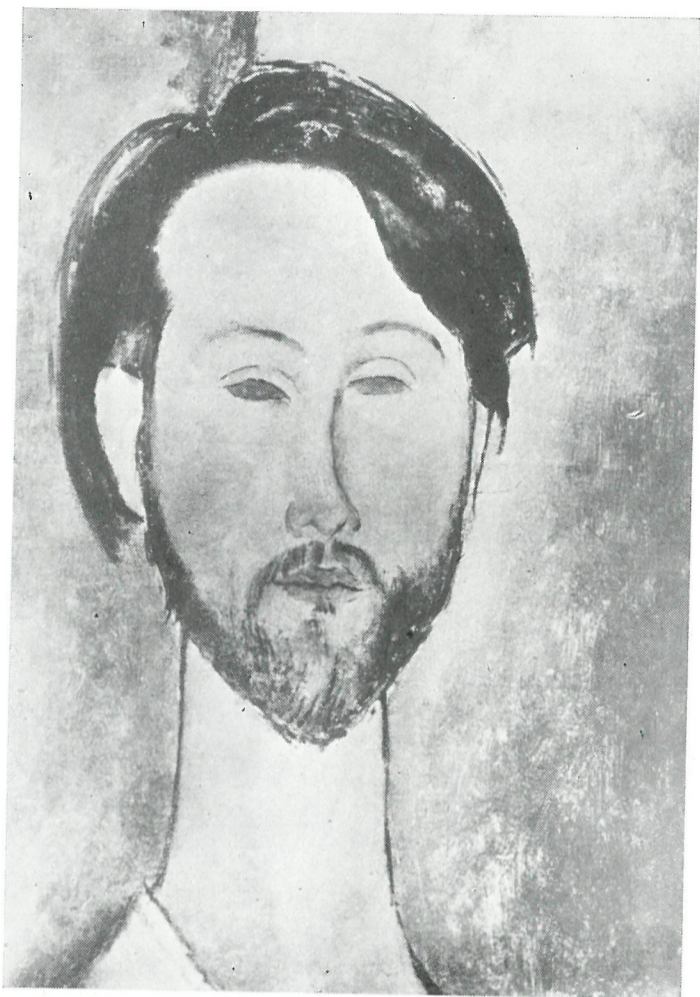
Marchands de tableaux



M. Alfred Flechtheim (Galerie Flechtheim, à Berlin)
avec les peintres George Grosz (à gauche) et Paul Klee (à droite)



M. Paul Guillaume (Galerie Paul Guillaume, à Paris)



Modigliani : « Portrait de M. Zborowski »
(Galerie Zborowski, à Paris)



Jean Lurçat : « Portrait de M. Bignou »
(Galerie Bignou, à Paris)



M. L.-C. Hodebert (Galerie Hodebert, à Paris)



M. Pierre Loeb (Galerie Pierre, à Paris)
Photo Rob. De Smet



M. W. Schwarzenberg (Galerie « Le Centaure », à Bruxelles)
avec le peintre James Ensor



M^{me} Jane Bucher (Galerie Bucher, à Paris)

Photo Kertesz



M^{me} J. Ey (Galerie Ey, à Düsseldorf), avec le peintre Otto Dix



M^{lle} B. Charlet (Galerie « Le Centaure », à Bruxelles),
avec le peintre Edgar Tytgat

Photo Rob. De Smet



M. George Bernheim
(Galerie G. Bernheim et C^{ie}, à Paris)



M. Léonce Rosenberg
(Galerie « L'Effort moderne », à Paris)



M^{lle} Berr de Turique
(Galerie « Le Portique », à Paris)



M^{me} Zak (Galerie Zak, à Paris)



M. M. Berger
(Galerie Vavin-Raspail, à Paris)



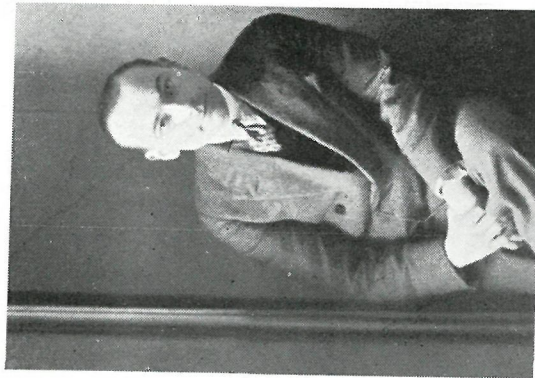
M. S. Kahnweiler
(Galerie Simon, à Paris)



M. Ambroise Vollard,
le doyen



M. P. Colle, avec le peintre
Marcoussis (à gauche) et le poète
Max Jacob (à droite)



M. C. Goemans
(Galerie Goemans, à Paris)

eut la tête complètement tournée par toute cette littérature. Se croyant chef de brigands, armé d'un antique pistolet, il attaqua dans un coin désert, près des murs de la ville, une vieille femme inoffensive. De peur, celle-ci lui tendit son porte-monnaie, puis le dénonça. Exclu de l'école, maudit par tout le monde, avec une terrible réputation de perversificateur de jeunesse, méprisé, il finit par devenir, au lieu de brigand, employé dans une maison de commerce de notre ville. C'est lui qui m'avait gagné au jeu toute ma bibliothèque. Sa chance se vengea pour moi. Mais en ce moment, vint d'Amérique une autre espèce de livres d'aventures, autrement plus effroyables encore et attrayants. Dans la vitrine de la petite papeterie, on les voyait revêtus d'une brillante couverture moderne excitant notre imagination et nos pauvres désirs. C'est bien pour cela qu'ils étaient si richement ornés. Ils coûtaient vingt pfennig pièce, mais le format et la couverture faisaient qu'on payait sans rechigner le prix demandé. Le héros de la première série de ces petits volumes était l'extraordinaire explorateur et tueur de Peaux-Rouges, Buffalo Bill. Puis ce fut le tour de Nick Carter, le rusé et subtil détective. Ses exploits m'enthousiasmèrent au point de me faire exécuter de dramatiques dessins dans lesquels l'homme élégant, principale difficulté, fut posé les dimanches par mon cousin Martin. Plus tard, mon camarade d'école Hodapp, imagina une merveilleuse pièce de théâtre, dans laquelle Nick Carter et le fameux Carruthers eurent des démêlés passablement mouvementés avec certaine chaise électrique privée. Cette scène m'inspira assez pour me faire orner la première page de l'œuvre d'un dessin à l'encre de Chine capable de faire hérissier les cheveux. La qualité littéraire de ces livres valait celle des œuvres de Wallace, si appréciées aujourd'hui, et correspondait, comparée aux films qui remplacent maintenant toute cette littérature de « cuisine », au niveau d'un film de Harry Piel. Plus tard, parut la série d'aventures d'autres détectives et entre autres du célèbre Sherlock Holmes. Mais l'éditeur londonien de l'écrivain Conan Doyle fut sur le point de faire faillite, l'édition s'en ressentit, et au lieu de la brillante couverture habituelle, il n'y eut plus que ces quelques mots, « L'as des détectives » entourant le si caractéristique portrait avec la pipe à la bouche. L'auteur qui écrivit ces histoires avait une imagination prodigieuse. Je me souviens encore d'un de ces récits qui avait pour titre *La boucherie humaine de Soho*. Une histoire inouïe... Cela commence d'une façon tout à fait inattendue dans une petite pension de famille de Soho : un étudiant trouve dans le potage de son déjeuner un morceau de doigt humain, orné encore de son ongle. Survient Sherlock qui se lance à la poursuite des bandits dont il découvre immédiatement la trace et qui véritablement découpaient leurs victimes et les débitaient aux petits restaurants comme côtelettes de mouton ou comme saucisses. Avant que Holmes ne parvienne à réduire à l'impuissance le chef de cette bande, il se trouve dans des situations invraisemblables et sur le point de devenir lui-même côtelette, haché par les soins de l'entreprise qui l'embaucha comme ouvrier. Nous avalions toutes ces fantaisies en les accompagnant d'une mastication de débris de noix de coco, que nous mangions tous et qui m'abimèrent les dents pour le restant de ma vie. Mabel King, la femme-détective, Texas Jack, le hardi cheveu-

cheur et le capitaine Stürmer étaient nos héros et notre idéal. Comme nous les aurions volontiers imités. Mais la grossière réalité pomérannienne nous montrait le monde un peu différent de ce qu'il était dans ces romans merveilleux à la couverture éclatante. La plupart de ces belles histoires se passaient en Amérique; dans une Amérique romantique d'avant la guerre. Je me demande si cette littérature de notre jeunesse peut agir encore sur des amateurs d'aventures. Dans ce temps-là, l'Amérique était la terre de mes désirs et elle l'est restée, n'en déplaise à tous mes amis orthodoxes et marxistes.

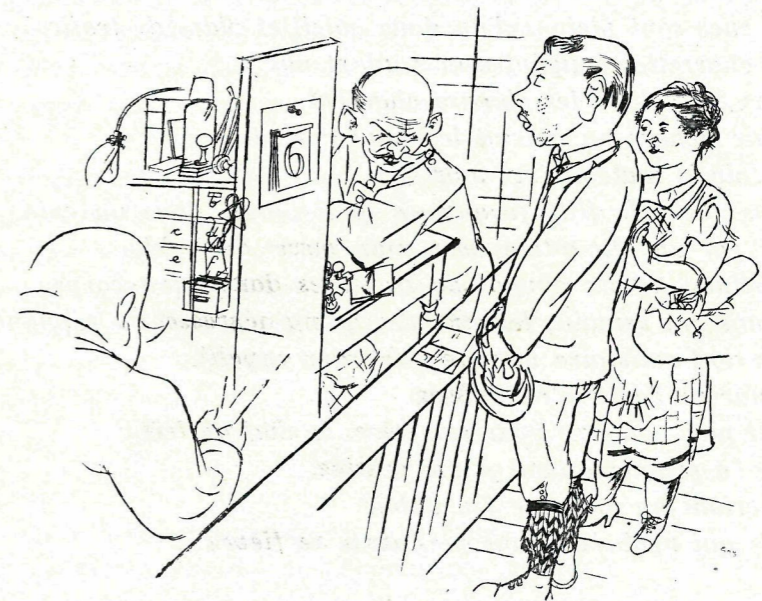
Souvent nous allions nous accouder, avec nos bicyclettes, aux barrières de la petite gare où nous restions à attendre le passage, qui avait lieu une fois par semaine, de l'express Paris-Petersbourg. C'était, chaque fois, un véritable événement. Pendant les quelques minutes d'arrêt, les voyageurs à l'allure étrangère descendaient des coupés pour se dégourdir les jambes, acheter quelque charcuterie ou un journal, boire vite, en passant, un verre de bière et disparaître à nouveau. La gigantesque machine s'ébranlait, et dans le lent glissement se montrait parfois, derrière une vitre à moitié baissée, un visage de femme d'une beauté étrange et rare comme nous n'en pouvions voir que sur l'impénétrable bromure des belles cartes postales. Jetant une faible lueur, coulaient lentement les lettres d'or de *Dining-Car, Compagnie Internationale des Wagons-Lits*, coulaient toujours plus vite, plus vite, puis on ne voyait plus que le wagon restaurant et le blanc fantôme d'un agile garçon empressé. Le cuisinier saluait gaiement de sa toque et la serviette blanche nouée à son cou flottait dans le vent. Associés à notre amour romanesque des voyages et à nos jeunes désirs incertains, les wagons jaune-brun s'en allaient à travers le vaste monde, disparaissaient au loin, dans une courbe.

Un jour, c'était en août, les endroits les plus animés de la ville se couvrirent de palissades qui, à leur tour, furent recouvertes d'affiches multicolores. On y disait — pour ceux qui ne le savaient pas encore par les journaux ou la rumeur publique — que le plus grand cirque du monde, Barnum et Bailey (*Biggest Show on Earth*), allait arriver. Ce furent comme des visiteurs arrivant d'un pays de merveilles que les wagons blancs couverts d'ornements d'or et peints d'inscriptions étrangères entrèrent dans notre petite gare. Durant des journées entières, je vagabondais sur la place où le cirque allait se monter. Partout, il y avait quelque chose à voir. Le montage, la représentation devant avoir lieu dans trois tentes à la fois, se faisait d'une manière extraordinairement exacte et rapide, d'après un système d'assemblage qui me parut incompréhensible. Et, dès ce moment, une animation inaccoutumée régna dans la ville. Des paysans venaient des environs et les figurants de cirque aux types étranges qui, ça et là, rôdaient dans la ville, ajoutaient encore à ce changement. Plein d'étonnement, je voyais passer des voitures découvertes où étaient assis des gens étonnants, la tête voilée. Dans l'un d'eux, qui était informe, inimaginablement gros, je reconnus d'après les affiches le plus gros homme du monde. A côté de lui, se trouvait un autre mystérieux personnage, la tête également recouverte d'un châle noir, mais qui ne pouvait être, grâce à la toison désordonnée de cheveux qui se laissait tout de même deviner, que

Lionel, « l'homme-lion ». Dans une autre voiture était assis un homme minuscule, voilé lui aussi, mais revêtu d'un riche uniforme de général, tout brodé d'or avec de belles passementeries et épaulettes, ce ne pouvait être que l'illustre général Thumb, le célèbre phénomène. Cette merveilleuse procession me frappa prodigieusement. Quel enfant n'a jamais envié cette vie d'artiste? Que n'aurais-je pas donné pour courir le monde avec des danseurs de corde et des jongleurs et vivre dans l'un de ces wagons blancs aux ornements d'or. Bien entendu, je m'imaginais être devenu un acrobate mondialement connu ou quelque trapéziste acclamé par les foules. Un doux agacement mystérieux se dégageait des artistes corsetées et raidies à la mode d'alors. On pouvait voir là toute la somptuosité des chairs qui, bien que voilées, se laissaient deviner à la lorgnette. Les jambes bien prises dans un tricot de soie jouèrent dans mon imagination un rôle énorme.

(Traduit de l'allemand par M. Mirowitsch.)

(A suivre.)



George Grosz : Fonctionnaires

POÈMES

par

J. SLAUERHOFF

ELEGIE AFRICAINE

*Il est assis sur la plate-forme de sa cabane.
Au-dessous, le Congo jaune passe, interminablement;
Il fait une rumeur désespérante,
A travers les fentes de sa chaise de rotin
Il voit flotter des arbres noirs et des caïmans.*

*Il médite amèrement : « C'est mon idylle.
En Europe, à présent, il fait dimanche partout,
A Brest, à Bordeaux, dans tous les ports,
Les rues sont pleines d'un doux soleil et vides de trafic,
Les charrettes bruyantes ne roulent pas,
Dans les églises les chœurs chantent,
Même dehors on entend le chant consolateur.
Ce soir le matelot ivre-mort
Danse avec la fille jusqu'à ce qu'il tombe dans un coin.
Moi j'ai un tête-à-tête avec mon verre de toddy.
Lassitude de six années de tropiques dans mon corps.
Depuis une semaine les étreintes de ma négresse me répugnent,
Elle doit satisfaire mon amour, mon appétit,
Et une nuit elle m'étranglera.
Quel plat nouveau pour son frère, le chef de tribu,
Elle l'a promis, quand je l'ai achetée,
En criant un mot que j'ai oublié
Mais qui m'obsède dans mes nuits de fièvre. »*

*Il décharge son revolver trois fois,
Un singe tombe de son cocotier dans le tombeau
Qui s'ouvre au moment propice dans la boue jaune,
Où un crocodile dormait, qui se rendort bientôt.
Après il fait sonner un gramophone antédiluvien :
Un two-step monotone résonne.*

*Des arbres du rivage une flèche vole.
Un moment il espère sa mort, son salut,
Comme un enfant qui voit tomber une étoile
Il fait un vœu, vite. Mais le coup a manqué.
La flèche vibre dans la paroi.
Un nègre fuit dans les bois.*

« Ce sera pour une autre fois. »

FORTERESSE PORTUGAISE

*Derrière les élégantes palissades
La place s'incline, lisse comme l'émail.
Vers ses admirateurs tout le sérail
Se penche sur l'albâtre de la balustrade,
Bien convaincue qu'elle offre maint détail,
Des seins, sous la dentelle pas de charade;
Les yeux comme des lampes à arc sur l'éventail,
Les bouches sirotant sans fin la limonade.*

*Le général commande la canonnade.
Silence absolu. Pas un coup ne part.
Mais l'héroïsme ne tient pas aux bravades,
Ni au vacarme. Qu'on donne la bastonnade
Aux esclaves nègres, pour l'amour de l'art,
Avec le cri de : « Vivo Liberdade! »*

OUTCAST

*La côte d'Afrique regarde avec sa face
Grise et brisée, comme un chagrin trop grand,
Mais d'un dédain immense que rien ne surpasse,
La mer mouvante et le soleil mourant.*

*Et nous, errants, jetés hors de la race,
Cherchons partout, en vain, dans l'Océan
A noyer amour, désir, bonheur, élan,
Trouvant la courtisane, ultime impasse,*

*Derrière chaque port, une autre toutes les nuits,
Toujours une autre, non, toujours la même
Complice, qui aide à tuer l'amour.*

*Dernière découverte avant l'oubli.
Le ciel sur un manteau de faux velours
Porte la Grande Ourse en faux diadème.*

LE MATELOT

*Pour son âme terne et vide comme l'Age
Les ports ne furent rien que la fin d'un voyage,
Les astres des amis; il n'en eut jamais d'autres,
Il ne connaît pas la terre, rien que ses côtes.*



George Grosz : L'Inflation



George Grosz : « Fiancés »

LE PROPHÈTE MUET

par

JOSEPH ROTH

Friedrich Kargan était malade.

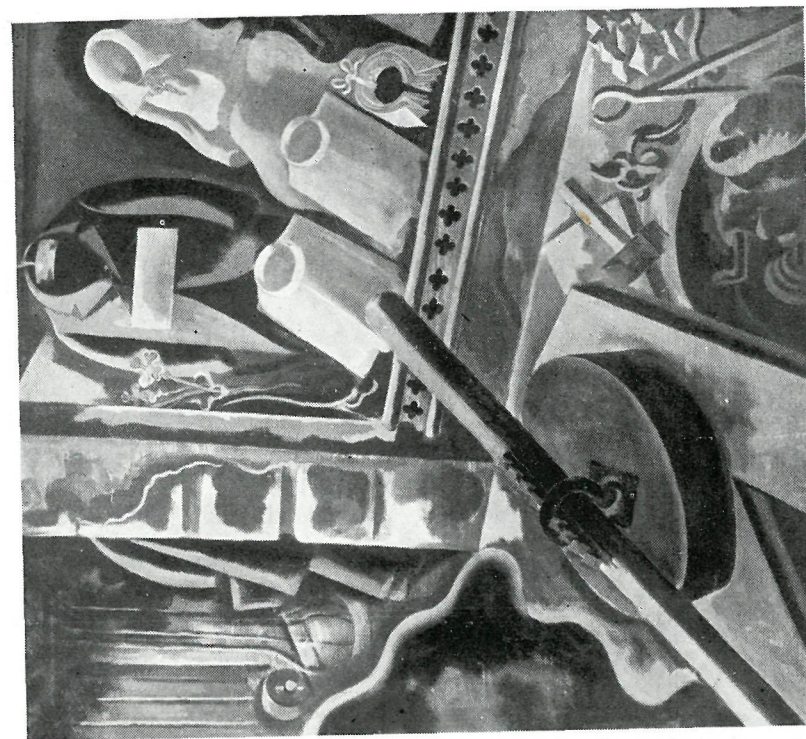
Dans sa chambre, tout seul, couché dans le doux bruissement de la fièvre, il savourait pour la première fois la solitude. Il n'en avait connu jusqu'ici que la fidèle contrainte et le dur silence. Maintenant il discernait sa tendresse et il apprenait à entendre le rythme de son amitié. Pas d'ami, pas d'amour, pas de camarades. Seules les idées naissaient comme des enfants, engendrées, nées et poussées en même temps. Il apprenait, pour la première fois de sa vie, à connaître la maladie, le bienfaisant repos des mains trop faibles, les extraordinaires erreurs du toucher, la possibilité de pouvoir se lever et le désir de rester étendu, la capacité d'être couché et de se sentir planer en même temps, la force qui vous vient de votre abandon comme la grâce du malheur, et le muet dialogue avec le ciel gris et lointain qui emplait la fenêtre de

la vaste chambre, seul hôte venu du dehors. Lorsque les autres gens sont malades, — pensait-il, — un ami vient les voir, demande s'il peut fumer une cigarette, donne la main au malade. Et l'ami songe aussitôt à se laver — par souci d'hygiène. Les amies déploient leur instinct maternel, se persuadent elles-mêmes qu'elles sont capables d'aimer, apportent quelque petite bêtise et triomphent d'elles-mêmes en prenant des objets désagréables d'une main douce. Les camarades s'en viennent dans un tumulte optimiste et apportent avec l'air du dehors des plaisanteries forcées relatives au lit, rient trop fort et, souriant avec indulgence, finissent par considérer leur propre santé comme un bienfait comme lorsqu'on porte la main à sa poche sous le regard d'un mendiant et qu'on y trouve de l'argent auquel on ne pensait pas. Mais moi, je suis seul. Berzeyew est resté en Russie. Il a une patrie, lui. Il est possible que dans cent ou deux cents ans, personne ne pourra plus être d'un lieu qu'on considérera comme patrie ou asile. La terre aura partout le même aspect, comme la mer, et comme les marins qui sont partout chez eux, là où l'eau chante, ainsi chacun se sentira chez lui là où l'herbe pousse, où il y aura des rochers et du sable. Je suis né trop tôt ou trop tard. Je suis un de ces êtres que la nature fait ci et là en guise d'expérience avant de se décider à créer une espèce nouvelle. Quand ma fièvre tombera, je me lèverai et je partirai. Je veux être un étranger, accomplir mon destin. Je vais prolonger un peu le doux abandon de la maladie et ce voyage sera ma solitude, pleine de cette heureuse et nouvelle conviction que mon mal m'apporta.

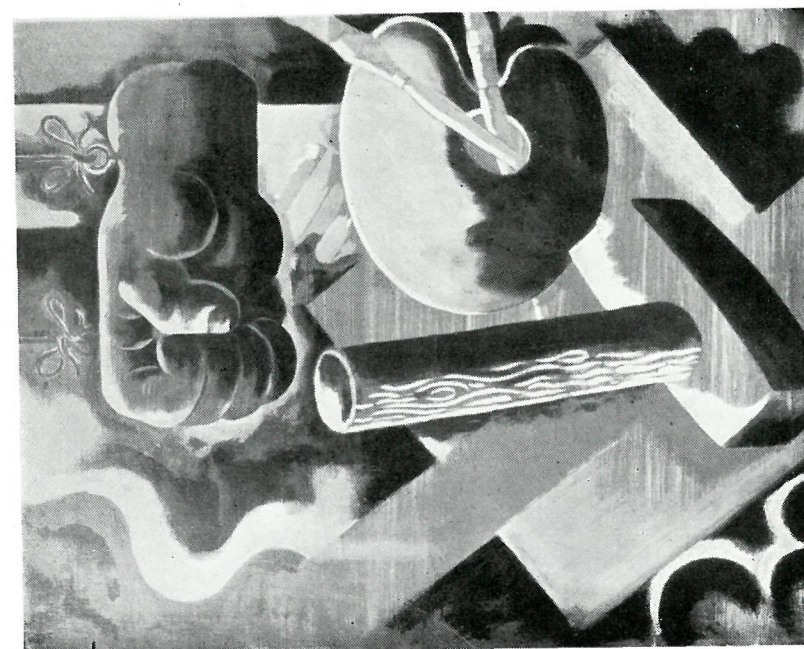
Sa fièvre tomba. Il se leva. Il lui était impossible de préciser son cas, car il avait grandi sans mère et il n'avait jamais été curieux de soutenir une conversation dont les maladies auraient été l'objet. Pourtant, il devait pouvoir donner un nom à son mal, afin d'obtenir un congé. Il se laissa expliquer son cas et prit un congé de six mois.

D'après les convictions morales de ce monde stupide, c'est une bassesse que de travailler pour une cause que l'on n'envisage plus de la même façon que les autres partisans de cette cause, se dit-il. Mais c'en est une plus grande encore que d'interrompre ce travail et de continuer à se le faire payer. Non seulement la société bourgeoise, mais également ses adversaires révolutionnaires ont pour le genre de caractère dont je fais preuve, une même définition très précise. Ils appellent cette conduite-là du cynisme, et comme le cynisme isolé ne saurait être toléré, les patries, les partis et les administrateurs de l'avenir en ont seuls le monopole. Alors, au solitaire, à l'isolé, il ne reste rien d'autre à faire qu'à les imiter. Et bien, je serai cynique.

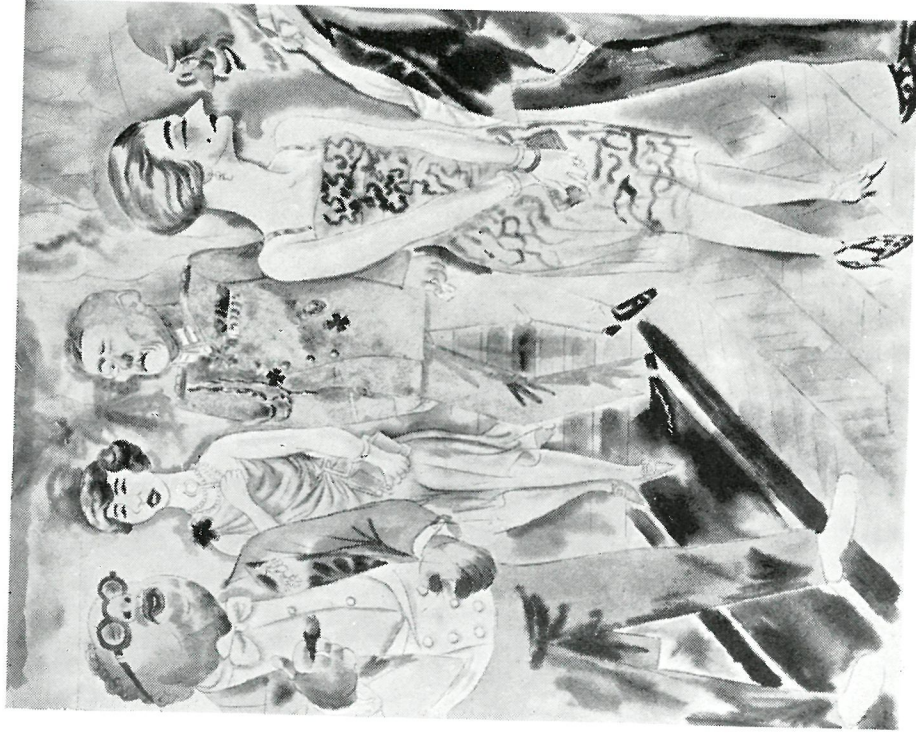
Il se munit alors d'argent et — ce n'était pas pour la première fois dans sa vie — d'un passeport à un faux nom. Des subtils compromis diplomatiques avaient légitimé la Révolution. Ce faux passeport ne causa aucune joie à Friedrich. Le pseudonyme d'un révolutionnaire était connu et respecté de la police réactionnaire à l'instar de l'incognito de quelque prince balkanique. Seuls, les journaux que subventionnaient des financiers tremblants, croyaient encore parfois apprendre une nouvelle sensationnelle au gouvernement de leur pays, en racontant qu'un des plus grands leaders de la Révolution venait d'arriver sous un faux nom. En réalité, les gouvernements n'avaient d'autre souci que



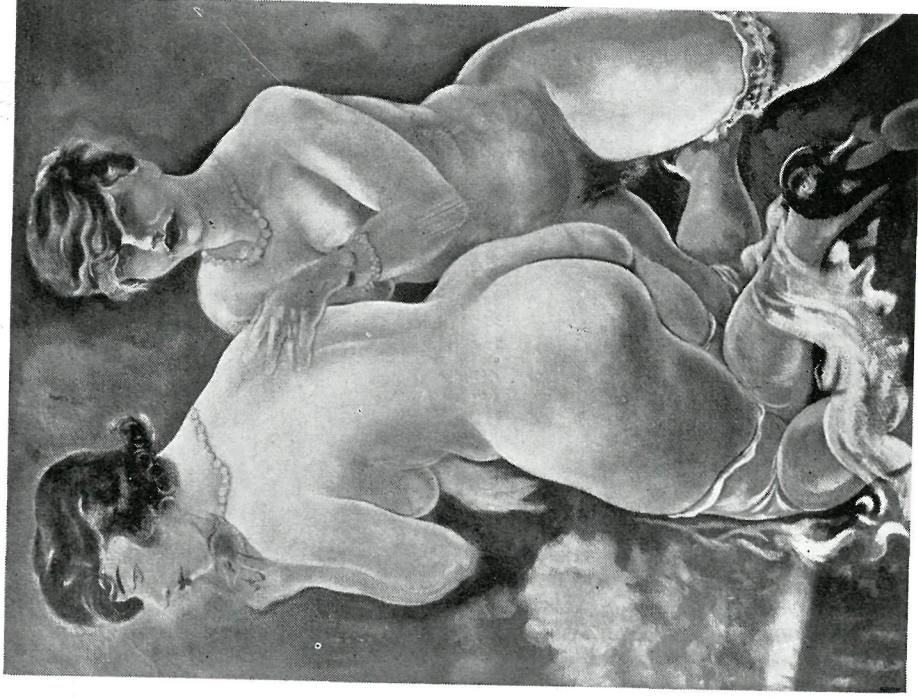
George Grosz : « Les choses qui attendent » (1929)



George Grosz : « Idées du temps » (1929)



George Grosz : « Le bal de la presse » (1929)



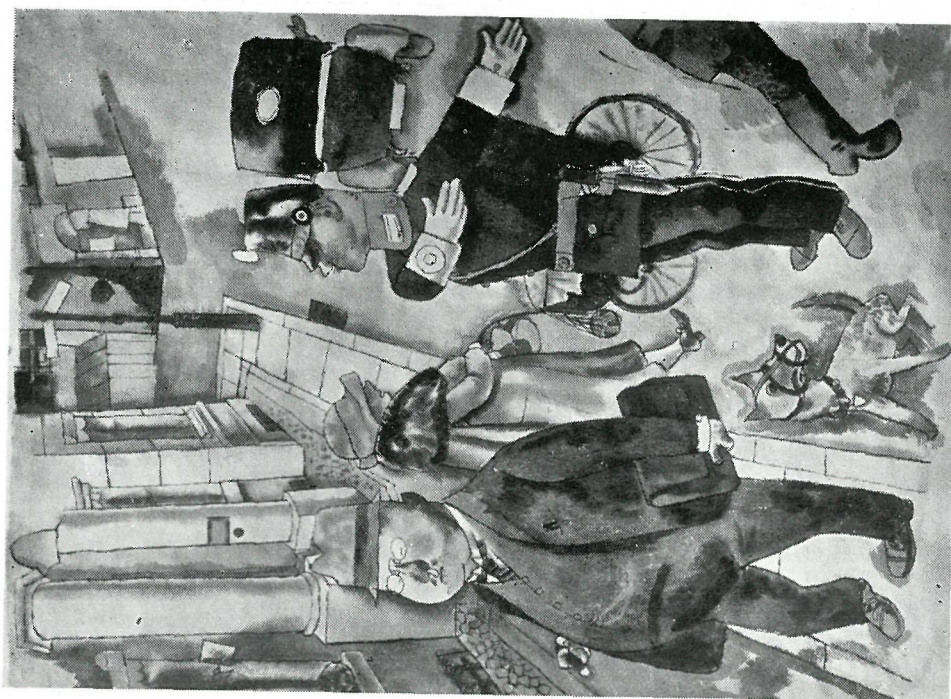
George Grosz : « Les sœurs » (1928)



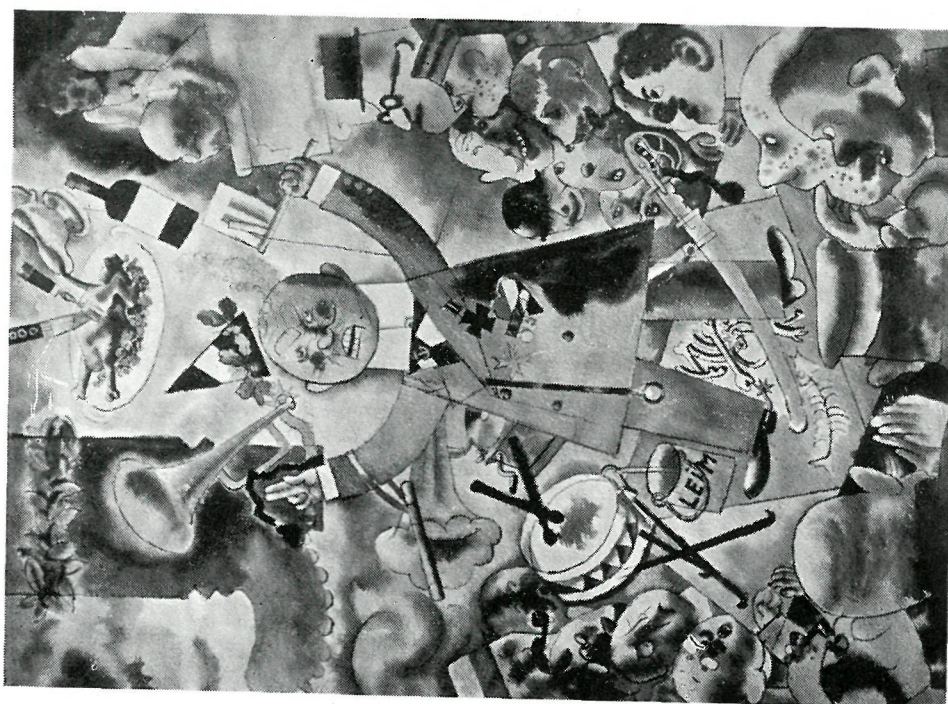
George Grosz : « Portrait du Dr Plietsch »



George Grosz : « Portrait du poète Walter Mehring »



George Grosz : « Retrouver l'Allemagne »



George Grosz : « Agitateur »

de se garder précisément de ces personnages qui subventionnaient les dits journaux. Les temps étaient révolus, durant lesquels Friedrich s'était cru obligé de soutenir une perpétuelle lutte personnelle contre les lois préétablies et contre leurs gardiens, par des ruses sournoises et de subtils déguisements. Maintenant, il subissait les droits de l'illégalité, droits universellement reconnus encore que tout virtuels.

Il s'en fut à travers les grandes villes du monde civilisé. Il visita des musées où les trésors du passé s'accumulent comme les meubles inutilisés dans un entrepôt. Il se rendit dans des théâtres où un peu de notre vie découpée en actes apparaissait en scène, présentée par des personnages maquillés de rose. Il lut des journaux où les récits des événements réels était enchâssé comme des perles dans l'amas d'indifférentes généralités. Il s'assit aux terrasses des cafés et des restaurants où les gens rasemblés sont pareils à de la marchandise dans une vitrine. Il visita ces endroits pauvres où chaque membre de cette société que l'on nomme « peuple » s'efforce de vivre et il sentit la forte et saine empreinte qui marque ces compagnons de misère. Comme s'il n'en avait jamais entendu parler, il rechercha, comme un étranger, ces endroits où ils se réunissaient pour parler politique et se persuader qu'ils sont de quelque utilité dans les rouages du vaste monde. Et, s'il ne les avait pas lui-même déjà interrogés, il s'étonnait de leur naïf enthousiasme qu'unissent les sons des phrases creuses, comme le mince tintement d'une clochette réunit les dévots. Tout se passait comme s'il n'y avait jamais eu au monde de guerre ni de révolution! Rien! Tout avait été oublié! Des jeunes gens aux larges pantalons juponnants, aux épaules rembourrées, aux hanches souples, provoquants, une génération nouvelle d'aviateurs asexués, s'infiltrait dans toutes les couches de la société. Le football fortifiait les muscles des jeunes ouvriers et des fils de banquiers, les unissait, donnait à leurs visages le même air de famille: présence d'esprit et absence d'idées. Le prolétariat s'entraînait pour la Révolution, la bourgeoisie pour son plaisir. Les gens défilaient, drapeau au vent, et, comme les numéros sensationnels de music-hall sont répétés dans toutes les grandes villes, dans toute grande ville on enterrait un soldat inconnu. Les monuments aux morts et les danseurs nègres se retrouvaient jusque dans les plus petites localités.

Maintenant, il voyait de ses propres yeux « la vie »; cette apparition merveilleuse, ce lointain et mystérieux désir de ses années de jeunesse. C'était comme le reflet pourpre d'une réclame lumineuse sur les vitres de quelque fenêtre, jeté là pour figurer le reflet d'un magnifique incendie lointain. Il ne voyait plus que les sources de ses belles illusions, et il se moquait de lui-même, avec la satisfaction qu'un homme fort ressent à découvrir ses erreurs. Il allait toujours de l'avant, apercevant une source après l'autre et triomphant lorsqu'il avait raison de lui-même.

A la longue, toutes ces sources se tarirent et plus vite qu'il ne l'aurait pensé. Alors, il vécut dans la solitude des villes étrangères, les courses sans but dans les premières ombres des soirs éclairées de lanternes d'argent, le corps en proie aux mille aiguillons soudains d'un mal oublié. Il allait à travers les rues ravagées de pluie, à travers les places lointaines à l'asphalte brillant tel un lac de pierre, le col du

manteau relevé, fermé au dehors et n'ayant de vivant que le regard qui lui permettait de se guider parmi tous ces étrangers. Il se levait tôt et s'en allait dans des matins lumineux pleins de gens pressés. De toutes ces femmes qu'il ne remarquait pas et qui l'éclairaient de leur charme, de ces enfants riant dans les jardins et de ces lents vieillards qui parmi tous ces gens pressés paraissaient deux fois plus lents et plus vénérables, se dégageait une douceur rayonnante. Ce furent des jours dont la simple et indestructible beauté lui donna le désir de recommencer sa vie à nouveau, fortifié par la consolante certitude qu'il le pourrait sans peine.

Ce printemps-là, il se trouva à Paris. Chaque nuit, il allait à travers les rues calmes et lisses, rencontrant les voitures surchargées qui roulaient vers les Halles au pas égal de lourds chevaux poilus, pleines du religieux tintement de leurs grelots campagnards, du vert lumineux des têtes de choux fraîchement coupées, de la blancheur limpide de leurs faces entre les longues feuilles souples, du rouge clair des carottes long-poussées et des reflets sanguins, lourds et humides, des bœufs massifs dépecés. Chaque nuit, il allait dans un caveau où l'on dansait; des matelots et des filles de joie, les blanches et les autres, celles des colonies. L'accordéon versait une marche joyeuse dans la petite salle claire; l'accordéon, l'instrument d'une tristesse oubliée. Il l'aimait, car il lui rappelait ses compagnons de la révolution, les airs d'un passé perdu, l'insouciance des soirs de repos dans les petits villages de l'Est, la chaleur terrible des déserts africains, et qu'il savait chanter le rythme du froid et le calme des étés. Les grandes glaces des murs reflétaient les rangées de petites lampes du plafond, répétaient l'étroite pièce à l'infini et multipliaient les danseuses. Il ne voyait plus l'escalier ni la porte donnant sur la rue nocturne. Les miroirs des murs entouraient la salle, l'isolaient mieux que ne l'auraient fait la pierre ou le marbre et transformaient ce caveau en un petit paradis infini, souterrain et terrible. Assis à une table, il buvait de la fine. Un soir, à l'heure où il se croyait à l'abri de toute faiblesse, car c'était la dernière nuit du monde et sans espoir de matin, il se laissa donner un morceau de papier et écrivit, sans mettre d'adresse :

« Depuis de longues années, je n'ai plus pensé à vous. Voici des jours et des jours que vous n'êtes plus présente à ma mémoire. Je sais que vous m'avez oublié. Vous menez une vie qui, aujourd'hui comme toujours, est aussi étrangère à la mienne qu'une planète l'est à une autre. Pourtant vous trouverez jointe mon adresse. A vrai dire, je suis certain qu'il n'existe pas de force assez irrésistible pour me contraindre à vous écrire. Mais c'est peut-être un irrésistible espoir... »

Il regagna la rue. Le monde n'était pas mort et le petit matin grisonnait. Une lumière bleue léchait les façades des maisons; parfois, une fenêtre s'ouvrait. Un moteur d'automobile gronda sa sourde révolte. Dans la clarté du matin naissant, Friedrich jeta sa lettre dans une boîte postale.

Les temps étaient redevenus meilleurs. La poste fonctionnait parfaitement. La lettre retrouva Hilde avec un retard de trois jours. Et un

soir, lorsque Friedrich rentra à l'hôtel, il y trouva quelqu'un qui l'attendait.

Longtemps, il resta assis, silencieux, son manteau tout trempé de pluie et fumant, le chapeau à la main. Elle parlait de son mari, de ses enfants, des jours difficiles, de son vieux père. Elle l'avait d'ailleurs emmené avec elle. Il devait partir aux eaux. Sa présence devait rassurer la jalousie du mari. Leurs affaires allaient pour le mieux. Son mari avait su adroitement utiliser sa médiocrité. Les autres, les spéculateurs, qui avaient l'instinct inné des affaires, étaient dispersés dans la tourmente qui s'est produite à la fin de la guerre, tourmente voulue par eux-mêmes. M. von Derschatta appartenait à ce milieu bureaucratiquement bourgeois du monde des affaires qui gagne beaucoup en risquant peu. Elle parlait, dans ce jargon familier aux directeurs généraux, de la « position » que cela leur donnait et qui leur permettait sinon tout à fait, du moins en partie de ne plus avoir à s'inquiéter de l'avenir. Dans la pièce où ils se trouvaient, il y avait deux étrangers en présence l'un de l'autre. Elle s'arrêta. Mais un silence s'établit qui soulignait sa confession et limitait ce qui n'était qu'à moitié conté et à moitié tu. Le silence les troublait quand ils étaient l'un en face de l'autre. Une fois, ils étaient alors si jeunes, étant entrés dans un café, ils s'étaient trouvés dans une perplexité analogue. Il pleuvait. Deux étrangers en présence. Si elle veut monter dans ma chambre, pensa-t-il, tout se décidera. Elle attendait. Il ne disait rien.

— « Vous ne voulez pas que nous montions chez vous? » Après ce grand silence, il sembla qu'elle avait préparé sa phrase.

Ils montèrent l'escalier à pied. La présence d'un tiers dans l'ascenseur, d'un témoin de leur désarroi, les avait retenus. Ils montaient silencieux. Un grand vide les séparait, comme s'ils allaient retrouver là-haut une inimitié ancienne. Elle s'assit sans enlever son manteau. Le bord de son chapeau ombrageant légèrement les yeux et le manteau fermé jusqu'au menton lui donnaient un air volontaire et un peu dangereux. Il y subsistait encore un peu de cette résolution qui l'animait dans le train. Friedrich alla à la fenêtre (un mouvement que ferait n'importe quel homme embarrassé de se trouver seul dans une chambre avec une femme). « Pourquoi te taire? » La crainte se devinait dans cette phrase; il la sentit en même temps que le premier « tu » dit entre eux. Ce fut comme le premier sourire du printemps. Il se contracta et pensa qu'elle allait pleurer maintenant, mais ne vit que deux yeux humides qui le regardaient droit, sans crainte, quoique embués de larmes.

Il voulut dire : « Pourquoi êtes-vous venue? » Il se retint et réfléchit à ce qui était le moins blessant, un « pourquoi » ou un « comment », s'arrêtant pour finir sur ce « comment » inoffensif en rapport avec un « tu ». Il demanda alors : « Comment es-tu venue? »

La présence d'esprit avec laquelle fut si rapidement combinée sa venue, le père qu'elle avait songé à amener avec elle pour endormir la méfiance possible de Derschatta l'effrayaient. Ils l'effrayaient, non moins que cette facilité d'imaginer toute cette entreprise romanesque et trop littéraire. Uniquement pour rompre le silence, il dit :

— « Alors, tu es ici avec ton père? »

— « Dis-moi ce que tu penses » l'implora-t-elle. « Tu ne m'attendais pas, dis? Et cette lettre, ce n'était qu'un caprice? Tu avais peut-être bu? »

— « Oui », répondit-il. « Ce fut un hasard, un hasard grand et terrible. Je ne t'attendais pas. Ce n'est pas un reproche que je te fais maintenant, mais tu aurais dû venir ainsi, il y a une dizaine d'années. Il s'est passé trop de choses depuis. »

— « Raconte. »

— « Je ne peux pas raconter ainsi. Je ne sais par où commencer. Je ne sais pas encore ce qui vaut la peine d'être retenu. Il est des choses qui sont bien moins importantes que d'autres et que l'on ne saurait raconter. C'est plus grave, par exemple, que cette perplexité dans laquelle je me sens plongé avant une bataille à laquelle je prends part ou quand un mot dit devant moi par un homme me permet de découvrir toute l'humanité. Mais il suffira peut-être de vous dire le nom sous lequel j'ai vécu ces dix dernières années. »

Lorsqu'elle sut ce nom, qu'elle connaissait pour l'avoir lu ou entendu dire sans savoir qui il désignait et qui était une preuve définitive de son aveuglement et de sa faute, elle se mit à pleurer. Maintenant, se dit-il, il faut aller à elle et l'embrasser. Il vit que, dans son désespoir, elle avait enlevé son chapeau, il vit ses cheveux bien peignés, s'avança, heureux d'agir, et lui prit le chapeau des mains.

Elle secoua la tête, se leva et dit :

— « Je dois partir. »

« Je ne vais pas la retenir », songea-t-il.

Mais lorsqu'elle leva les deux bras pour mettre son chapeau, il se désespéra de la sentir bientôt si lointaine. Elle était jeune encore. Les années avaient coulé comme de calmes vents d'été. Elle avait eu des enfants, mais elle était restée jeune. Il la revit, par la pensée, emportée rapidement dans une voiture, essayant quelque gant dans une boutique, dans un café, assise avec lui dans un coin intime, dans la rue, sous la pluie. Dans ce mouvement qu'elle fit en levant les bras, il y avait tant de beauté secrète. Il songea aux prières, à la chute d'une robe, à la défense brisée, à l'abandon prochain. Les bras étaient retombés. La main droite commença à gantier la gauche avec un soin absorbé.

— « Reste », dit-il soudainement. Et de peur que cette exclamation ne lui parût trop nue ou trop brutale, il ajouta plus bas : « Ne t'en vas pas. »

« Et maintenant, il ne me reste plus qu'à tourner la clef », pensa-t-il.

Il vit Hilda qui regardait vers la porte, puis retirait lentement, sagement son gant. Ce fut une main déshabillée qu'il vit et non une main nue : il en fit la remarque pour la première fois. D'un seul pas, rapide et brutal, il alla à la porte et la ferma à clef.

Le vieux von Maerker devait partir le lendemain achever sa cure. Friedrich le vit le soir même. La lumière intime des lampes du restaurant rendait la vieillesse et les cheveux blancs de Maerker plus vénérables et la beauté de sa fille plus rayonnante. Il faisait songer aux vieux portraits, à ces visages à qui le temps a donné une empreinte

plus forte que la nature et que l'art et qui, étant les reflets d'une époque disparue, s'en trouvent embellis par les souvenirs. M. von Maerker n'avait jamais été particulièrement intéressant, mais la vieillesse lui donnait un certain bons sens et, bien qu'il appartint à cette catégorie de gens qui ont vécu leur temps, il provoquait chez Friedrich ce profond respect qu'il avait toujours pour tous les monuments somptueux et surannés. Le vieillard ne laissait pas voir que la rencontre de sa fille avec Friedrich pouvait ne pas être un effet du hasard. Mais même, s'il l'avait réellement soupçonné, il n'en parla point, se bornant à deviner tout ce qui ne lui avait pas été ouvertement dévoilé. Le respect qu'il avait de la vie privée de sa fille était grand. Pareil en cela aux hommes de sa génération, il lui semblait parfaitement normal de trouver chez sa femme ou sa fille des idées naturelles sur l'honneur, sa force et son secours. Il appartenait à l'espèce rare des Européens bien élevés. Il sentait le chagrin de sa fille, mais se gardait d'y faire la moindre allusion. Il avait poussé Derschatta à épouser Hilde. Pendant de longues années, il n'avait pas compris sa fille, mais maintenant, la vieillesse le rendait plus clairvoyant et aussi plus malheureux, non parce qu'il avait peur des reproches, mais parce qu'il avait encore plus de honte à laisser voir qu'il avait pu se tromper.

— « Je me souviens très bien de vous », dit-il à Friedrich. « Vous êtes venu une fois chez nous. »

« Depuis, il s'est passé tant de choses! Parfois, j'ai l'impression que nous devions nous attendre à tout cela. D'année en année, j'ai vu, de mes propres yeux, l'Etat se dissoudre lentement, les hommes devenir indifférents, mais aussi plus mauvais, combien plus mauvais », disait-il avec une immense indulgence.

« Vous souvenez-vous? Nous nous sommes amusés à faire des mots d'esprit, nous avons bien ri! », continua-t-il. « J'en fis deux pour ma part. Croyez-moi, l'esprit peut parfois, à lui seul, rétablir un Etat chancelant. Tous les peuples ont su rire. Et, de mon temps, lorsque les hommes importaient plus que leur nationalité, on aurait, peut-être, réussi à faire de cette vieille monarchie simplement une patrie. Cela eût été fait à l'image du monde et c'eût été le dernier beau souvenir des temps où l'Europe était déchirée du Nord au Midi. Seule la géographie n'a pu convenir aux professeurs. Un pays arrangé et administré par des professeurs, Wilson, Masaryk, — quels drôles de noms! Tout cela est bien fini! » acheva M. von Maerker avec un léger geste de la main, dont il souligna les derniers mots qu'il semblait ainsi chasser.

Sa tristesse était tempérée par une certaine sérénité. Le jugement dénué d'aménité qu'il formulait sur sa patrie ne l'abattait point et ne l'empêchait pas de goûter ni son café noir ni sa fine cigarette qu'il savait apprécier avec plaisir. Il avait l'air d'aimer doublement la vie, qu'il désirait poursuivre le plus longtemps possible, et il savourait chaque jour et chaque soir les repas que le ciel lui envoyait, avec la joie que l'on ressent devant un bonheur immérité. La chute de la monarchie mit fin à une période difficile de son existence. Comme contemporain, il arrêta son action, mais comme spectateur, il vécut

dans la contemplation de ces temps nouveaux qui lui étaient indifférents, mais qu'il ne méprisait point.

Il prit congé de Friedrich; sa fille l'accompagna.

Friedrich l'attendit une heure et tout ce temps il marcha à travers l'hôtel, le parcourant de haut en bas, comme il le faisait parfois il y a quinze ans.

— « Rien ne s'est passé depuis le jour où je la vis pour la première fois en voiture et aujourd'hui! Dois-je encore croire au merveilleux pouvoir de l'amour? C'est véritablement un prodige lorsque le passé se réveille. »

Alors il lui dit :

— « Un jour, en Sibérie, pendant la retraite, j'avais déjà pensé à cela. T'emmener dans un calme pays lointain. Il en existe encore de ces pays étrangers et paisibles. Veux-tu partir? »

— « Avons-nous besoin de cela pour être heureux? »

Ils allaient à travers les rues larges et lumineuses, traversaient les places populeuses, en évitaient les dangers sans y prendre garde, rien qu'avec leur instinct qui ne tendait qu'à conserver et aimer la vie. Ils se sentaient capables de sortir indemnes de n'importe quelle catastrophe et d'éviter mille embûches.

Il commit toutes les folies que l'amour d'un homme suggère si facilement. Mais la jalousie des années que Hilde vécut sans lui, le saisit — et aussitôt, il posa ces questions stupides, les pires, que tout homme pose et qui sont dans tous les manuels de parfait amour. « Pourquoi ne m'as-tu pas attendu? » Et il recevait inévitablement et toujours la même réponse, que toute autre femme lui aurait donnée et qui, en aucun cas, n'est une réponse logique, mais plutôt la répétition de la question même : « Je n'ai jamais aimé que toi, toi seul... »

L'amour retrouvé de cette façon merveilleuse devint rapidement d'une qualité plus ordinaire. Friedrich apprit ainsi à connaître ce périssable ami de tout temps qu'est le bonheur, ce but qui est si démesurément estimé et dont la recherche est insensée. Ils allèrent à travers les villes blanches, s'arrêtant dans les grands ports, voyant des vaisseaux quitter des rivages étrangers, rencontrant des trains s'en allant vers l'inconnu, ne pouvant regarder ni un bateau ni un train sans le suivre immédiatement de tout leur désir dans le lointain, l'inconnu et le vague. Ils comptaient avec angoisse les jours qu'ils pouvaient encore passer ensemble. Et si les premières semaines étaient encore des unités de temps, les suivantes ne furent plus que fragmentées en jours, puis, les autres, en heures et en instants.

— « Je te suivrai partout », disait Hilde, « même en Sibérie. »

— « Qu'irais-je faire là-bas? Je n'ai plus l'intention de jouer avec le feu. »

— « Mais alors, que veux-tu donc faire? »

— « Rien du tout. »

Cela finissait par des silences pleins de désillusions. Pour la pre-

mière fois, ils arrivaient subitement à un point où la conversation s'arrêtait. Ces instants-là devenaient de plus en plus fréquents, mais ils parvenaient à les oublier tout de suite à nouveau. Tous deux retardaient les explications jusqu'au moment propice, mais le moment ne se présentait jamais. Tout mot sans écho tombé de leur lèvres, était une pierre dans un abîme sans fond.

Elle lui dit une fois — peut-être était-ce pour se réconcilier :

— « Je t'admire quand même. »

Il ne put se retenir de répondre :

— « Que n'as-tu déjà admiré? Un peintre, la guerre, des blessés. Maintenant tu admires un révolutionnaire. »

— « On évolue. »

— « On devient également plus bête. »

Et ce fut un va et vient de mots secs, rapides, inintentionnels, craquants comme une pluie de coquilles vides de noix.

— « Il lui faut toujours admirer quelqu'un », pensait Friedrich. « Elle aurait fini par me prendre pour un héros. Dans un instant elle arrivera à me persuader de me dénigrer moi-même. Je ne me sens plus l'ainé, le plus fort. Je ne sais plus que jouer ce rôle par chevalerie. »

Et pourtant, ce fut suffisant pour lui faire quitter la maison.

— « N'oublie pas », disait-elle, lorsqu'il était déjà dans le train, « que malgré tout, je voudrais pouvoir te suivre toujours. » Le train roulait, Friedrich ne pouvait plus répondre.

Une semaine plus tard, elle voulut le suivre.

Il eut, en quittant Hilde, des nouvelles de son ami Berzeyew :

« Je déplore », écrivait-il, « non pas de ne t'avoir pas suivi à l'étranger, mais que, vraisemblablement, je ne te reverrai jamais. Je suis déporté, grâce à la sentimentalité de certaines gens particulièrement sensibles aux idées anarchistes et dont je n'ai plus à rougir après avoir été reconnu ouvertement comme un des leurs. Pour te consoler, je te dirai que je vais sans contrainte et même volontairement en exil. Si seulement Savelli pouvait se douter qu'il réalise, au fond, mon plus ardent désir, peut-être qu'il me condamnerait, pour m'en punir, à être courrier perpétuel entre Moscou et Berlin. Je vois d'ici la transformation en habile bourgeois, du porteur de cette charge strictement intellectuelle d'électrificateur du prolétariat. Mais pour un homme de notre trempe, la Sibérie est la seule résidence possible. »

Chez Friedrich, il pouvait également être question d'un semblable désir de s'éloigner aux confins du monde. Mais on ne saurait affirmer que les changements intervenant dans notre existence dépendent de notre libre arbitre. La joie d'avoir souffert pour une belle idée et pour l'humanité fortifie nos résolutions, maintenant que le doute nous a éclairés et nous a rendus plus sages et plus prévoyants. Lorsqu'on a traversé de pareilles flammes, on en sort marqué pour la vie. Peut-être aussi que la femme revint trop tard vers Friedrich. Peut-être que le vieil ami lui importait plus qu'elle — le vieil ami et aussi cette amertume qui, comme dans le temps l'idéalisme, nourrissait maintenant leur amitié. Ils devaient partir, tous deux, avec une orgueilleuse tristesse,

comme des prophètes silencieux pénétrant les arcanes indéchiffrables d'un avenir inhumain et techniquement idéal, dont les symboles seront l'aviation et le football et non plus la faucille et le marteau.

C'est pour cela que Friedrich demanda l'autorisation de retourner à Moscou. Il se retrouva dans le bureau du commissaire Savelli. Ce bureau, souvent décrit, était considéré comme le plus sinistre endroit de Moscou. Une chambre claire et nue. Sur les murs, revêtus d'un papier jaune pâle, les obligatoires portraits de Marx et de Lenine. Trois fauteuils de cuir, profonds et commodes : deux devant la large table de travail, et un en face. Savelli prit ce dernier, le dos à la fenêtre, le visage tourné vers la porte. Sur la brillante plaque de verre qui recouvrait la table, il y avait tout juste un petit bloc-notes jaune, non entamé. La plaque reflétait le ciel mat, capté par la fenêtre. Un tapis rouge épais et doux étonnait dans cette pièce nue, que Savelli habitait depuis bientôt deux ans.

— « Prenez place », dit Savelli à Friedrich.

— « Sera-ce donc si long ? »

— « Je ne saurais être assis pendant que vous restez debout. »

— « Je ne saurai, en rien, rendre cet entretien plus commode. »

Savelli se leva :

— « Vous pouvez », commença-t-il, « quand vous le voudrez, avoir du travail. R... s'en va demain. Il va à Kemi, à soixante-cinq kilomètres de Solowetzk. Ce sont, comme vous le savez, d'aimables îles par soixante-cinq degrés de latitude nord et à trente-six degrés à l'est de Greenwich. Les rivages sont rocheux et les gorges romantiques. Nous y comptons actuellement huit mille cinq cents amateurs de ce romantisme. N'oubliez pas d'y joindre une église qui est du pur XV^e. Ses coupes sont dorées. Nous en avons simplement enlevé les croix. Cela attristera assurément notre ami R... »

— « R... ne m'intéresse aucunement », répondit Friedrich. « Vous vous abusez, Savelli. R... était, en des temps plus graves, votre ami et non le mien. Vous savez que je viens pour Berzeyew. »

— « Je suis mauvais juge en matière d'amitié. R... avait un emploi comme vous et moi, et rien de plus. A un moment donné, tous, vous abandonnez votre travail. »

— « On a parfois du mérite à le faire. »

— « Nous ne sommes pas nos propres biographes. Je n'ai jamais eu ce genre de mérite. Je ne suis qu'un instrument. »

— « Vous me l'avez déjà dit une fois. »

— « Oui, il y a à peu près vingt ans. Il y avait, dans ce temps-là, un autre bon ami à vous. Voulez-vous le voir ? »

Savelli alla à la porte et dit quelque chose, tout doucement, au planton. La porte resta entr'ouverte. Deux minutes plus tard, dans son encadrement, apparut Kapturak.

Comme s'il ne venait que dans ce but, il commença :

— « Parthagener finit par mourir. Et moi, je continue à vivre, comme vous le voyez. »

Il entreprit de faire le tour de la chambre, comme s'il voulait le prouver, le bonnet sur la tête et les mains derrière le dos.

— « Ce n'est pas vrai, voyez-vous, que le compagnon Savelli soit un ingrat. Vous souvenez-vous ? J'ai dû verser une fois près de cinquante mille roubles pour lui. »

— « Et que faites-vous ici. »

— « Toutes sortes de petites choses. Le chemin de fer ne rapporte plus guère. Parfois, j'accompagne d'excellents amis dans les wagons-lits. Vous souvenez-vous, comme nous avions couru une fois ? Aujourd'hui, je ne le pourrais plus. Regardez. »

Kapturak enleva son bonnet et montra ses cheveux touffus, blancs comme neige.

Il accompagna Friedrich chez B... Friedrich ne voyageait plus dans les entrepôts, ni les wagons grillagés. Kapturak était un guide lent et consciencieux. Savelli prouvait une grande mémoire dans l'utilisation nette et précise de certains événements dépendant en partie de sa discrétion...

Pendant que ce récit s'achève, Friedrich vit avec son ami Berzeyew à P... C'est presque une grande ville. Il y a près de cinq cents habitants. A côté habite, d'ailleurs, un homme qui leur sert de consolateur, un nommé Baranowicz, un Polonais qui a vécu une partie de sa jeunesse en Sibérie, comme volontaire. Les événements du monde extérieur viennent mourir comme de lointains échos contre les murs de cette maison solitaire. Il y vit avec ses deux gros chiens Jegor et Barine, en heureux original, hébergeant depuis quelques années la jolie et calme Alja, la femme de son ami Franz Tunda. Tous les coureurs des bois, tous les chasseurs d'ours s'arrêtent chez lui. Une fois l'an, vient le juif Gorine, qui apporte les derniers perfectionnements de la science pratique. Friedrich et Berzeyew se sont liés d'amitié avec Baranowicz. C'est un homme sur qui l'on peut compter.

Dans les nuits d'hiver, le gel chante. Son chant fait songer au ronronnement des poteaux télégraphiques du pays natal, à ces harpes des pays civilisés. Les lueurs de l'aube sont lentes à venir et durent la moitié des maigres journées tristes. De quoi peuvent donc parler entre eux les deux amis ? Espèrent-ils s'enfuir ?

Car cela correspond assez bien à notre conception d'hommes désabusés en proie au mal du pays et qui attendent avec courage le moment propice. Pour les rebelles sentimentaux et sans espoir, pour des hommes décidés, le monde a encore une paire d'amis à donner en exemple : l'odeur paresseuse d'eau et de poisson dans les tortueux ports de mer, le reflet enchanteur des miroirs dans le caveau des filles maquillées et des bleus matelots, la triste complainte de l'accordéon, l'orgue vulgaire des fêtes populaires, les joies des places et des rues lointaines, les fleuves et les lacs d'asphalte, les signaux rouges et verts des gares, les halls vitrés des salles d'attente ; et pour finir la forte et dure tristesse des isolés qui vivent en marge des amis, de la folie et de la douleur.

(Traduit de l'allemand, par M. Mirowitsch.)

LE TEMPS ET L'ESPACE

par

ANDRÉ DELONS

A Lucia G....

Parfois une lueur rose traverse la forêt des crimes, comme ces gouttes de pluie illuminant les tours. Vous pensez peut-être alors à l'homme qui s'évade, prêtant l'oreille, trouant sa sueur, accrochant de belles empreintes sanglantes à tous les soleils, vous pensez au vaisseau fantôme qui emmène la fille du bourreau meurtrière de son père et amante de la liberté, vous pensez à la désolante tristesse de notre amour.

Ceux qui sont las de lutter, nous sommes à la fois et ne sommes pas ceux-là, toujours. Vous savez sans doute, vous devinez qu'il n'y a pas d'espoir que l'espoir se réalise, et c'est juste. Toujours désespérément aveugle, vous le voyez. Je voudrais réussir à battre les cartes sans les semer sur le sol, à battre les cartes dans une maison vide, gardée par trois chiens. Une journée humaine, c'est de boire dans ta main. Jouons. Tu dormiras sur ma respiration et je dormirai sur ton souffle. Nous sommes bien au monde derrière tes épaules si prodigieuses d'attente. Dormons, soyons lucides. Je n'ai rien que des habitudes futures, je me souviens sans cesse de ce que je serai, mais enfin c'est assez. Au temps des déluges, souvenez-vous, nous étions enfermés dans une grande salle et derrière les vitres nous regardions les aurochs sur la terrasse, les serpents noirs sur la mer, les bandits sur la septième planète. Nous étions recouverts ensemble d'un long bandeau végétal : le repos des murmures. Aujourd'hui, après des âges morts que nous soupçonnons sous les veines et qui finiront bien par éclater comme des secrets, aujourd'hui vous passez sans sourire entre les miroirs, vous accueillez les fleurs, ensemble nous posons nos pieds sur le gel, et demain des oiseaux s'envoleront devant votre cri d'appel, n'ayez pas peur. L'envie délicieuse d'accueillir les fontaines vous trouble et vous pleurez. Mais si c'est encore pour y voir cet atroce reflet que nous y avons jadis découvert, cette tige, cette lame blanche et pétrifiée qui vous fit lâcher

prise, écoutez-moi, rentrons pour la nuit dans la haute chambre ouverte qui vous attend, qui vous recouvre sans limite à chaque aurore. Je n'ai rien pour protéger ma stupidité sans armes, rien pour détruire quoi que ce soit au monde, en dépit des quelques machinations qui m'ont tenté ! Je ne veux plus mentir, donnez-moi vos paroles pour traverser ma mort.

La pluie, la pluie, la pluie. Un désir de plus à ma fenêtre et quelques rires bien froids. Votre force, votre buste, votre pouvoir de tout ignorer d'un seul coup. Je n'en suis plus aux premiers rayons d'audace, aux poignets vierges, aux éclats retournés. Mais vous savez que rien n'a pu détruire une étonnante force d'oubli qui me rend aussi pur que votre regard, et ce regard seul nous retient. Les rues, les forges, c'est une tourbe rouge qui mûrit sous les dalles, et la belle églantine que vous êtes avant la nuit, je l'approche encore de mes lèvres. Respire, respire de toute ta grandeur, si tu penches tu délies les sources du ciel. Je te regarde, muette, je te parle, un couple de chevaux tressaille dans tes mains. Une peur unique nous accable, comme les mouvements de la mer. Nous avons oublié pour longtemps qui nous sommes, et je vois s'approcher l'ombre qui nous lie, cette lumière.

Autrefois nous avons, disent-ils, vécu. Je crois plutôt que nous avons traversé les grands disques volants, longé les longs mâts pâles qui nous attiraient devant les cirques les plus sordides, chaque fois qu'une épouvantable musique de boue trébuchait derrière nos murs. Il faisait assez froid, nous étions assez pauvres pour tressaillir à chaque lumière, à chaque feu. Tu es morte plus souvent que moi, aussi es-tu toujours plus pure. Quelques aventures de cristal, n'est-ce pas ? nous ont fait jouer la vie d'un geste, la perdre alors, et nous retrouver seuls aux deux extrémités d'un château vide. Combien de portes verrouillées faut-il que j'ouvre, combien de chaînes vais-je écraser. Votre visage, votre détresse est là, combien d'aubes dois-je massacrer pour vous rejoindre, laissant ma trace dans les algues et dans les fougères. Etes-vous là ? Je vous appelle. Etes-vous là ? Je ne veux plus rien attendre, et voici le bûcher rompu de larves et d'oiseaux qui tombe sous votre sourire.

Nous avons habité une chambre longue, au dernier étage d'une ville. Lorsque la nuit venait, tu te levais avec des gestes de

monstre, je voyais que ton corps commençait à se nourrir et à vibrer. Un soir tu me réveillais pour m'apprendre où nous sommes. Je me penche : l'air était continuellement bleu, l'air de la nuit, et battait comme un cil aussi pâle que la mort ; la mer venait lécher les pierres, et balançait au loin des figures de plâtre lumineuses comme des os de soufre. Les ombres de ces lumières tournaient sans bruit, la lune était cuirassée, et quelques porteurs d'étoiles blanches marchaient sur les eaux. Vous êtes très belle.

J'éviterai longtemps de te brûler, de t'éteindre, mais tu sais que plus près j'approche, davantage tu es en péril, jusqu'à renaître sous les colonnades glacées du Parc au Diamant, et sous les imprévisibles nuits de ma route. J'ai reçu de vous quelques témoignages accablants de votre destin, je vous ai vue m'offrir tout et tout, sans plus vous étonner de cet admirable abandon que d'une pensée, et je suis encore les mains vides, et vous le savez, et vous n'avez rien à garder. Parce que les hautes foulées de mon angoisse ont laissé des pas sur ton front, parce que ton histoire, ta merveilleuse histoire frémissante penche au fond du sommeil, parce que trop d'oiseaux transparents ont écrit pour toi sur les lacs, parce que tu dors. Je me souviens des grands gestes de sacrifice que tu appareillais au sommet de la nuit, que tu suspendais devant moi à la vitre des phares rieurs. Brisé contre ton corps, la liberté n'a plus de sens, la mer s'élargit et ces vents, ces vents lumineux, ces vents d'aurore, au delà de quoi nous ne sommes plus, ces vents qui nous tromperont toujours et toujours, nous leur ouvrirons les bras toujours, jusqu'à succomber, jusqu'à l'amour.

Je ne sais pas d'où je reviens, mais tu me donnes toute ta confiance. Et tu le sais, ce pirate blessé et sa taciturne maîtresse au masque, c'était nous. Si nous sortons le soir c'est toujours à jamais, en aveugles, aveugles. Mais je t'écoute au bord de ce matin de roche, j'écoute ton corps et sa belle vengeance crier qui dénoue tes cheveux pleins d'éclairs. Lorsque tu souriras je saurais alors quelle ancienne, quelle prochaine réponse est notre amour. Vous êtes plus triste que les visages lorsque vous m'aimez.

L'épreuve du feu, celle du partage et de la mort désuète,

nous savons ce qu'elles valent, tu t'en moques. Cependant j'y trouve un sens, une réelle nécessité d'obstacle, prêt à trahir, à fausser, à jouer ou à guérir le petit char de la décision. Tu sais cela, en de nombreuses minutes de sang tu as vu cela voler dans ta mémoire : une rue la nuit, une rue morte c'est-à-dire invinciblement vivante. La torture de ce canon céleste au centre du carrefour, tirant des astres, du canon braqué, BRAQUÉ (sait-on jamais) au seuil des hôtels de l'oubli. Ce monstre, cet appareil de la solitude qui nous égare dans la plus profonde vertèbre de mort, ce dormeur du vide, ce calculateur foudroyant, cet unique fantôme, puisque tu le sais, puisque toujours il assourdit tes flancs, réponds-moi, réponds-moi, viens à ma droite ou sinon prend garde à l'aurore. Ce soir des fins-de-lumières qui fut le premier et le plus récent témoignage de nos surprises communes, de notre amour, nous avait laissé lire ensemble la proclamation suivante, à la hauteur environ d'un étage ou du sommet d'une boutique, quelque part nous savons où :

LE CHOCOLAT FOUCHER

né le ...

est mort le ...

DANS CETTE DEMEURE.

et si brusquement retournée que tu fusses vers le bruit (je cherchais alors à comprendre) tu m'affirmes qu'aucun des passants ne riait, qu'aucune voiture ne divaguait, et qu'on n'entendait pas même l'habituel et si singulier sifflement à tue-tête qui rejaillit d'ordinaire d'illumination en illumination, chant probable de la foudre dégrisée ou du somnambule-à-tête-froide. Nous avons tous deux les mêmes signes : nous sommes les servants du fer rouge et de la pluvieuse multitude aux murs de tempête.

Le fragile travailleur qui se réveille, la tête contre sa pelle, auprès d'un buisson, voit danser au bord de ses yeux trois capitales incendiées par le brouillard, et les longs cris qui

montent au mur sont sans couleurs, comme l'amour. Au beau travers de l'affreux dénuement qui sera toujours le dernier mot de ma vie, dans votre chère corne d'or de rire et d'absence, silencieuse, silencieuse, silencieuse, silencieuse, je dis naïve et folle, perpétuellement coupable, et coupable qu'est-ce à dire si l'on pense aux coups d'épaules, bourrasque de dérision et de misère, qui vous débarrasse à jamais de l'intolérable, de la réjouissance humaine aux yeux de foire, et du souci. Comme si vous n'aviez pas déjà répondu à la question que l'on vous pose sans cesse, vous chaussez les sabots du tonnerre et les vitres épouvantées résistent en chantant. Hier encore, l'éclair a traversé la chambre de l'homme pauvre qui l'a regardé en souriant planter sa flèche à la muraille; et refermant doucement la porte, il partira vers vous. Il jettera de l'or aux populaces, il délivrera les prisonniers, il jouera à l'orage avec les pavés et c'est ainsi qu'il glissera, sans en rien connaître, auprès du corps irrésistible qui lui livre enfin son appel.

Mais aujourd'hui, qu'est-ce donc qui verrouille mes oreilles, qui double mes sens, qui déborde mon désespoir et qui s'abandonne aux limites, aux limites extrêmes, aux limites d'infini s'entend. C'est quelque part et certainement votre corps, la brume de votre beauté. Je n'attendrai plus votre passage, je vous attirerai violemment à moi. Vous arracher, vous blesser, vous aimer face-à-face.

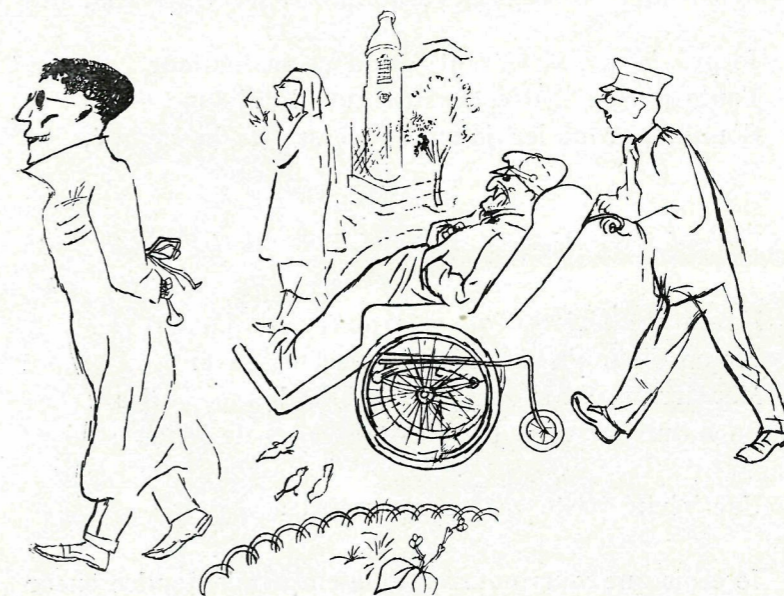
Ce monde ignominieux vous cachera-t-il derrière ses fourrures et ses rires? Je sais pourtant assez à quels quartiers de Paris je dois vous demander, je sais pourtant assez qu'il y a, d'abord, la misère, et tout le reste suit à petits pas. Je sais qu'un certain problème de sécurité et de bonheur dont la solution vous ferait souvenir d'être humaine et que vous n'attendez rien de lui. A cette heure même, quelque chose me déchire et vous parle, entendez-vous, malgré la fatigue de toucher ce papier avec un doigt d'encre. Car je sais, et je sais pour longtemps, que ceci est vain, absolument inutile; que ma dernière et ma première chance n'est pas là, et que plus il se forme de lignes et plus je m'écarte de votre promenade insoumise, de la ronde que vous menez sans repentir et sans forces autour des lumières qui sont nos rives. Je ne doute plus que rien ne vaille qu'une proclamation de liberté accomplie aussitôt par le sang,

et que, hormis cette affiche sublime propre à précipiter notre heure, rien ne soit valable, ni justifiable comme dernier mot. J'espère bien que vous ne comprenez guère cette menace d'amour. Si vous la compreniez, il faudrait alors que l'un de nous disparaisse, incapable dans son être de supporter ni de produire une telle rigueur de liberté. La parole ne serait jamais déboîtée, ni l'acte jamais ouvert. Nous devons être misérables pour nous trouver, et vous trouver pour moi n'a qu'un sens.

Aujourd'hui, je veux dire demain, aujourd'hui, je veux dire hier.

ASSEZ.

J'accours à votre sommeil, je vous cherche dans la confusion qui est votre pesant d'or. J'ouvre les portes sur tout ce qui peut vous recouvrir, je vous demande, avec votre nom, avec ma voix. Je trouve au butin dérisoire qui se pose au creux de ma perte, et qui est la condition infinie de cette perte, le sens absolu de l'amour, rien de ce qui pourrait m'accomplir au dehors n'aura désormais affaire à moi. Puisque je sais, puisque vous m'en tracez les signes, que toute vraie grandeur est au prix d'un abandon.



George Grosz : Ainsi va toute chair

GOLLIGWOG

par

SACHER PURNAL

VII

SEUL EN MISSION

L'homme dont vous lirez l'étrange confession
Était d'assez bonne famille péruvienne.
Il faisait sur une mer triste plusieurs fois par semaine
Le transport des moutons congelés dans le fer blanc.

Un rostre un pal un mât sans parler des courlis
Le silence des eaux est propice à la réflexion
Mais quel jasant façonne votre étonnant visage
O nuages pochés dans le gâteau du ciel.

Je rougis de plaisir en songeant à ma vie

Casse-noix où s'égaille tout un lâcher d'oiseaux.

Je prédis que si le vent prend de la hauteur
Toute parole déliée des travaux de la lune
Commenceront les jours nouveaux de la Beauté.

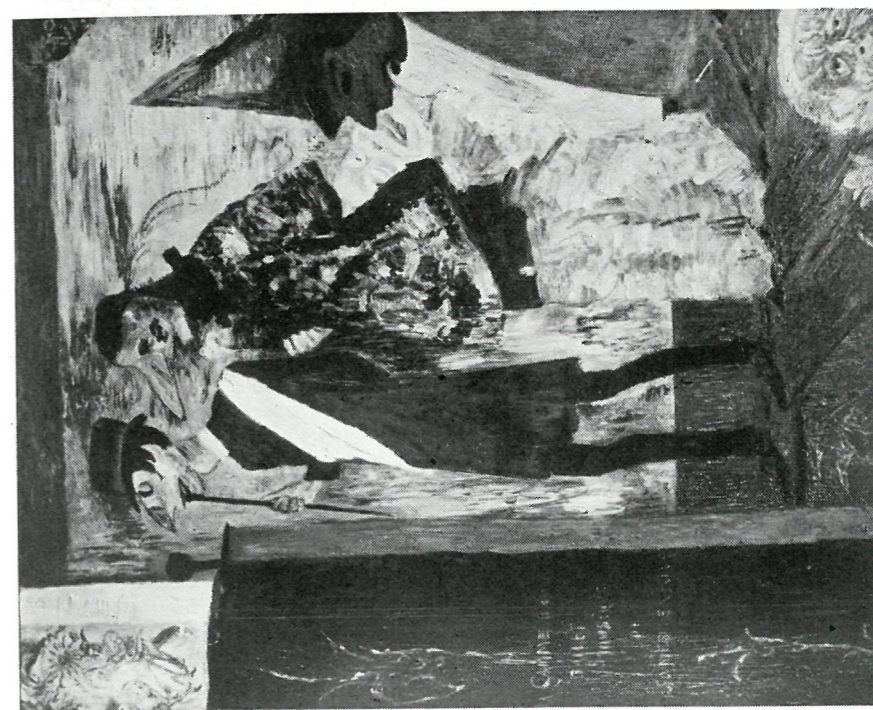
LES UNS ET LES AUTRES

La nature sérieuse ouverte aux vents coulis
Pleine d'ennuis secrets et d'insectes en or
Monstrueuse et riant sous la pluie de mes balles
La nature investie par des messages de boue.

Une vérité triste accuse ma parole.

Je crois que vous pourrez longtemps m'entendre encor
Chanter ce quatre cordes avec l'amour pour guide

Œuvres récentes de James Ensor



Galerie « Le Centaure »
James Ensor : « Au programme : La gamme d'amour »



Galerie « Le Centaure »
James Ensor : « La gamme d'amour »



James Ensor : « Le pèlerin » *Galerie Pierre*



James Ensor : « Masques chantants » *Coll. S. Salz*



James Ensor : « Carnaval » *Galerie « Le Centaure »*



James Ensor : « Jardin d'amour » *Musée de Detroit (U. S. A.)*



James Ensor : « Masques ostendais »
Coll. S. Salz



James Ensor : « Fillette aux masques »
Galerie « Le Centaure »

LA MÊME CHOSE

Ce qu'Eitel de St. Muir admire dans l'amour
C'est le bien qu'il entraîne au point de vue soluble.
Si la conception théorique se laisse attaquer
Il n'empêche que tout s'enfonce avec bonheur
Vers ton objet sans ride ô corruptible joie.

Poivre bel ingrédient des saisons de la terre.

Ceux que j'aime ni moi ne sommes de ce bord.

Car de tous les métaux cachés dans ta fourrure
En est-il un dont je puisse oublier l'odeur.
Non, le bond quand il tue n'égare pas l'esprit.
J'enseigne que l'espace à tout prendre est ailleurs
Ailleurs où je m'en vais pour me dévorer seul.

LA MÊME CHOSE

Ce couvent de Mojû qu'on distingue du bord
Quand on descend le cours boueux de l'Amazone
Bâtisse désertée des Jésuites français
Que la grande ruée végétale pénètre
D'une dent plus vorace chaque jour que Dieu donne

Est l'image bien douce que j'accorde à mon luth
Pour donner du plaisir à ceux qui me croiront.

LA MÊME CHOSE

Peste soit de ces feux qui rôdent sans raison.
On croirait que la nuit émigre de son parc.
Ici la crémaillère où ma tête se conserve
Entre des fûts tout frais de musique sans clef.

Pareil aux Mamertins quand ils appelèrent Rome
Contre Hiéron pour je pense une question d'avoine.

On lâche toutes les cordes au signal attention.

Je suis le manguier d'Inde amoureux d'une étoile
Vent d'ouest tout périt si j'échappe à tes maux
Mais l'ardeur que je couve au son plein de ton orbe
Pose un pied devant l'autre et sourit à mes frusques

Entends gémir dans l'auge les garces qu'on étrille.

Je relis ma vie douce comme un hareng séché
Méandre voix typhon manganèse vie au large
La moindre idée de bonheur arrête le tir
Mais il reprend avec rage et on n'y voit plus.

Ah où donc s'adresser pour surseoir au sommeil.

Otez des petits jeux la naissance du monde
Il y aura comme dans les îles de la Sonde
De la splendeur à méditer pour tout le monde.

LA MÊME CHOSE

Ceux qui riront de mes vers auront la tête tranchée

J'imagine déjà mon départ pour le Styx
Par un de ces soirs mous comme je ne les aime plus
Pâte de perdition que saoule un air de flûte
Enfin tout le trésor des hôtes de ce bois

Non vraiment je ne me fie plus à la magie

Haute vie des plateaux fécondez mon haleine
Ceux qui riront de mes vers auront la tête tranchée
Et pour que nul enfin ne puisse en ignorer
O victoire couche-toi sur ton dernier quartier

BOUCHE FENDUE

Sur le rebord du ciel ouvert en abreuvoir
Où l'on peut dire que la main ne passe pas
Flambe le génie naturel de la Beauté

Voix d'Australasie qui tramez le linge de la vie

La baguette de buis du castrat
Frappe en mesure ces corps que déjà la pluie pèle
Attise le feu vert des présages nouveaux

Rire qui s'ébroue dans les étincelles
Je compose un plain-chant obscur à votre éloge
Pour tuer le règne du faux savoir

LA RONDE PASSE

Sur le versant de poil grison qui la protège
Belle de ses trente-six chandeliers de malheur
Me regarde parfois la maison du solfège.

L'aveugle qui l'habite garde un bâton noueux
Dont le pommeau nous dit les grands jours de la mer
Si l'on veut le varech aux prises avec son or

Seul un essaim d'insectes pourvoit à l'entretien
De ce l'astion perdu dans la lande de sable
Et que l'Ange du Noir dresse à la barbe du Temps

Je gage volontiers que mon goût de l'étude
Pour peu oui que j'évoque la Compagnie des Indes
Doit trouver pain et gîte en un semblable nid

Fumez couleurs que j'aime à broyer au soleil

EREWHON

Signifie en celtique le pays de nulle part
Il se situe d'ailleurs dans le haut de la mître
Coiffure que j'accorde aux Tcherkesses à poil ras
Qui durant mon bas-âge ravageaient mon sommeil

C'est la lanterne rousse qu'on voit sur ma maison

Signifie le moyen pour tout joueur austère
De soutenir son rang vis-à-vis de la tourbe
Que j'ordonne sur-le-champ de lier à sa pierre

Sic aloisie cachol diès toulabon l'encoche.

SUPPLICE DE LA SONDE

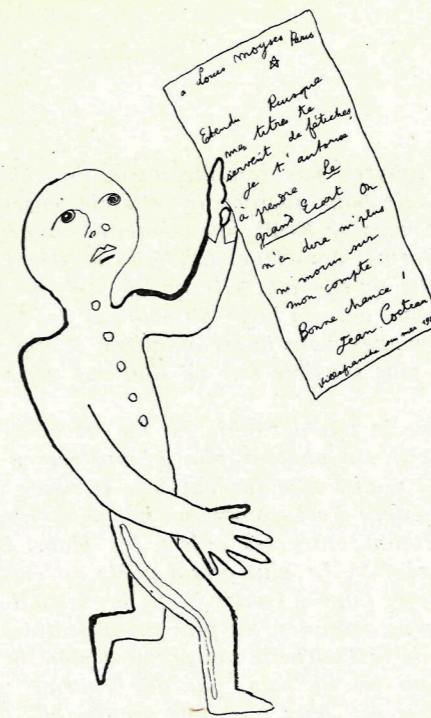
Donc c'est toujours ainsi quand on châtie la mer
Etendue sur son lit de crin
On déverse un quintal entier de poix vive
Au fond de l'orifice en cause

Dès l'aube tous les souliers se sont mis de la partie
Fête intime mais d'importance
Vous pensez si le peuple salin se trouve là
Mouettes buses et C^{ie}

Enfin pour que l'affaire puisse nourrir son homme
On râcle à la brosse de plomb
On se partage en frères les poux de la toison
Butin ah du tout premier sang
Pris sur le soleil du pays

Caresse le dos brun des bourreaux ingénus
Triste et sale Equinoxe
La saison est finie des ébats en tussor
Adieux adieux à l'an prochain

(A suivre.)



Jean Cocteau

DES RUES ET DES CARREFOURS

100 × PARIS

par

PAUL FIERENS

Octobre-novembre.

J'ai retrouvé Paris, Paris de France, Paris d'automne. Au coin des rues l'odeur des châtaignes grillées qui me rappelle mon enfance; aux mêmes carrefours, les mêmes encombrements de voitures, les mêmes piétons toujours contents, toujours rouspétant avec le sourire. Le Salon de l'Auto, la galerie Petit (elle n'a pas changé le moins du monde), le pain qu'on appelle français à Bruxelles, viennois en France, et coëtera, et coëtera.

J'ai aussi trouvé Paris, cent fois Paris, sur ma table. Un petit livre recouvert de toile bleue, un poème en prose de Florent Fels (en allemand, en français, en anglais), et cent photographies de Germaine Krull, imprimées en bistre, avec des arrière-plans d'une douceur exquise.

Il ne suffit pas de voir, il faut savoir voir, il faut apprendre à voir. Cela n'est pas vrai seulement pour la peinture, ce l'est pour l'architecture et pour la nature, ce l'est surtout pour ce que nous voyons tous les jours, pour ce que nous croyons connaître et que nous n'avons pas encore « découvert ». Or, pour apprendre à voir, il n'y a rien de tel que de regarder les photographies.

La rue de Venise, évidemment, vous n'y passez pas tous les jours,

mais enfin vous n'ignorez pas son étroitesse, sa courbure. Il vous a manqué de lever la tête pour apercevoir cette clé, enseigne de serrurier, qui prend, grâce à Germaine Krull, une soudaine importance. C'est tout : le paysage est transformé; vous tenez la clé du mystère; la rue de Venise vous est apparue telle qu'elle est, telle qu'elle doit être. Et quand vous y repasserez, pataugeant dans la boue, glissant sur des trognons de choux, sur des pelures de bananes, vous la reconnaîtrez, conformant votre vision à celle de l'objectif plus sensible que ne sont vos yeux trop mobiles ou trop distraits.

Objectif. Est-ce que la photographie est un art objectif? Il n'y a pas d'art purement objectif. On photographie le mystère en fixant la réalité, parce que mystère et réalité sont inséparables et parce qu'une photographie — comme une œuvre d'art, comme un poème — n'est belle que dans la mesure où elle établit entre les objets, les plans, les lumières, des rapports nouveaux, révélés. Le plus grand poète est celui qui sait capter dans une image, accoler l'une à l'autre, unir, les sensations ou les choses à première vue les plus distantes, les plus incompatibles.

Notre-Dame, quai de la Tournelle : le premier plan, le quai, est occupé par une grue, par un tas de sacs, par une énorme caisse recouverte d'une bâche. La caisse est deux fois plus grande que la cathédrale. Le bras de la grue, parallèle aux arcs-boutants du chœur gothique, conduit le regard hors du cadre. La flèche piquée par Violet-le-Duc à l'intersection de la nef et du transept, prolonge une verticale d'angle de la cabine où s'enroule le câble de la grue. De telles analogies, de telles oppositions, les qualifierez-vous de littéraires? Non, le plastique est principalement en cause. Par un truc de mise en page, voici l'église soulignée dans son élégance, sa nervosité, sa sveltesse.

Il n'en est pas moins vrai que de tels procédés datent l'œuvre photographique. Il y a des naturalistes parmi les photographes. Dans l'album de Germaine Krull, cubisme et surréalisme me paraissent l'emporter. La tradition d'Atget, cependant, se perpétue dans une Epicerie (un réverbère arrêté comme un promeneur devant un étalage de fruits), dans plusieurs vues des Halles dans le portrait d'un banc où se sont assis cinq clochards. C'est la part du réalisme. Mais l'étrange apparition que celle, à l'angle du Boulevard Bonne-Nouvelle et de la rue de la Lune, de la maison à proue si mince où vécut André Chénier. N'oublions pas que le Boulevard Bonne-Nouvelle est l'un des personnages centraux de Nadja. L'objectif de Germaine Krull est sensible à la poésie.

Il y a cubisme quand l'intervention de la volonté se manifeste dans l'ordonnance, dans le découpage, dans l'analyse ou la synthèse du sujet. Voyez le Pont-Royal pris en enfilade, sur ses piles massives, triangulaires, coupant l'eau; la façade de l'Institut de France, traversée par une ombre qui la sectionne en diagonale, de la base d'un pilier jusqu'au fronton; les Berges de la Seine avec le double escalier ramené à l'angle droit, à l'équerre, au beau milieu de la composition (c'en est une); l'arche du Pont de Flandre, on dirait d'une autre tour Eiffel, prodigieusement agrandie par une savante, émouvante présentation.

Je feuillette 100 x Paris. Aussi varié que la ville, le livre en donne une idée fort complète, complexe et vraie. Il ne tranchera pas ce point que nous discussions l'autre jour, à perte de vue : si Paris est, oui ou non, romantique. Je tiens pour un Paris classique, absorbant tout, tous les

apports de l'étranger, toutes les nouveautés de toutes les saisons, toutes les sagesse, toutes les folies, réduisant tout à sa mesure, le ramenant à l'humain. Mais libre à vous d'estimer Paris romantique, Bruges triste et Liège gaie. La vie serait bien monotone si chacun de nous possédait de chaque « atmosphère » la même notion que son voisin, si chacun disait « il fait chaud » quand il fait chaud, « il fait froid » quand il fait froid.

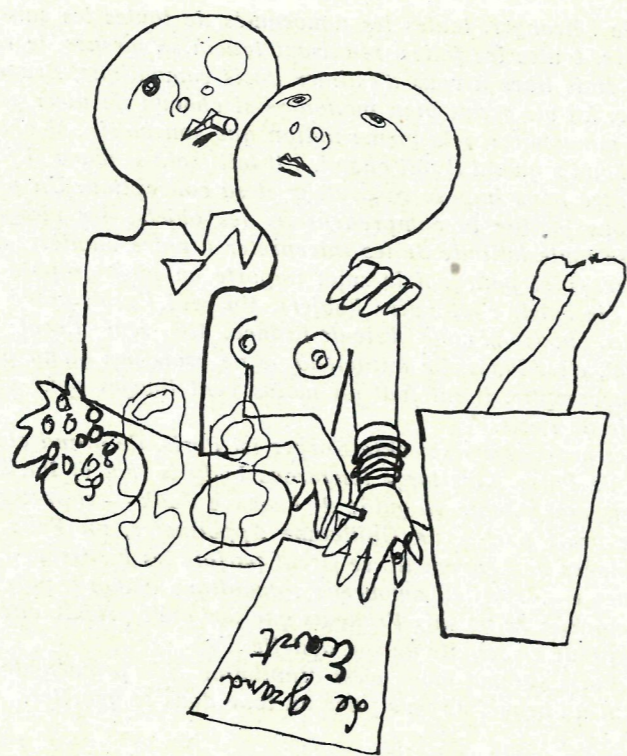
Un peintre nous impose sa couleur et sa conception. Un photographe pas. Il nous facilite la compréhension des objets, des visages, mais il nous laisse toute latitude de les interpréter à notre manière, de nous les approprier. C'est pourquoi le sujet importe en photographie plus qu'en peinture (le sujet, c'est-à-dire l'objet). Un seul Corot, grâce à deux ou trois tons, vous résume l'Ile-de-France. Un seul Corot du Musée Carnavalet, c'est Paris. Ce miracle-là, je ne crois pas qu'un photographe puisse l'accomplir. Il lui faut au moins cent images pour vous donner l'ensemble de Paris.

« Dieser grosse hingestreckte Körper ist Paris. Ce grand corps alanguie est celui de Paris. This large langurous body is that of Paris. » Fels en parle bien, non comme un guide de l'agence Cook — rappelant d'ailleurs que « de vrais poètes, un Guillaume Apollinaire, un Fritz Vanderpyl, en des années de dénuement, se firent parfois les bonisseurs des beautés lutéciennes » — mais en amoureux romantique d'abord, puis en disciple de Montaigne. « Je ne suis Français que par cette grande cité, grande en peuple, grande en félicité de son assiette... »

100 x Paris sur ma table, c'est l'invitation à la promenade, à la flânerie. A tout à l'heure! Je vais faire un tour dans le quartier.



leur rêve :
aller au
grand Écart !
Villeneuve, mes Jean
Jean Cocteau



Jean Cocteau

LA BOITE A SURPRISE

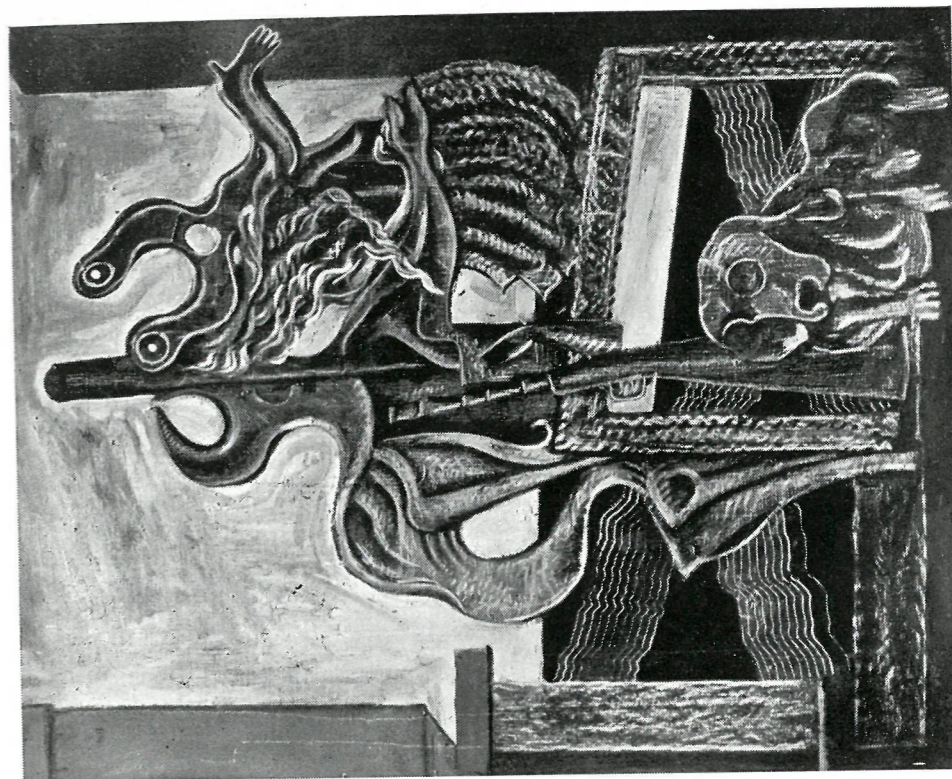
DIVAGATIONS ESTHÉTIQUES

par

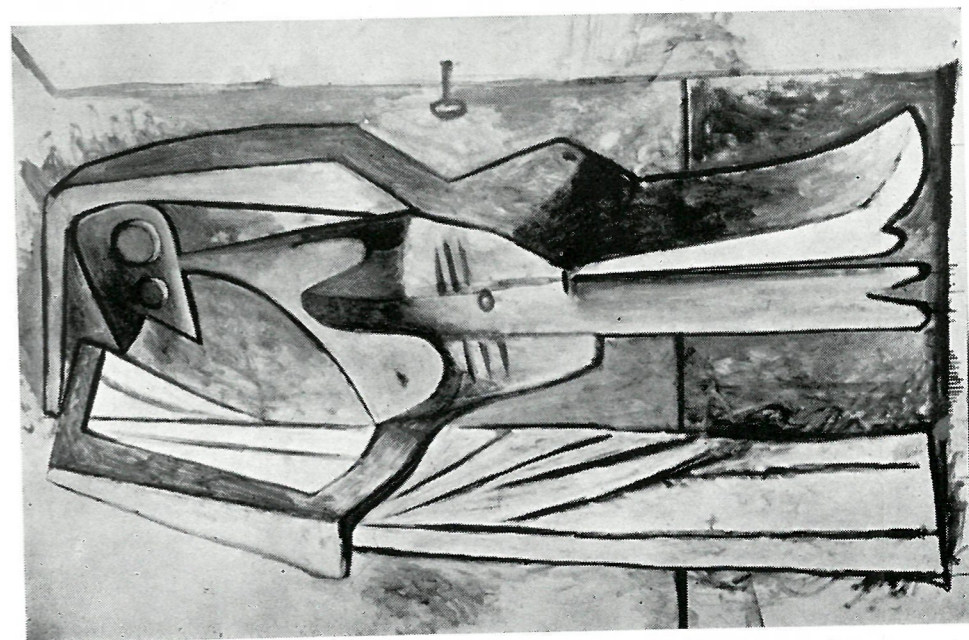
PIERRE COURTHION

Ce n'est pas un café où l'on se dispute, où les clients se lèvent tout à coup pour gifler un contradicteur, c'est le café du silence, le somnolent café des imaginatifs. Voici le gérant, monsieur Gaston, visage écarlate, moustaches retroussées au fer. En bas, la dame préposée aux toilettes mange du saucisson en regardant ce qui tombe dans la soucoupe. Les garçons viennent rajuster leur plastron et se donner un coup de peigne.

Dehors, sur la terrasse, tout se met à trembler autour du brasero qui craque; les choses ont l'air de grelotter dans des profondeurs aquatiques : un vieux professeur de biologie a la danse de Saint-Guy, le kiosque à journaux oscille, entraînant dans son mouvement saccadé les garçons qui, entre deux clients, feuilletent *Paris-Plaisirs*. Tout est



Max Ernst : « Le chasseur » (1926)



Picasso : 5 mai 1929



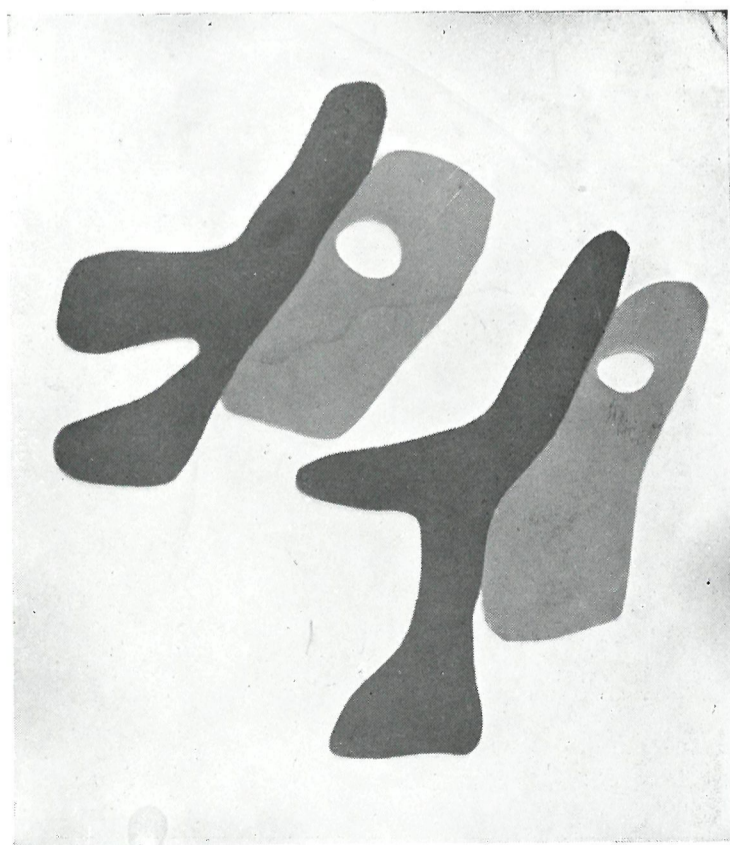
Picasso : mai 1929



Joan Miró : Peinture (1926)



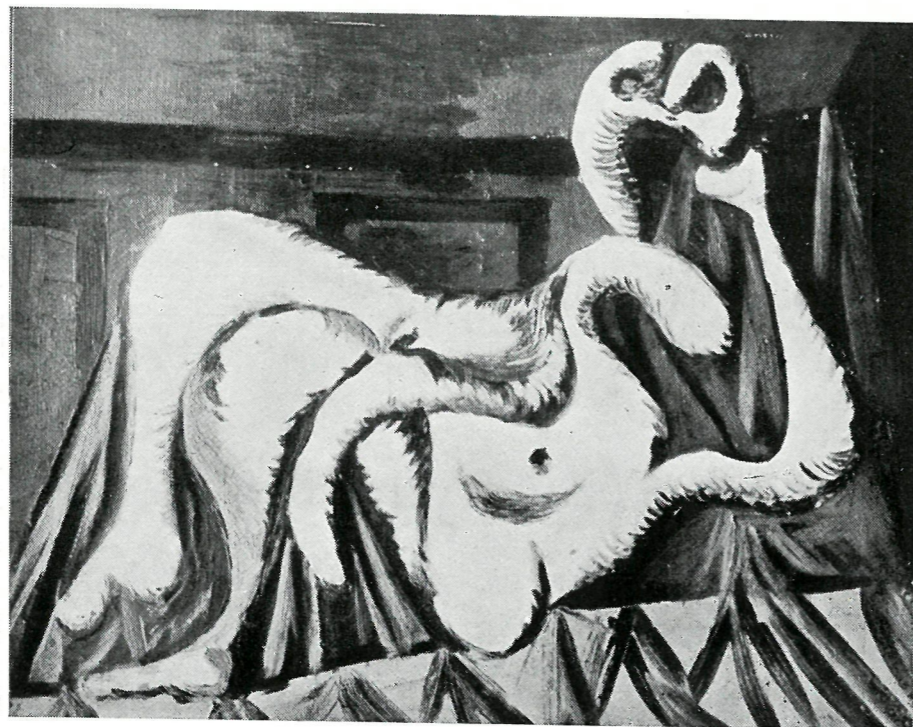
Picasso : février 1929



Hans Arp : « Les deux sœurs » (1927)



André Masson : « Grand combat de poissons » (1928)



Picasso : 19 juin 1929

pris de convulsions, tout bouge. Le contenu des verres s'agite comme la mer. L'agent oscille sur la place Saint-Germain-des-Près, mincit, grossit, devient deux agents, trois agents. Les jambons, les faisans, les viandes se balancent sous la marquise du magasin d'en face.

Tout bouge. Et, titubant sur la place, les cheveux collés en mèches sur les yeux, Millivoy, saoul comme un Auvergnat, s'approche, tombe sur une chaise à côté de Lucien Colle et raconte sa visite au Musée.

— Je reviens des Noces de Cana : pas mal, tu sais, du beau monde. Ma voisine était blonde, tu sais, la plus belle blonde du tableau (la voiture des pompiers passe à grand fracas de trompe, écrasant le modeste din-din d'une auto d'ambulance)...

» C'est alors que je le vois arriver au milieu de la grande galerie, plus grave que jamais dans sa cape de pasteur anglican, sa règle, son carton sous le bras, tu sais bien, le carton à dessin avec le petit ruban bouclé. Un énorme suisse, devant lui, laissait tomber sa hallebarde en annonçant : « Nicolas Poussin, Nicolas Poussin, le père de la famille française. »

» Je vais me réfugier dans les petites salles, en compagnie des Hollandais et des Flamands. Ah, comme on respire (il sortit un mouchoir à carreaux avec lequel il s'éventa), comme on se sent redescendre sur terre (il alluma une cigarette et se mit à fumer comme une locomotive).

— Il a du vin, dit, en le regardant, une dame à pince-nez.

— Madame Putiphar, si heureuse de me voir arriver, si heureuse, tu ne peux pas savoir comme elle était heureuse. Des draps fins, de petits draps de fil qui disent : frotte, frotte... frotte, frotte...

Millivoy continue ses histoires.

Colle demande :

— Hé, vieux, passe-moi ton catalogue.

EXPOSITION DES ARTISTES MALADES

- A. 4 *Le lit à 4 places du Vieil Hôtel-Dieu (1 fou, 1 enragé, 1 galeux et 1 syphilitique).*
- D. 3 *L'après-midi d'un faune (Erotomanie) [retiré].*
- D. 4.5.6. *Artiste médaillé des Salons tombé en puérilisme final par démence précoce et infectieuse postcommotionnelle.*
- G. 23 *Le frôleur de fourrures.*
- G. 27 *Le tourmenté de Bedlam et le camisolé d'A. Gill.*
- G. 32 *« Mon cerveau sans idées est toujours plein d'images. »*
- I. 1-6 *6 fantaisies sur mouchoirs et compresses.*

Ils en ont mis long. Il y a de quoi partir, de quoi s'en aller très loin dans ce pays étrange où les artistes font des constructions qu'ils mettent sous verre. On voit des boutons, de vieux boutons lamentablement démodés, entourés de fils de fer, de coquillages, de débris de miroirs et collés au fond d'une caisse. Obsessions des excités, rêves des mégalo-

manes, monnaies et billets de banque dessinés en série, comme ça, les uns à côté des autres. Dessins de fous. Délivrance de cette femme aux grands yeux et qui n'y voit pas clair, la sottise, la bornée, la prétentieuse Madame Logique. Le Docteur Freud, oui, évidemment. Un amusement comme un autre... un snobisme. Cela ne réussit pas toujours! Théophile, qui avait si bien débuté et ce vieux bambocheur de Pascin, sans compter le poète de l'autre soir, enfin presque tous les copains de Montparnasse. Ils sont pris dans je ne sais quel cerceau invisible. Leur volonté n'est plus qu'un ressort qui cède par petits bonds inattendus. Ils mettent leur cul au bout d'un bâton, l'entourent d'un pantalon de femme avec des dentelles, des découpures de papier : « Voilà mon âme, voilà mon âme », disent-ils gravement en marchant comme les porte-drapeau dans un cortège : « voilà mon âme ». Les pantalons s'agitent, se gonflent, claquent et s'effondrent : « Voilà mon âme. » La jarrettière finit là. Le petit ruban bleu ou rose. Fendu ou pas fendu? Voilà mon âme. Ils ne voient plus que ça : la fesse, une tumescence paire de fesses aux chairs morbides avec des machins autour : un morceau de pantalon déchiré avec des traces de doigts sur l'étoffe. Les petites femmes de X... qui relèvent leur chemise jusqu'à l'extrême limite du contestable. Et l'art, qu'en faites-vous? Tout, dans la vie, prend une forme obscène, le ciel, un paysage, de bons fruits sur une coupe. Et ils jouent avec ça. Ils sont pris, tenus, envoûtés, ensorcelés par la chose. Ils tapent dessus. Ils rient. Ils s'échauffent. Ils tremblent comme des vieillards : « Voilà mon âme! »

Les autres attrapent ce qu'il y a de plus passager. Ils courent sans cesse après le dernier bateau, la dernière façon, la dernière trouvaille. Ils sont dessus. Ils s'emballent, ils s'étourdissent. Ils crient : « Voilà le siècle! vive le siècle! » Oui, mais, demain... qu'en savez-vous? Tout change. D'autres choses... La pureté, l'amour, l'inquiétude, mais, tout le reste, voyez-vous, tout le reste : des scories, des ordures, un peu de poussière que l'herbe aura tôt fait de recouvrir.

Colle est songeur, de plus en plus songeur. Des voix autour de lui le rappellent; mots en liberté coupés par le ronflement des moteurs :

— Alors, ce Salon d'Automne?

— L'Art doit être spatial, anthropomorphe et dynamique.

— La rue Ravignan, la Ruche, Derain régulateur.

Et un beau parleur à double menton :

— Moi, je vous dis que le Baroque est la clé de l'histoire de l'art, le style méconnu, la flamme qui tord les formes : Goya est baroque, le Dominiquin est baroque, Corneille est baroque et Poussin et Delacroix et Cézanne. Ma table de nuit est baroque et les petites femmes en caoutchouc que l'on vend sur les Boulevards... baroque tout cela. Et Picasso, notre grand compilateur est baroque.

La conversation s'échauffe. Un jeune homme approuve bruyamment :

— Il n'est plus avec nous. Son égoïsme le tient écarté de ce qui lui succède. En revenant de mon voyage à Smyrne, j'ai écrit son nom sur mon calepin, en traçant une croix à côté : *Picasso = mort*. Vous comprenez, mort pour moi. Il n'est plus avec nous.

— Parce qu'il vous dépasse.

— Parce qu'il nous écrase.

— Il est volcanique, prismatique et...

— Soyons précis : c'est un baroque.

— Dites plutôt un phénomène...

— Oui, mais Utrillo est plus spontané, Chagall plus émouvant, Dufy...

— Passe un vieux professeur, chapeau mou, légion d'honneur, jaquette édoisée. Bon pour l'Ecole des Beaux-Arts.

— Vous n'y êtes pas, cherchez à voir clair en lui. Vous finirez par convenir de ceci pour Pablo Picasso : l'évolution qu'il a précipitée est plus importante que son œuvre même, c'est évident. Lui? plus esthéticien que peintre, plus savant que poète, plus constructeur que créateur : une expérience, une grande expérience de l'histoire de l'art.

— Assez, assez de définitions comme cela!

Se disputer autour de ces élucubrations, pense un colonel retraité en buvant son verre de fine. J'ai lu, moi, monsieur, dans le *Figaro*, que les profiteurs, les mercantis et les marchands...

Une voix, à côté de lui :

— Nous avons l'assurance de voir paraître un jour dans le *Larousse mensuel* ce que nous écrivons pour la défense de l'art vivant. Et ce jour n'est pas très éloigné. Garçon, un cigare.

Un groupe d'esthètes donne le coup de grâce à la critique analytique :

— Ouoi, dit Jean Cassou, ouai. Il faut que le poète vienne au secours du critique. Nous commençons à en avoir marre de leurs : *C'est joli de qualité — le cobalt chante bien sur le corsage de soie puce de Mme Ingres, née Delphine Ramel — son faire* (écoutez ça, voilà qui réjouirait mon ami Eugenio d'Ors) *son faire, savoureux dans les premiers plans, est un peu mince dans les fonds*.

Des gens se déplacent. De nouveau les conversations tourbillonnent :

— La critica oggi... poco sangue!

— Das ist ein wunderbarer Dichter.

— Oui, et puis il m'a pris par le bras, comme ça, et puis il me serrait tant...

Cela rappelle cette phrase de grammaire allemande : — Mettez-vous vos bas avant de mettre vos souliers? — Non, mais mon cousin joue de la flûte.

Millivoy s'est endormi sur sa banquette. Colle rejoint la table de Cassou :

— Pluies d'étoiles, mots en liberté dont les plus fraîches aquarelles étaient ponctuées.

— Oui, le futurisme : Severini, Boccioni...

— Et bien d'autres...

Colle pense : Appolinaire.

— ... Qui parallèlement à la réaction des Fauves (oh! les Vlaminck, les Derain, les Braque de cette époque : ça tient l'œil comme le Beaune de 1918 tient la langue) firent s'enflammer et s'envoler les trop austères constructions du cubisme.

— Que vous disais-je, le baroque!

— Toujours l'art à recette. Des restrictions. Vous avez votre comité comme les autres. Il y a Normale, Saint-Cyr et Polytechnique. Et cet affreux mot qui tranche tout : moderne. Est-il moderne? Oui? Alors, c'est très bien. Je vous demande un peu. La reine Honolulu porte-t-elle

un cache-sexe violet? Mademoiselle votre fille va-t-elle en soirée chez les Dupuyné? Est-il moderne!

— On déterrera demain les oubliés d'aujourd'hui.

— L'album Dufy accompagnera les jeunes filles dans leurs vacances.

— Et Picasso, divisé en trois comme un discours de Mirabeau — a) les influences; b) les formes empruntées au monde sensible; c) l'art abstrait — sera étudié dans les collèges.

— Il y aura aussi un paragraphe sur les Ballets russes et le titan prendra sa place sur le rayon des poires historiques.

— Soyez respectueux, ou je...

— ...Rouault entrera dans les églises et le *Miserere* du père Vollard sera vendu place Saint-Sulpice en petites images.

— D'autres novateurs seront honnis, d'autres artistes combattus, d'autres peintres...

— Regardez ce qui se passe en ce moment, dit un jeune homme trop blond : on couvre d'or un Picasso et Max Jacob, ce précurseur...

Et il se met à réciter, en faisant des gestes de brodeuse :

Quand on fait un tableau, à chaque touche, il change tout entier, il tourne comme un cylindre et c'est presque interminable. Quand il cesse de tourner, c'est qu'il est fini. Mon dernier représentait une tour de Babel en chandelles allumées.

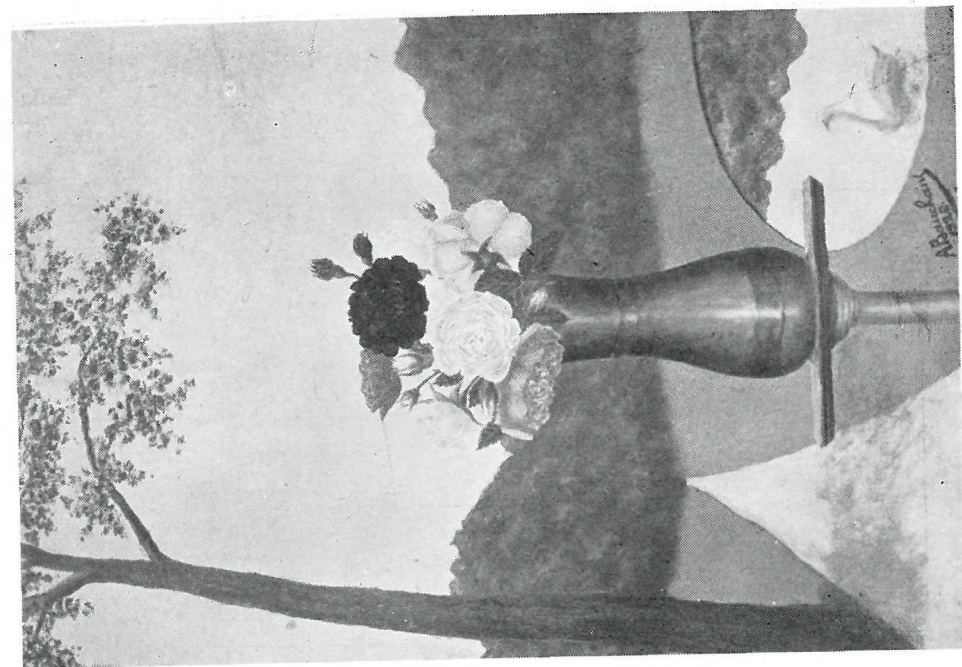
— Je vais vous raconter une chose incroyable. Dans le train d'Issy-les-Moulineaux, j'ai rencontré un monsieur qui n'avait pas lu le *Cornet à Dés*!

Une dame en manteau de castor ne parvient pas à dissimuler sa confusion. Elle non plus, elle n'a pas lu le *Cornet à Dés*. « Il va me trouver ignorante comme une dinde », pense-t-elle.

— Vous connaissez le ton de la revue. Faites-moi un papier de cent lignes sur les tendances de la jeune peinture française. Surtout soyez prudent! (La dame au manteau de castor revoit l'estampe dans la coquette garçonnière qu'il a louée rue Monceau : Surtout, soyez discret. Ce mouvement polisson du doigt qu'elle met sur sa bouche. La porte entrebaillée. Et lui, très petit garçon, ses culottes chiffonnées...) Donnez-moi votre article au début de juillet, il paraîtra en juin de l'année prochaine.



Le peintre André Bauchant

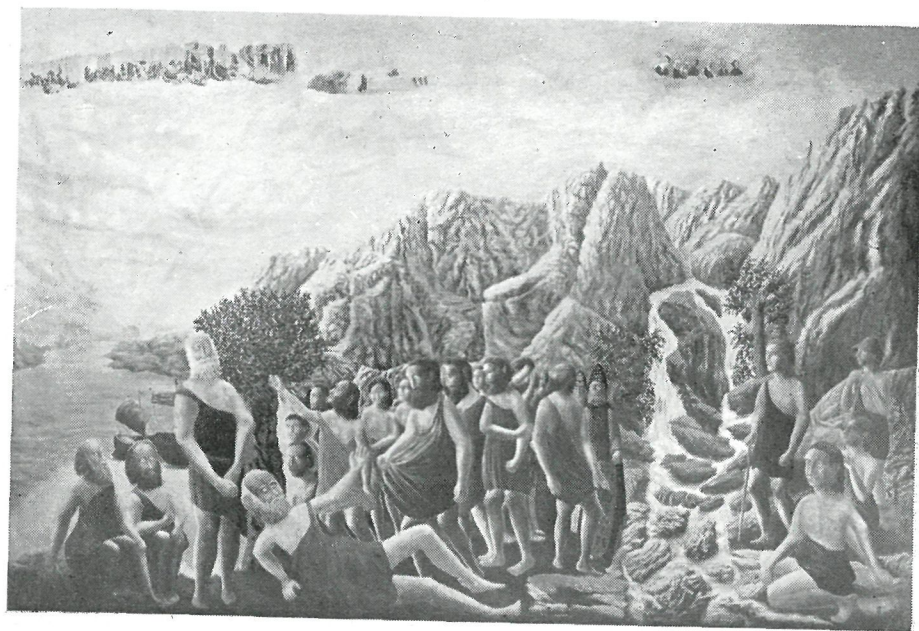


André Bauchant : « Le bouquet »



Photo Kertész

Portrait de Bauchant



André Bauchant : « Mort d'Homère »



André Bauchant : « Apollon »



André Bauchant : « Bacchus »

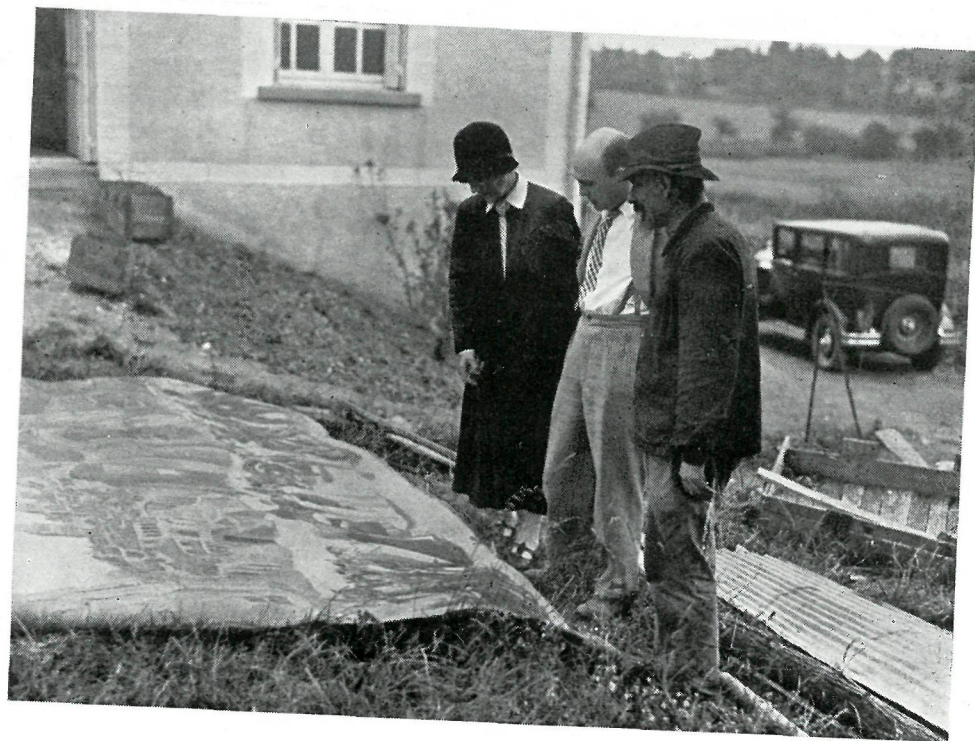


André Bauchant : « L'inondation »



L'atelier de Bauchant

Photo Kertesz



Bauchant montre une de ses toiles à M^{me} J. Bucher et au peintre Jean Lurçat

Photo Kertesz



George Grosz : Le veuf

LA PEINTURE

X... PEINTRE POPULAIRE

par

JEAN HARPER

On les appelle « peintres populaires ». Certains vont plus loin : les cataloguent « Anonymes ». Soit. L'Histoire, tôt ou tard les digère, les mue en carcasse dont l'os blanc reste sur le sable. Nous suçons l'os. Il est arrivé que la moelle sucée par les braillards, les pies, le pou de sable, cette moelle nous échappe. Restent le bibelot, l'objet de console. D'autres, de ces objets, du bibelot rare, referont de la moelle.

Rousseau n'est pas aussi sublime qu'on le dit. Il faut plus pour être sublime, et c'est là un chapitre sur lequel on ne me prendra pas de flanc. Je refuse de m'y engager. Tout homme qui tente de s'y engager dans une définition aussi scabreuse court le même risque que celui qui

définirait « femme la plus excitante », celle la mieux formée, la mieux conformée — ou par antithèse et fausse monnaie, la plus mal conformée.

Rousseau n'est pas aussi sublime qu'on nous le dit parce que c'était un c... (1), et que, si poète qu'il fut, on peut toujours se refuser à trouver le sublime ailleurs que dans certains élans divinatoires de la folie ou de l'hystérie, ou dans un certain génie qui est flanqué toujours, lui, d'intelligence, de conscience des rapports.

Si Rousseau est sublime, tout « anonyme » est sublime et le nôtre est sublime. Le Douanier est plus peintre? Peut-être, mais dans le sens où nous l'entendions sous le régime Henri Matisse. Mais y tenons-nous toujours autant à ce consulat des vertus-peintres? D'autres cafards nous sont venus depuis. Et pour l'Invention, X, le nôtre, lui tient souvent tête au Rousseau d'Appolinaire — du moins certaines de ces toiles immenses où les personnages s'étripent, où l'éléphant pileur blackboule des légions romaines (2), où une horde de Levantins en robe vinasse déboule sur la mer, crève les chevaux, serpente entre des rocs de goudron pisseux et le sang caillé (3).

Brasser des foutes, voilà tout le droit et l'intérêt de ce jardinier cocasse. Il fait la planche dans l'Histoire, pêche des héros, barbote dans les événements fabuleux. *L'Incendie du Temple de Jérusalem* (4) où deux cents hommes s'entrouvrent à la hachette sans souci du qu'en dira-t-on, ce temple obèse, fourchu, fendu, ces arbres plantés dans du lycopode, ces perspectives foraines; cette invention-là vaut qu'on s'y malmène l'esprit à trouver les raisons premières de ce que d'aucuns baptisent à juste titre « peinture populaire ».

X... est né d'un père dont on ne sait rien, ce dont nous nous foutons d'ailleurs : et d'une mère qui aidait son père dans cette belle besogne : nous voilà donc fixés!

X... grandit comme toutes les boutures du village, entre la soupe aux choux, les chaussettes sales, les calottes du père, plus tard l'échauffement des filles.

Rien qui vaille la peine qu'on s'y arrête, c'est connu! Il habite un village que nous ne situons pas, fort loin de Paris, pour que ce que quelqu'un a nommé les Varinsol ou Vaginsol n'y fourrent leur nez, espérant y trouver la truffe. X... passa 40 ans de sa vie dans les plus

(1) Tu vas un peu fort...!

On ne va jamais assez fort dans la mise au point de ce qu'on a à dire. Il y a des hommes, c... au possible, qui ont établi des œuvres superbes. Il y a malheureusement certains abîmes entre l'œuvre et l'in-Rousseau comme tant d'autres peintres populaires ne valant surtout que par l'artisanat. Cela vous suffit-il?

(2) *La Bataille de Pharsale* (Exposition Bucher, 1928).

(3) *La Bataille de Marathon* (Salon d'Automne 1926).

(4) Salon des Surindépendants 1929 (ouvert actuellement).

simples soucis, sans peindre, à empêcher la gelée de massacrer ses fusains, dépoter la tulipe, chasser les mulots, se les rouler le dimanche,

Grand cochon que tu z'es

Trois enfants que tu z'as

Et tu va-t-au café

Et tu joues t-au beuillard

(Chanson connue)

et tenter de faire un ou des gosses, sans résultat semble-t-il.

C'est ici qu'intervient le miracle. X... en 14 est mobilisé et balancé sans avoir le temps de dire ouf, à Salonique. Le voilà territorial ou presque, en tous cas casseur de cailloux dans les montagnes de Grèce, perceur de routes. Ça peut faire muer plus d'un pigeon et en faire un aigle. Ne me contredisez pas, supposons que nous ayons affaire à un aigle. X... dans les cargos, dans les baraques Adrian, X... lit et comme on lit sans savoir ce qu'on lit : tout ce qui lui tombe sous la main. De la littérature des régions dévastées. L'Histoire de M. Thiers (il en est fou) des romans historiques, de faux bouquins d'Histoire, des fascicules de la « Nature » Ça lui fait une culture comme on dit, et avec une culture de cet ordre, tu peux aller, petit frère, ton petit bonhomme de chemin!

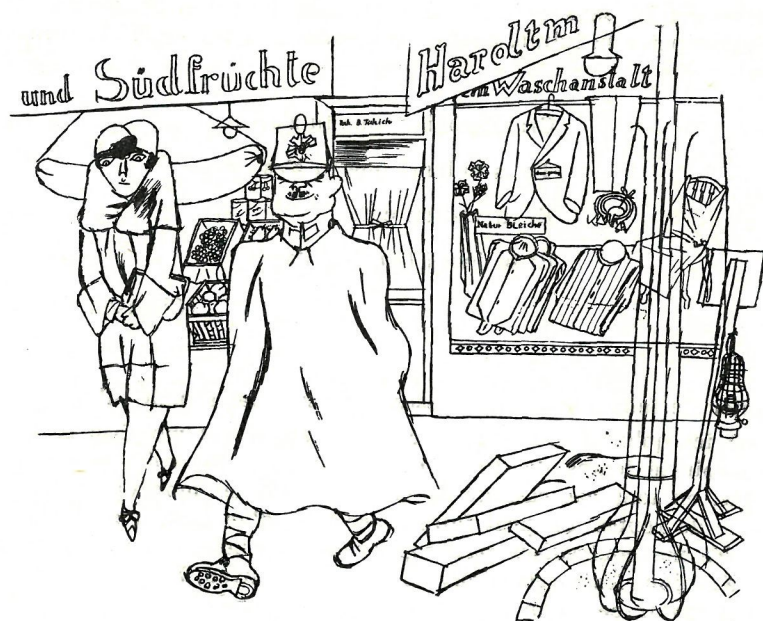
Morale : des plans boîteux dans l'esprit, des aspirations touchantes, ridicules, des visions, un petit goût pour l'apocalyptique, un penchant pour tous les lieux communs, de la tendresse, de l'émotion, un goût laiteux pour la nature, une musique de bignou, une sensualité de corroyeur, parfois une violence à tout faire casser. Le tout, en bloc valant mieux que le « détail en détail ».

Certains de ses tableaux sont là, à votre droite, ou à votre gauche; je ne suis pas dans les secrets du metteur en page.

Des anges, en queue de poisson, font la brasse dans les nuages. Dans tel autre, l'Apothéose d'Homère; à l'ouest, voyez les murs de Troie, la mort d'Hector dévoré par le tétanos et la flèche. A l'est, « Vision d'avenir d'Homère » (le peintre dixit), Messieurs Saint-François, Dante, Anatole France, Pasteur; au centre Madame Curie. Voilà de la hiérarchie, et qui se tient.

Les Ruisseaux, réveillés par les galets, fendus par les truites, se croient et de fait deviennent torrents. Les arbres sont pleins de Vierges Marie de Saint Sulpice mais on ne les voit pas.

Le roc est blanc, hilare, craquelé comme un triplex, cuit à la chaux, un peu mie de pain. Le tout ne vaut pas qu'on prononce le mot sublime, mais est d'un gros intérêt, éclaire certain département de l'Inspiration qui reste encore assez « mystère », pour qu'on ne craigne pas d'en fournir un nouvel exemple et de qualité rare. Il était inutile de donner le nom du peintre : ça n'ajoutait rien à l'histoire.



George Grosz : Dans la rue

LITTÉRATURE ET PHOTOGRAPHIE

“ DEUTSCHLAND, DEUTSCHLAND ÜBER ALLES! „

par

NICO ROST

Berlin, novembre 1929.

Sans doute, l'on constatera bientôt que le livre, aussi bien le roman que le recueil poétique ou le document sociologique, aura trouvé son véritable accompagnement illustratif dans la photographie. Les exemples déjà abondent en Russie, où des écrivains et des artistes ont édité, au service de la propagande soviétique, des ouvrages dans lesquels des textes éloquents s'appuient sur une illustration purement photographique, composée de photos directes, montages, surimpressions, collages, etc. Le groupe des collaborateurs de la fameuse revue russe *Lef*

(Gauche) s'est particulièrement attaché à présenter des volumes conçus selon cette méthode. Le poète Majakowski, le peintre Rodschenko et le théoricien littéraire Brick ont plus d'une fois réalisé des compositions remarquables de ce genre. En France, ce moyen a été jusqu'ici très peu employé. Une des rares expériences, parfaitement réussie d'ailleurs, est le livre *Nadja*, d'André Breton. L'auteur, s'aidant de photos directes, dont certaines sont dues à Atget, a créé un procédé d'édition réellement suggestif et étroitement lié au caractère mystérieux de son œuvre littéraire. Certains auteurs et artistes allemands, inspirés par l'exemple russe, sont allés très loin dans ce nouveau moyen d'expression. L'effet est parfois surprenant, principalement quand il s'agit de la réunion de commentaires tendancieux, accompagnés de photos judicieusement choisies, tantôt directes, tantôt composées, mises en page avec un esprit à la fois spéculatif et satirique, comme c'est le cas de ce livre sensationnel qui s'intitule : « *Deutschland, Deutschland über alles!* », édité à la « Neuer Deutscher Verlag ». L'œuvre est due à la collaboration de Kurt Tucholsky, pour le texte, et John Heartfield, pour la partie illustrative.

Kurt Tucholsky (qui signe de son propre nom, en même temps que des pseudonymes de Peter Panter, Theobald Tiger, Ignaz Wrobel et Kasper Hauser, des œuvres littéraires et des articles critiques et journalistiques), habite Paris, où peu de gens le connaissent. Ses collaborations, reportages et correspondances, qu'il adresse en grand nombre à des revues et des journaux allemands, jouissent pourtant en son pays d'un grand retentissement. Rien n'a été traduit en français de ses principaux livres, comme *Mit 5 P. S.*, *Das Lächeln der Mona Lisa* et ces bréviaires des amoureux qui s'intitulent *Rheinsberg* et *Das Pyrenaenbuch*. Pourtant, plus peut-être que des auteurs allemands répandus et lus en France, comme von Unruh, Emil Ludwig, Thomas Mann et d'autres, il représente ce type d'écrivain à la fois racique et international, dont l'œuvre reflète l'âme allemande moderne, l'existence des bourgeois et du peuple allemand d'aujourd'hui, comment on y vit, comment on y pense, comment on y souffre.

Son dernier livre, « *Deutschland, Deutschland über alles!* » contient pour ainsi dire en 225 pages l'histoire allemande des dix dernières années.

Quand on parcourt ce volume, on s'aperçoit que Tucholsky a réalisé là un « livre de guerre » qui est peut-être plus significatif que les livres, pourtant si importants à ce point de vue, de Remarque, Renn, Glaeser et d'autres, car il démontre que la guerre dure encore. Cette guerre qui se prolonge et qui entraîne quotidiennement dans une lutte sanglante pour l'existence des centaines de mille d'individus, y est dépeinte sous des aspects aussi nouveaux que surprenants. En regardant les photographies présentées sous forme d'illustrations par John

Heartfield, il devient évident que le conflit révélé par Tucholsky n'aura pas d'issue et qu'il existe non seulement en Allemagne, mais dans tous les pays du monde. Ces deux collaborateurs ont mis dans leur livre le reflet net et dur de tout ce qu'ils aiment et haïssent, de toutes les choses qu'ils méprisent et qu'ils défendent, de tout ce qui les torture et de tout ce qu'ils espèrent. Mais tout de suite, on découvre que des millions d'êtres par le monde aiment, haïssent, méprisent, combattent, souffrent et espèrent comme eux.

D'une façon tendancieuse, certes, mais sans vulgarité, les deux auteurs s'entendent à merveille pour poser et résoudre une multitude de problèmes d'ordre social. La manière dont ils demandent et démontrent où se dissimule l'argent allemand, ne permet pas au ministre des Finances du Reich de prouver que le peuple allemand bénéficie de ces richesses. Quand ils dressent des tableaux comparatifs à l'aide de photographies représentant des quartiers misérables de Berlin à côté de quelques têtes de généraux pensionnés ou de la liste des subsides dont vivent les Hohenzollern, il serait dangereux de s'inscrire en faux contre pareille démonstration. Il leur suffit de montrer les bourgeois allemands tels qu'ils les ont surpris devant l'objectif : le buveur sirotant son litre de bière, les badauds tombés en arrêt devant une parade-marsch, le cortège des vétérans en redingote et chapeau haut-de-forme défilant le fusil sur l'épaule, etc., pour se rendre compte de l'état psychologique d'une classe. Une multitude de pages remplies de commentaires mordants et ornées de clichés de cette espèce, nous montrent que ces bourgeois et petits bourgeois sont encore et toujours sidérés d'admiration devant la parade militaire, autant que devant la parade de la puissance de l'argent. Des portraits placés sous cette lumière, que ce soit celui du social-démocrate Herman Müller, celui de Stresemann, ceux de quelques magistrats, politiciens ou chefs militaires, constituent ainsi, sans que seulement la déformation intervienne, une galerie de « monstres choisis ». Certaines illustrations, réalisées au moyen de collages ou de surimpressions, telles que : la jambe féminine sortant de l'encrier, le sportsman portant à la place de la tête un ballon de football, le torse décapité muni de gigantesques oreilles, etc, en disent plus long que des discours sociologiques.

Tucholsky procède d'une manière littéraire parfaitement disparate pour en arriver à ses fins. Il a composé son livre à l'aide de 96 chapitres, contenant tantôt des contes, tantôt des récits, de simples documents, des aphorismes, des « songs », tantôt se bornant parfois à un titre ou à un sous-titre. Il s'excuse à la fin de son livre d'avoir répondu négativement à tant de questions posées tout le long de 221 pages de texte, alors que pour quatre pages seulement il lui fut permis de dire « oui » en présence de cette Allemagne où il est né et qu'il aime. Mais il faut bien le dire : aucun écrivain, depuis Hölderlin et Heine, n'a critiqué et déchiré son pays avec autant d'amour que lui. Aussi, ce livre constitue un document d'une valeur plus grande que s'il s'agissait d'une brillante critique littéraire exercée à propos des mêmes circonstances

ou des mêmes personnages. Son lyrisme est direct et pur, tout en s'exerçant au profit d'un idéalisme révolutionnaire et d'une conviction anti-bourgeoise.

Un pareil livre touche aussi bien l'intellectuel que la masse. Il est curieux de constater que ce genre de manifestation graphico-littéraire est totalement inconnue en France, où, depuis Daumier, l'on en est resté aux traditions caricaturales et humoristiques. A vrai dire, certains côtés critiques, implacables, tragiques et révolutionnaires, contenus dans le livre de Tucholsky et Heartfield rejoignent parfois cet esprit de Daumier. Le Daumier en cette circonstance serait donc John Heartfield, simple praticien de la photographie directe et indirecte. Heartfield est un ami de George Grosz, et il a du reste le même « regard » sur les individus et la vie. Il est le frère de Wieland Herzfelde, le courageux directeur des éditions du « Malik-Verlag », et qui fut un des premiers dadaïstes allemands. Ce « monteur de photos » est réputé en Allemagne pour y avoir introduit la photographie comme un moyen de propagande et de publicité. On y compte par milliers ses affiches, illustrations, placards, couvertures de livres et de revues, réalisés d'après cette conception.



George Grosz : Marché

LE CINÉMA A PARIS

LE MAUVAIS EXEMPLE

par
ANDRÉ DELONS

Je prévois le temps, où le cinéma encouragé dans ses mauvais penchants par les inventions récentes qui tout ensemble l'honorent et le déshonorent, pourra opérer, à la faveur de ce remous, à l'aide de ce déséquilibre tentant, ce que les plus comiques des moralistes français contemporains nomment depuis dix ans déjà « le renversement (1) des valeurs ». Mais alors que dans la bouche de ceux-ci cette expression n'a d'audace que littéraire, dépend intimement du sens des virgules bien semées et des philosophies les plus vaines, alors qu'il ne s'agit pour ces messieurs renverseurs que du jeu de croquet paraphrasé dans leurs romans, le cinéma jugera tout autrement de cette besogne. J'en vois les signes, pour l'heure présente, en deux hommes; l'un en France, et qui commence à peine, Luis Bunuel, l'autre en Amérique et qui continue : Eric von Stroheim.

« Symphonie Nuptiale » la dernière œuvre de Stroheim qu'on a toléré qu'il achève, est arrivée à Paris devant une luxueuse assistance. La personne de Stroheim émeut les gens avertis. A propos de cet autrichien exilé qui bafoue l'Autriche, on ne manque pas, je suppose, d'évoquer la mémoire d'Henrich Heine, le poète délicieux et morbide, cet Allemand exilé qui bafouait l'Allemagne. On est fier d'y songer.

C'est le moyen qu'utilise cet homme pour obtenir l'audience de ses victimes, et c'est très bien. Mais il faut aller plus directement à cette figure dont j'espère qu'il ne fait plus de doute pour personne qu'elle domine le cinéma comme il y a peu d'années encore le dominait Chaplin, et avec une pareille force morale, avec un semblable pouvoir de contagion, avec un génie non semblable mais aussi haut. Aujourd'hui même le public est convié à venir voir les tout derniers films de Griffith, c'est-à-dire qu'on lui demande d'assister aux derniers bégaiements séniles d'un homme qui fut grand. La même cérémonie ne va pas tarder pour Murnau. C'est la débauche. Et que fait Stroheim? Les maisons américaines qui l'emploient ont peur de lui, le font « patienter » un an ou deux avant de le laisser agir.

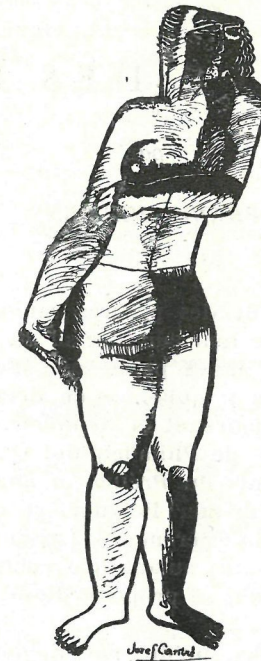
Un film qu'il commence et qui menace d'exploser, on le lui retire, tout simplement. Il est acteur par intervalles. Son œuvre est extrêmement courte. Cependant cette violence fameuse, cette cruauté pour le jugement des mœurs, ce pessimisme qui éclate inévitablement, et jusqu'au bout, dans chacun de ses drames, ces morceaux de dérision humaine, ces déclarations de haine, ce sentiment prodigieux de la turbulence, de la pourriture, du vacarme et de la tendresse mêlés par la force dans un seul implacable mouvement, voilà où Stroheim, lui, en est encore, avec toujours le même sourire de méchanceté, avec toujours les mêmes yeux froids, et au surplus, nous dit-on, un homme de la plus agréable société et du commerce le plus touchant dans la vie privée. Cela signifie qu'il peut cacher son jeu tout en l'étalant quotidiennement, qu'il détient une

(1) var : « La revision ».

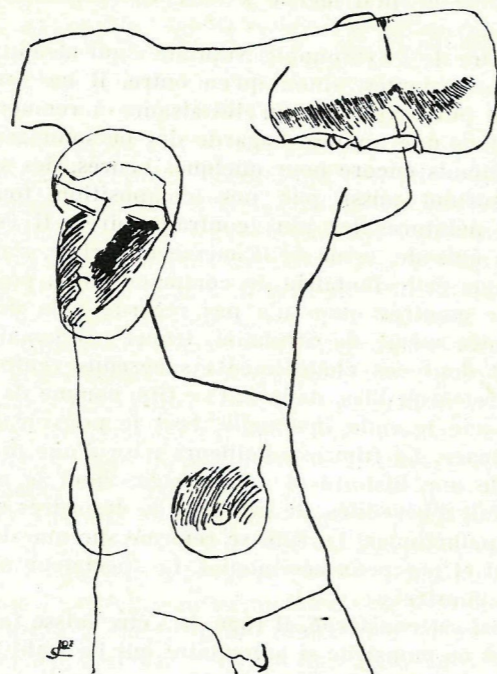
force peu commune et qu'il mérite à tous les égards d'être admiré et d'être compris.

Je n'ai rien à dire de « Symphonie Nuptiale » qui ne soit déjà exprimé dans les lignes précédentes, sinon qu'en outre, il me touche singulièrement par je ne puis expliquer qu'elle aisance à remuer des cendres, à faire tourner dans une lumière hagarde des personnages décomposés, délabrés mais rutilants encore pour quelques heures, des sueurs infectes et grandioses, surtout aussi par une composition toute spontanée où alternent les peintures les plus contradictoires. Il est plaisant de remarquer qu'un épisode, celui de la messe impériale, s'allume soudain en couleurs, et que cette fantaisie de commanditaires pour le souci de faire riche, pour montrer qu'on n'a pas regardé à la dépense, tourne en faveur de l'idée même de Stroheim, lequel n'a jamais eu peur du mauvais goût, et dont ces chatoiements saugrenus renforcent l'ironie. Les acteurs sont remarquables, ils jouent ce film comme ils auraient joué, mimé ou récité une légende inactuelle, tant le pouvoir imaginaire de Stroheim est efficace. Le film est d'ailleurs tissé d'une double étoffe; à l'avant se déroule une histoire et une intrigue dont le revers, partout transparent, est fait d'hérédités, de troubles, de désordres et d'une poésie depuis toujours pathétiques. Le film se referme sur une dernière injure, dans un insultant et pompeux cérémonial. Le spectateur ne le laisse pas voir, mais il est consterné.

Le cinéma aussi est consterné, il rage de s'être laissé faire ainsi, il se demande quel est ce monsieur si autoritaire qui l'a trahi sans qu'il s'en doute et l'a rendu dangereux malgré lui.



Joz. Cantré



Joz. Cantré

CHRONIQUE DES DISQUES

par

FRANZ HELLENS

Nous sommes sur la voie des progrès rapides de la technique des enregistrements. Depuis le tournant décisif de l'enregistrement par le microphone, il y a deux ans à peine, que d'espace, de perfectionnement, entre les différentes symphonies de Beethoven portées sur disques à l'époque du centenaire et la *Septième*, récemment enregistrée sur audition de l'orchestre de Philadelphie! Que de marge aussi entre les premiers enregistrements du *Prélude à l'après-midi d'un faune* et celui que vient de nous donner Polydor, et qui serait la perfection même s'il ne grattait pas légèrement! La musique doit s'adapter à l'instrument qui la reproduit, autant que celui-ci à la musique. Stravinsky l'a compris, puisqu'il se propose, dit-on, d'écrire de la musique pour le phono.

Un disque de Stravinsky, publié par Columbia, *Trois pièces pour quatuor à cordes*, nous donne la mesure même de cette musique spécialement phonogénique et de l'enregistrement parvenu à un degré

remarquable de perfectionnement. Je signale avec plaisir ce premier essai, absolument réussi, d'enregistrement des œuvres de Stravinsky pour instruments; je l'ai dit maintes fois : il y a là une mine d'or, qu'il faut s'empresse de redécouvrir. En attendant, ce disque-ci est une merveille de vie, de finesse et de fidélité. Il y faut surtout remarquer ceci, qui est rare : nous retrouvons dans la reproduction le « volume » même de l'œuvre, sa consistance morale, la plénitude du son, sa valeur réelle. (Columbia D. 15182.)

Ce que je dis de l'enregistrement d'une œuvre simple et toute dépouillée, comme celle de Stravinsky, je le répéterai de celui de la *Septième* de Beethoven, que la Compagnie Française du Gramophone nous donne aujourd'hui. Avec l'orchestre de Philadelphie, on approche du chef-d'œuvre. Stokowsky, qui le dirige, ne remplit pas seulement son rôle de chef-d'orchestre. Il sait que le phono a ses exigences, et il dispose ses instruments au gré de celui-ci. Toute l'ancienne répartition est bouleversée. De plus, il s'est rendu compte que le mouvement même de la conduite d'un œuvre diffère, selon que celle-ci est exécutée devant le public des concerts ou dans la présence du microphone, cet auditeur universel. C'est ainsi que nous avons entendu la plus belle exécution de l'*Allegretto*, et que celle-ci est heureusement fixée pour la joie des musiciens. (Voix de son Maître D. 1639-43.)

Je prendrai comme troisième exemple d'enregistrement modèle celui de deux œuvres françaises que nous aimons le plus, et qui ont déjà subi l'épreuve du temps : *Le Prélude à l'après-midi d'un faune*, de Debussy, et *L'Apprenti sorcier*, de Paul Dukas, toutes deux exécutées par l'orchestre des Concerts Lamoureux, sous la direction d'Albert Wolff, et enregistrés par Polydor. Ce sont les premiers essais d'une nouvelle série « Polyfar », et l'on nous annonce pour la suite des disques sensationnels. Il faut admirer autant le soin et l'intelligence du directeur de l'orchestre, que l'effort de l'opérateur pour sauvegarder les qualités françaises de ces œuvres et ménager leur plein épanouissement sur le disque. Couleur, dessin, rythme, tout y est. (Polydor 566000 et 56601-2.)

Enfin, parmi les grandes « marques » de ce mois, il faut citer la *Sérénade pour treize instruments à vent*, de Mozart, publiée par Parlophone. Les amis de Mozart (je présume qu'ils sont nombreux) trouveront là, sur deux disques merveilleusement réussis, l'une de ces œuvres

jean fossé, couture - jean fossé, mode

les chapeaux, les robes et les chiffons créés par

jean fossé

**se trouvent dans ses salons de couture
43, chaussée de charleroi, à bruxelles**

jean fossé, mode - jean fossé, couture

où la fantaisie géniale de Mozart s'est manifestée avec le plus de grâce, de variété et d'esprit. Il faut admirer comme le compositeur a su tirer parti des différents timbres de ces instruments appartenant à une même famille, mais dont chacun possède sa personnalité. Il y a dans ces quatre ou cinq mouvements d'une composition faite sur le modèle de la sonate, une diversité dans l'unité vraiment remarquable et des effets musicaux des plus agréables à l'oreille. C'est une musique qui parle, raconte, bavarde, s'exprime avec une clarté presque verbale. (Parlophone, 57071-72.)

Une curiosité des derniers enregistrements de Columbia, c'est celui d'un *Chant populaire arménien*, musique des plus suggestives. Je saisis l'occasion pour déplorer l'absence presque totale des disques de ce genre dans les catalogues belges. La plupart des grandes firmes ont fait enregistrer pour le phono une abondante série de chants populaires de tous les pays. Voix de son Maître, Columbia, Polydor, Parlophone, pour ne citer que celles-là, ont dans leur répertoire une collection innombrable de disques de musique exotique, exécutés en Turquie, en Egypte, en Tunisie, en Perse; ces trésors de musique folklorique, qui feraient la joie et l'enseignement d'une foule d'amateurs ou de musiciens de métier, nous ne pouvons y avoir accès. Ils demeurent on ne sait où; aucun catalogue ne les mentionne. Or, j'en suis absolument convaincu, ces disques jouiraient rapidement d'une vogue certaine. Ils seraient vite recherchés comme des documents d'une rare importance. Nous ne saurions assez engager les grandes firmes d'annoncer les meilleurs de ces enregistrements. Ce *Chant populaire arménien*, auquel s'ajoute une autre musique populaire purement instrumentale, et de même provenance, est d'une admirable ampleur musicale, sans aucune monotonie, malgré la répétition du même thème auquel le chanteur ou l'exécutant communique la chaleur de son interprétation. Ces musiques orientales semblent toujours improvisées, et il est certain qu'il y a là une sorte de « comédie de l'art musical ». J'ai assisté un jour, à Tunis, à un « concert arabe ». Les musiciens s'exaltent peu à peu sur un thème unique, s'encourageant mutuellement de la voix et du geste, jusqu'à ce qu'ils atteignent à l'expression passionnée et paroxyste. Nous retrouvons dans ce disque quelque chose de cette passion, de ce « cri » de génie. (Columbia 117267.)

C'est toujours avec le même plaisir que nous entendons la voix d'or de l'exquise cantatrice italienne, M^{me} Galli-Curci. Il faut regretter que cette artiste si profonde, si émouvante, et chez qui virtuosité n'est qu'expression et mouvement de l'âme, ne choisisse pas son répertoire

11, rue de l'Arcade **MARIGNY-HOTEL** PARIS (VIII^e)

situé en plein centre de Paris, à côté de la Madeleine
et à proximité de l'Opéra

Tout le confort moderne — Lift. — Prix modérés

Téléphone Central 63.97

E. JAMAR, Prop.-Directeur

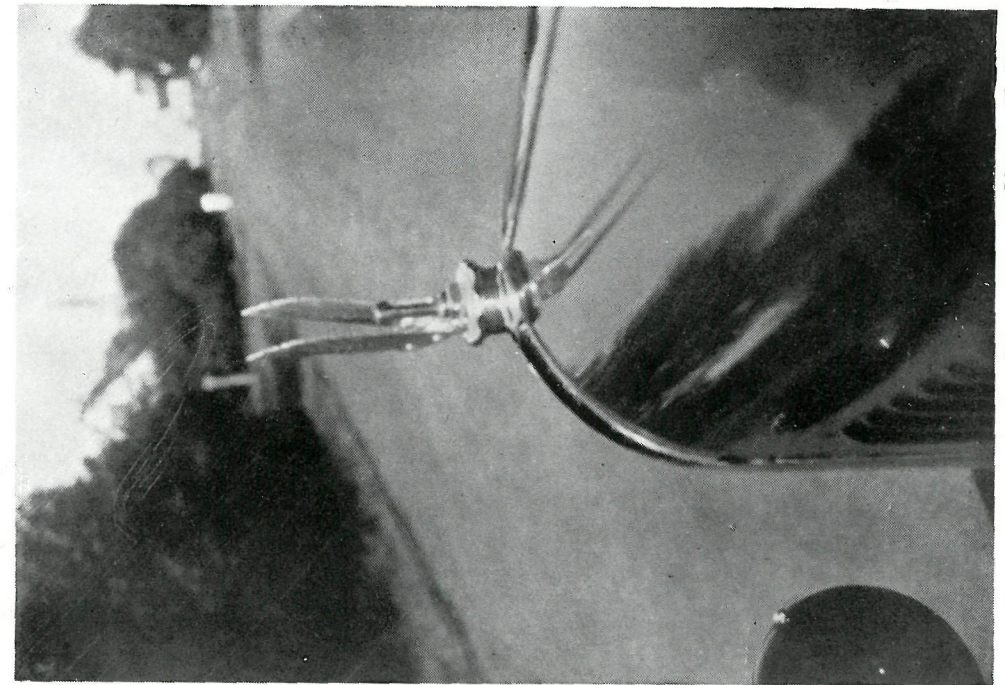
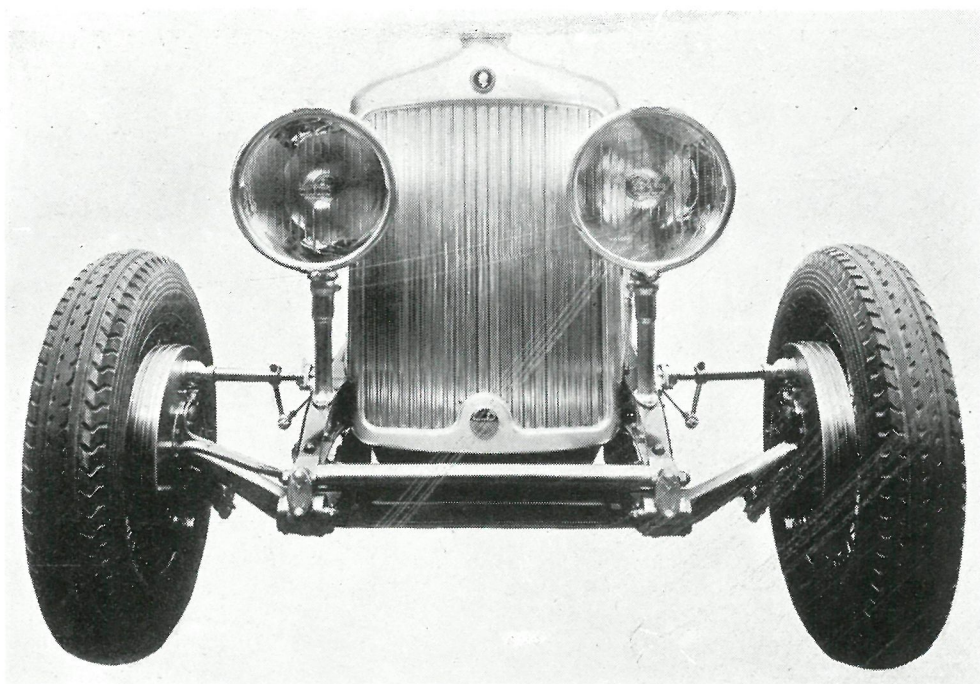


Photo « Variétés »
Une Voisin prend la route



Photo Germaine Krull
Une Bugatti au repos



Avant d'une Minerva 40 CV.

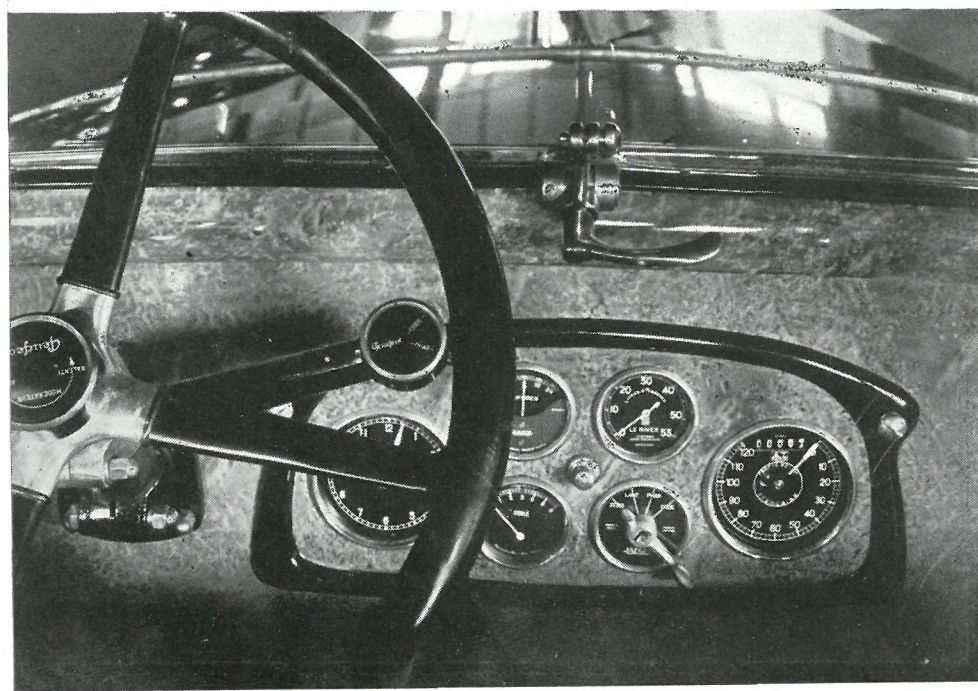


Planche de bord d'une Peugeot

Photo Germaine Krull

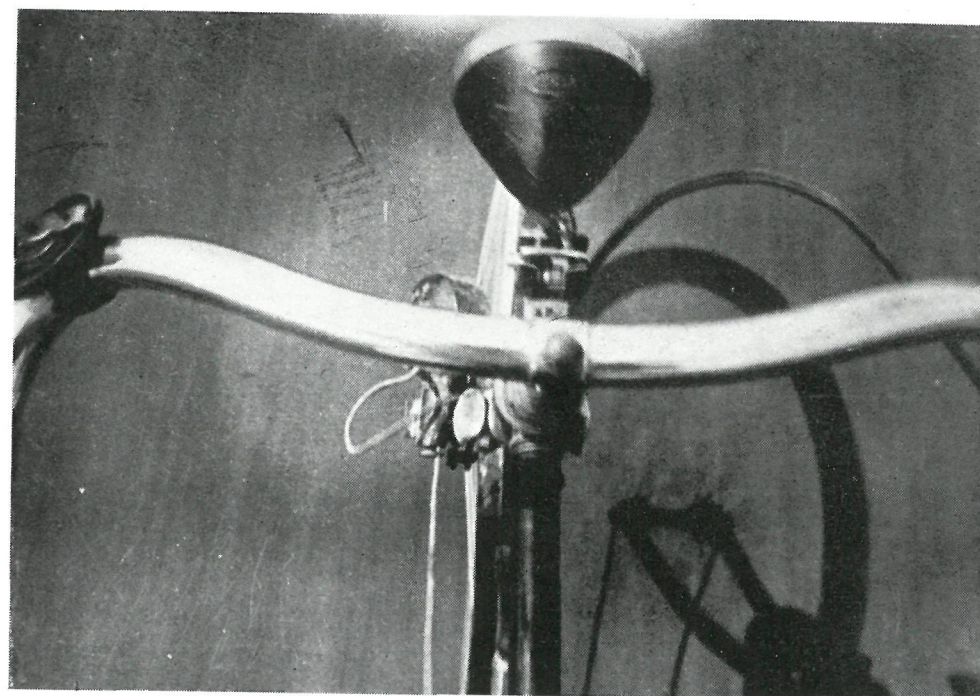


Photo Herbert Bayer



N o c t u r n e s

Photo Eli Lotar

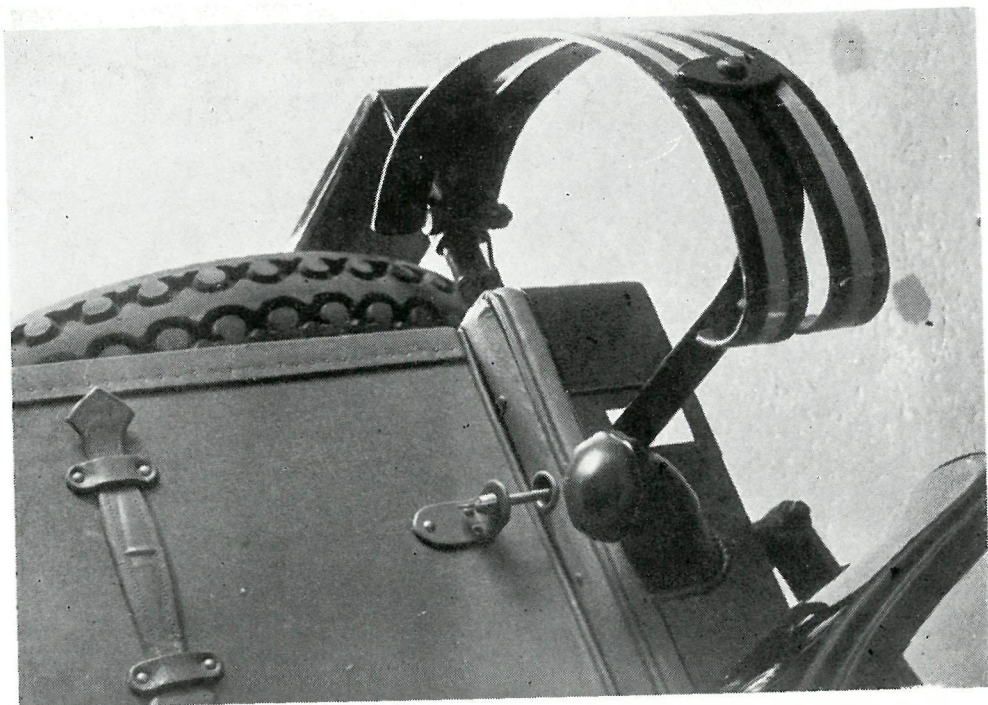


Photo Germaine Krull

Le pare-choc

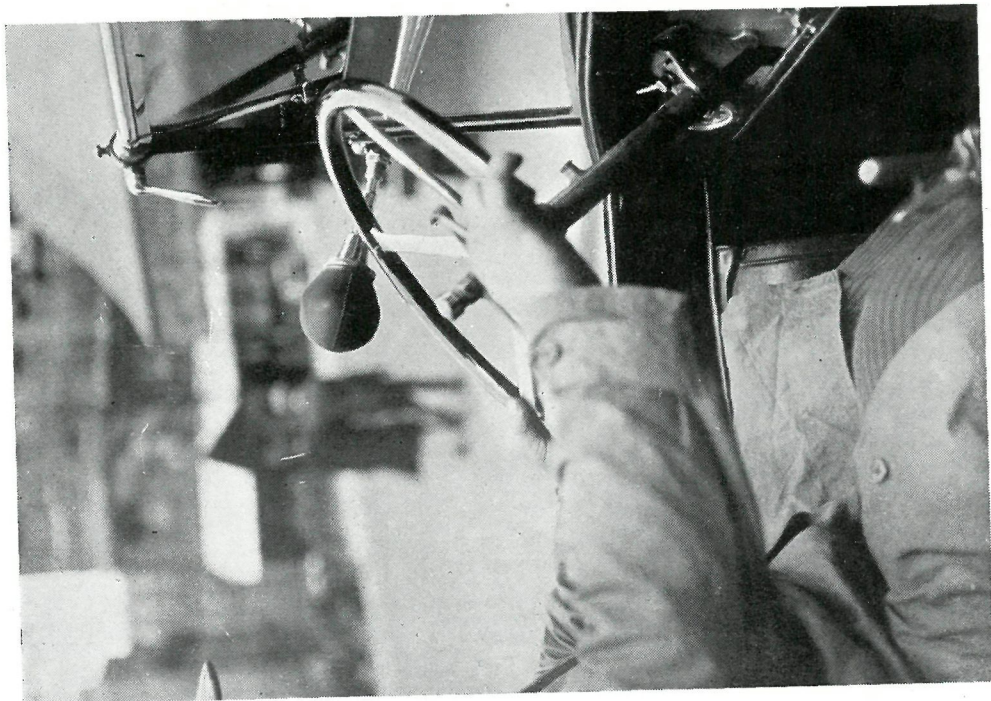


Photo Germaine Krull

Le taxi

dans un domaine plus relevé de la musique. Si elle se montre si prenante dans des mélodies mille fois entendues comme la *Chanson de Solveg*, de Grieg, avec cette chose fort jolie, mais d'un étiage assez ordinaire, comme *Lo! Here the gentle lark*, qu'elle chante en anglais, quel succès n'obtiendrait-elle pas auprès du public averti avec ces admirables mélodies du répertoire italien, son vrai répertoire, de Pergolèse, Monteverde, et tant d'autres musiciens charmants. (Voix de son Maître, DB. 12787.)

M^{me} Bathori, elle, s'en tient à ses musiciens favoris, et les meilleurs : Debussy, Ravel, Milhaud. Elle nous chante aujourd'hui des *Poèmes juifs*, de ce dernier, qui contiennent de bien gracieuses choses. Ces mélodies sont écrites sur des traductions de poèmes hébreux. Je signalerai surtout la *Chanson de la Nourrice*, une œuvre d'un charme bien particulier, d'un ton naïf et comme balbutié. Avec quelle fine et claire intelligence M^{me} Bathori détaille-t-elle ces petits récits, et quelle gentillesse dans sa diction, quelle intelligente compréhension du texte! (Columbia D. 15194.)

M^{me} Germaine Lubin, qui s'attaque au répertoire de grande envergure, et dont nous signalions récemment une interprétation prestigieuse du finale du *Crépuscule*, nous ravit aujourd'hui dans une page moins lyrique, ou plutôt d'un lyrisme plus délicat, plus aérien et plus pur, cette *Cantate de la Pentecôte*, de Bach, bien connue, et d'une joie si complète, d'un accent si entraînant. C'est un de ces admirables chants pour fêter Dieu et la nature, où Bach a mis le meilleur de son génie. (Odéon 123641.)

A cette cantate charmante, rapprochons une autre composition de Bach, la *Sonate en si bémol* pour viole d'amour et clavecin, composée d'un *adagio* et d'un *allegro*, qui s'opposent agréablement. Outre que ce disque est très réussi comme enregistrement et qu'il reproduit fidèlement le son tantôt plaintif, tantôt joyeux de la viole d'amour, il faut admirer le déroulement céleste de cette musique délicieusement sentimentale. Les mêmes artistes qui jouent ce morceau de Bach, nous restituent une autre page de musique ancienne d'un auteur moins connu, Francesco Veracini, du XVII^e siècle. Cette courte *Sonate en mi bémol* est d'une forme toute différente, toute en accords énergiques ou en mélodie rapide et fraîche. (Polydor 19869 et 19870.)

Nous avons encore à compter, parmi les disques marquants de ce mois, deux fort beaux enregistrements de musique wagnérienne : *La Bacchante du Vénusberg* et les *Murmures de la Forêt*. Ces deux excellents fragments bénéficient d'une exécution remarquable, le premier sous la direction de von Schillings, le second de Pierné aux Concerts Colonne. On se souvient de ce disque d'une richesse de son étonnante, que nous signalions il y a quelques mois : un fragment de *Tristan*.

SUZANNE HOUDEZ

52, RUE DU PEPIN
TELEPHONE 268,98

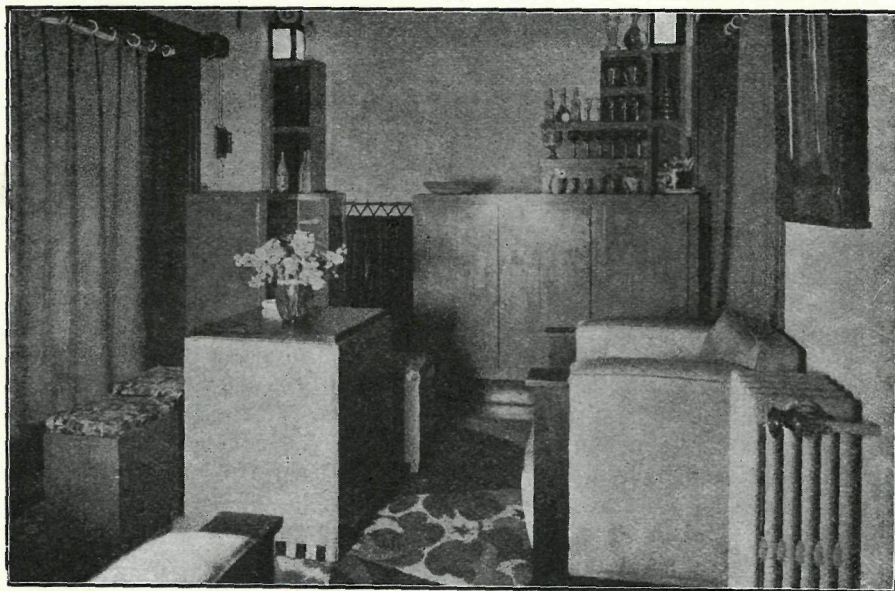
SES TABLES
SES COURONNES

SES FLÛTES
SES VASES

auquel von Schillings avait communiqué l'extraordinaire fougue de sa direction. La *Bacchanale* ne le cède en rien à ce chef-d'œuvre. (Parlophone P. 9854.) Quant aux *Murmures*, Pierné nous en a donné une exécution très fine, très colorée, en un mot d'une belle tenue musicale. (Odéon 123580.)

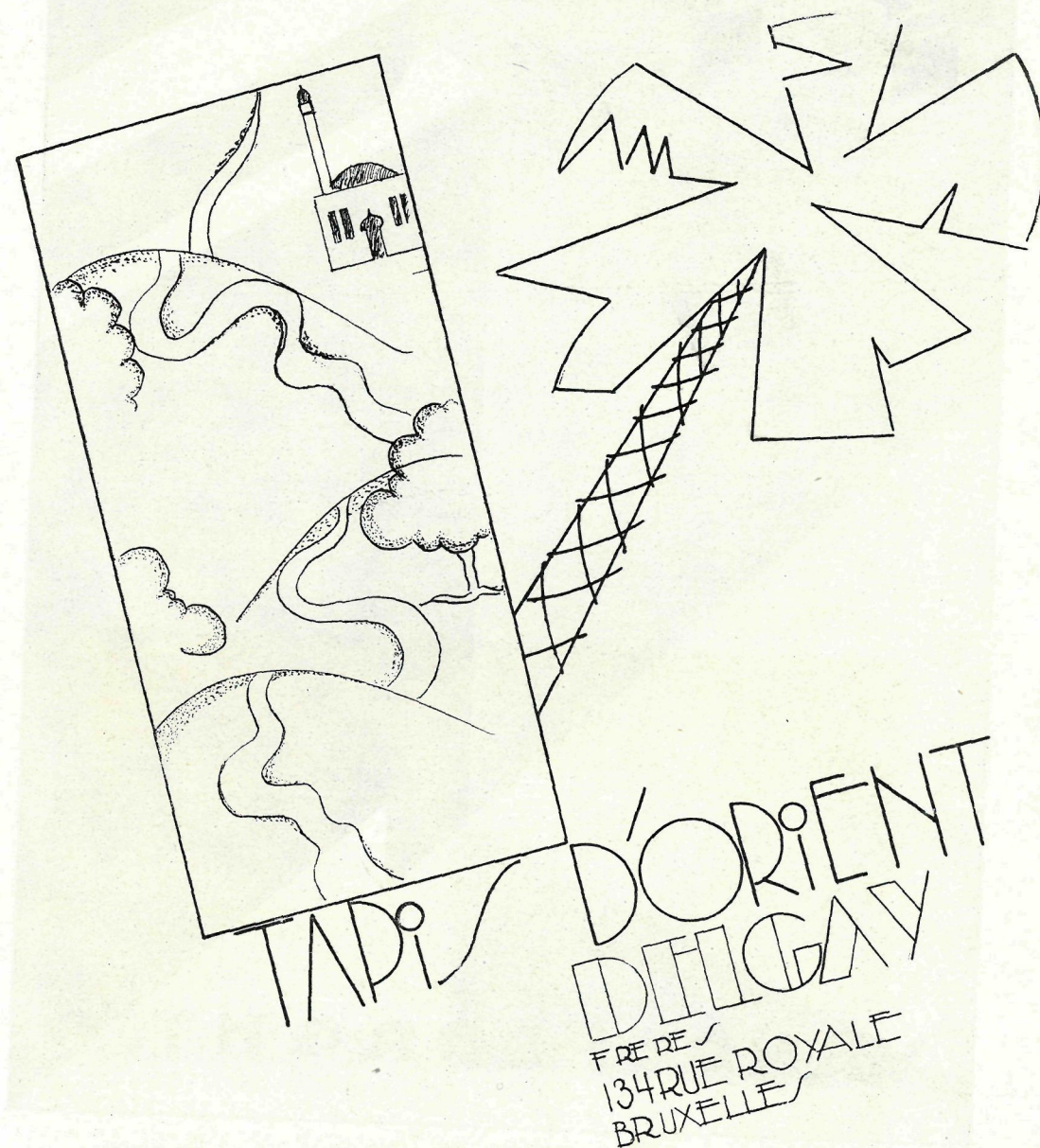
A ces disques de bonne marque, il faut ajouter la *Deuxième Rapsodie hongroise* de Liszt, exécutée sous la direction de Weissmann, avec la collaboration du pianiste Carol Szreter. C'est la première fois, je pense, qu'on enregistre cette belle et fougueuse rapsodie avec la partie de piano. L'effet est des meilleurs, et l'on se demande si l'œuvre de Liszt ne réclame pas absolument l'appoint du piano, instrument pour lequel elle fut du reste écrite. (Odéon 170095.) A Odéon, signalons aussi un bon disque de violoncelle : *La Sérénade espagnole* de Glazounov, fort bien jouée par Mlle Lucienne Radisse, et enregistrée au Conservatoire de Paris (166199).

Je suis heureux de pouvoir reparler d'un disque qui constitue sans aucun doute l'un des points culminants de l'art du phono : le *Toccat et Fugue* de Bach, pour orgue, joué par le grand artiste Commette. L'orgue compte un certain nombre d'enregistrements qui sont parmi les plus parfaits. L'ampleur sonore de ces disques est extraordinaire, leur rendement absolument superbe. Mais lorsque c'est Commette qui tient la partie, nous nous trouvons en présence de l'art le plus impressionnant. La légèreté et l'aisance du toucher, la fermeté de la conduite, et le goût extrême de l'exécution, tout cela fait de chaque disque de ce grand artiste une manière de chef-d'œuvre.

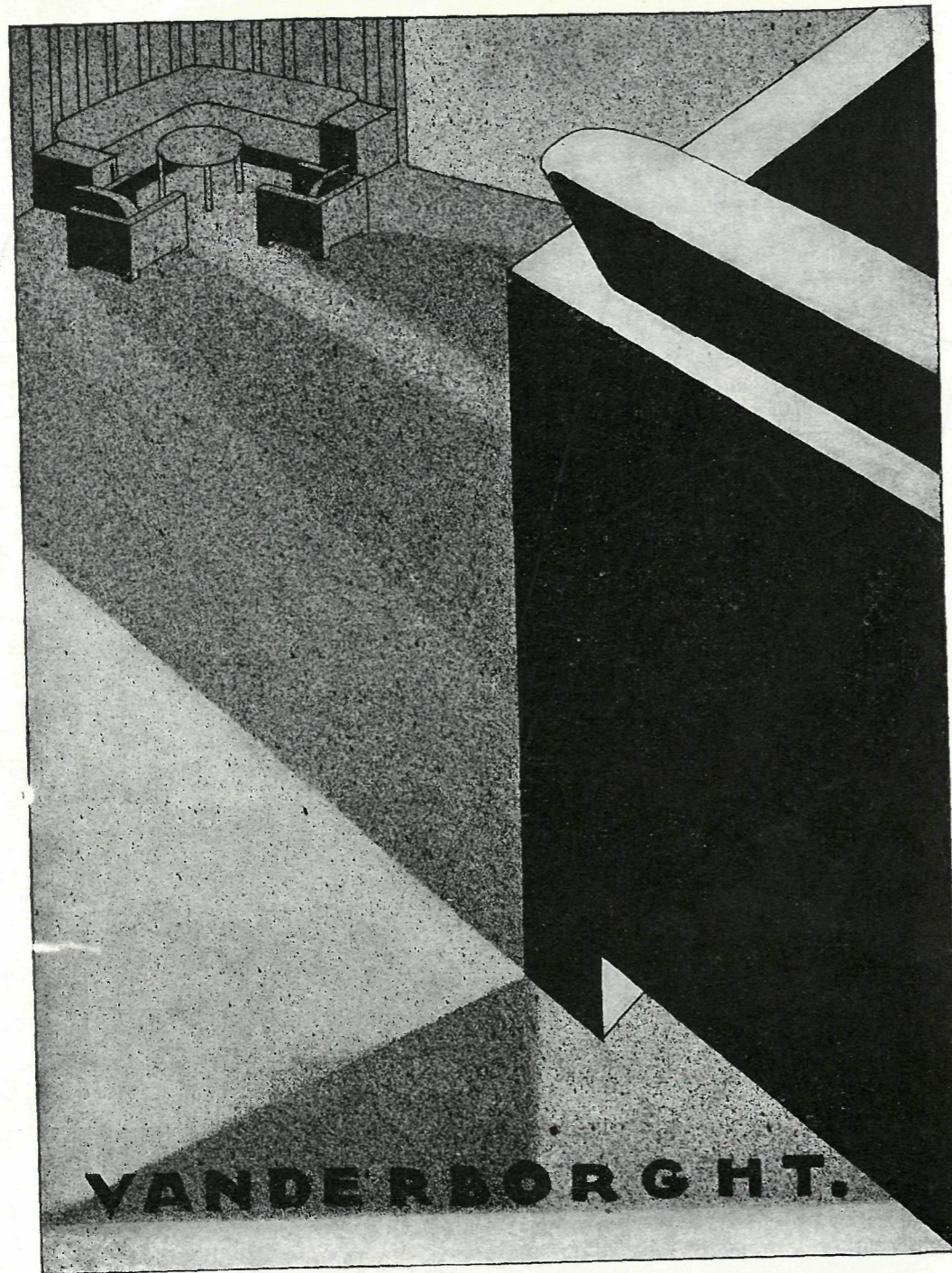


petit bar particulier
édité par "l'intérieur moderne",
17, rue d'arenberg, bruxelles
téléphone : 149.87

arch. m. baugniet



Un bon fauteuil fait le charme d'un intérieur



Rue de l'Ecuyer, 46 à 58 -- BRUXELLES

CANAPÉS — DIVANS — FAUTEUILS

--- VISITEZ NOS SALLES D'EXPOSITION ---

VARIETES



Les limites de la peinture. —

Les littérateurs sont ravalés au rôle de ramasseurs de mégots. Les musiciens doivent se tuer.

Mais il y a des peintres.

Cent à deux cents kilomètres de toiles de sept, de toiles de huit, et ce sont invariablement des fleurs, des pommes, cette pipe, ce journal, allée de pommiers, yacht à Arcachon, clown, cerisiers, femme à une fenêtre, vieille assise, femme se coiffant, femme au chapeau, baigneuse, baigneuse, baigneuse, baigneuse, baigneuse, baigneuse, fruits dans une coupe, nègre, nu couché à côté du nègre, nu avec guitare, nu sans guitare, forains, pans de mur, fenêtres et bec de gaz, idole, poivrons et idole, poivrons, courges et idole, compotier, poivrons, courges et idoles, marins, négresses, compotiers, jeune fille, journal, pipe, chat et idole, cubes gris, cubes argentés, cubes verts-argentés-grenats, cubes citro-rose-roux-noir, spirales ovoïdes et tortillons entremêlés et pondérés les uns par les autres, vague lyre terminée en machine, vague vache normande complétée en bout de rideau de théâtre et en moitié de figure noire à l'envers et en lyre et en machine, voilà ce que représente, dans les palais affectés à sa contemplation, pour que des foules y traînent les pieds en mourant de cafard, le grand mouvement de peinture actuel dit parisien.

On subit cela et c'est l'ordre des choses. Tout d'un coup, on a le droit de s'étonner quand même.

— C'est sur ce ton que Charles-Albert Cingria a écrit, dans *l'Intransigeant* du 17 octobre, un très curieux article sur la peinture, qu'il intitule « *Point of view* » et qui contient en réalité toute une série de points de vue, tantôt paradoxaux et précipités, tantôt concrets et analytiques, à l'aide desquels il s'agit de prouver que la peinture « n'excite rien de formulé, ni dans l'ordre d'une croyance, ni dans l'ordre sensoriel ».

Sans doute, si l'on veut tenir compte du fait que Cingria s'adresse à certains peintres, ceux-là mêmes, dont il lui est permis de dire qu'ils ne peignent pas ce qu'ils aiment, ce critique a-t-il raison de penser ainsi. Dans cette peinture qui est le résultat d'un quelconque dogme pictural, ou cette autre qui ne fait que transposer ou déformer les enregistrements de l'œil, ni la foi, ni les sensations ne dépassent l'effet plastique ou coloristique. Il est donc compréhensible qu'à propos de certains « genres », Cingria ait dit : « *Un gigot peint par un affamé risquerait d'être un chef-d'œuvre* » et qu'il s'explique de la façon suivante :

PORTS - SANDEMAN - SHERRIES
TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max

Je n'ai pas voulu dire que le sujet aimé, désiré en tant que besoin — que faim — devait nous porter à l'arrêter pour en reproduire une délinéation exacte. Redonner de l'importance au sujet ne serait pas simplement revenir à une stupide peinture. Ceux qui voulaient peindre exactement ne le faisaient pas. Il n'y a pas, comme disent encore les gens, de nature telle qu'elle est. L'homme qui n'a pas de désirs ne « forme » pas et rien n'existe plus dans l'hébétéude. C'est donc nous qui sommes importants. Le premier état de la formation n'est pas la perception, mais le rythme. La faim est rythme. Or, le rythme nous secoue, élance, rend protubérantes certaines parties des formes plutôt que d'autres, selon l'orientation précise de notre désir.

On ne désire pas que des gigots : on désire des lions; on désire l'Esprit. On désire le Christ-Roi.

Que l'on recommande peut-être par là et l'on comprendra mieux beaucoup de choses.

— Ce serait parfait si à l'heure actuelle il convenait de dénoncer encore la fin du règne de ces natures-mortes, visions indigestes de peintres repus et théorisants. C'est précisément du « gigot », — même de celui que peindrait un moribond aussi génial que misérable, — que vient la maladie de la peinture. Aussi longtemps que le sujet extérieur fera fonction d'inspiration, la peinture ne sera que de la peinture. En admettant même qu'avec de l'esprit en plus, elle prétende à être mystique et sensorielle, elle ne dépassera guère l'effet pictural. Ce sera, une fois de plus, une question de qualité. Il paraît que l'histoire de l'art et les critiques s'en contentent. Mais cela suffit-il pour résoudre cette question des limites de la peinture? Je vois parfaitement que dans les brillants aphorismes de Cingria, il n'existe pas ce facile contentement. Ses sarcasmes trahissent une certaine angoisse. Mais il refuse de voir que son mécontentement vient de ce que, à l'encontre de ses expériences, il continue à croire au sujet proprement dit, sinon au sujet sauvé par l'esprit. Le fait de se taire sur l'existence d'une peinture

Pour les gens d'affaires, à Paris :
LE DAUNOU HOTEL
6, RUE DAUNOU
entre la rue de la Paix et l'avenue de l'Opéra
Toutes les chambres avec salle de bains
Directeur : G. SERVANTIE Adr. télégraphique : Daunouad-Paris

fantastique et d'en finir avec elle (avant de l'avoir reconnue) en la fourrant dans le sac des genres à intentions littéraires, ne saurait empêcher certain désespoir de se manifester chez celui qui est à ce point dégoûté de l'autre peinture. La confusion des mots ne pourrait être un obstacle insurmontable, pas plus que l'agitation des vaines théories et que les querelles des ennuyeuses écoles. S'il s'agit du sens qu'il convient de donner au mot « sujet », par rapport à la peinture, il est facile d'admettre que le sujet peut être *inventé* et que, de ce fait, existe le *sujet intérieur*.

En découvrant la présence du sujet intérieur dans la peinture fantastique, on constate en même temps que c'est grâce à cette présence que non seulement la question des limites se trouve anéantie, mais encore que les possibilités picturales dépassent les moyens techniques. Aussi, on en reviendra de considérer l'expression poétique comme un élément étranger à la peinture. Pour nous, c'est là sa raison d'être.

P.-G. v. H.

Sur le peintre Jean-Francis Laglenne. —

*Il vous dira le jour
Et vous taira la nuit
Avec des fleurs coupées
Par de claires épées,*

*Avec quatre bougies
Eclairant des cerises
Et un papier plié
Par le poids d'un secret,*

*Sur un fond de feuillage
Bien fait pour épier
De son œil végétal
Votre propre mystère.*

Jules Supervielle.

Marcelle Meyer. —

De ce que rien ne la dénonce à l'attention des promeneurs, de ce que rien ne résiste à sa patience, — dans le dédain sans doute où elle tient toute pose facile, — de ce qu'elle ne s'émeuve pas au cirque et ne s'encombre d'aucun objet de collection, on conclut déjà que Marcelle Meyer poursuit le roman d'une destinée enviable.

E. GOBERT PHOTOGRAPHE
PORTRAITISTE
253, CHAUSSÉE DE WAVRE, IXELLES
SPÉCIALISTE en reproduction de tableaux, objets d'art, antiquités et tous travaux industriels
Téléphone : 850,86
Se rend à domicile pour "Home Portrait"
STUDIO ouvert en semaine de 9 à 7 heures, le Dimanche de 10 à 14 heures.

PORTS - SANDEMAN - SHERRIES

TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max

Je propose à tout hasard les signes suivants :

Il y a la Musique, qu'on peut certes aimer ou ne pas aimer, mais que pour ma part j'accueille toujours sans réserve quand je la sens portée au point de fusion.

Il y a la joie de n'assigner aucun terme à ce que l'on cherche. C'est la forme d'esprit qui ressemble le plus au sommeil. C'est l'état de siège de l'artiste.

Il y a l'avenue de Breteuil, qui est bien jolie en cette saison, mais ce trait d'information ne concerne pas le mauvais œil, et où, peut-être bien, une de ces fois, on élèvera une statue au général Dourakine

Il y a l'espèce d'accent dont je n'ose prétendre qu'il compte pour le tout dans le grand jeu que je vois luire, mais dont je suis sûr qu'il est beaucoup mieux parce que beaucoup mieux.

Il y a le ciel, la mer, les oiseaux et quelques objets dont le nom ne mérite pas l'attention, mais aussi le ciel, la mer et certains oiseaux et même des objets que l'on peut poursuivre au fond du feu.

Je pourrais dire enfin que derrière toutes ces choses qui constituent son avoir, il y a Marcelle Meyer elle-même, mais c'est là une interprétation de partisan à laquelle, d'ailleurs, j'ai forcément un peu droit, puisque je salue une grande artiste.

Ses mains, autre histoire.

Il m'advint un jour de les considérer sous le dur éclairage de ce Pleyel de combat avec qui elle converse parfois vingt heures de suite sans prendre le temps d'approcher la moindre nourriture, et vous parlez d'un silence.

C'est la première fois qu'il m'arrivait de voir une main dans sa signification autoritaire et supérieure au langage qu'elle a mission de délivrer, sa légèreté pondéreuse et l'abondance d'une jeunesse qui devance tout sans le savoir.

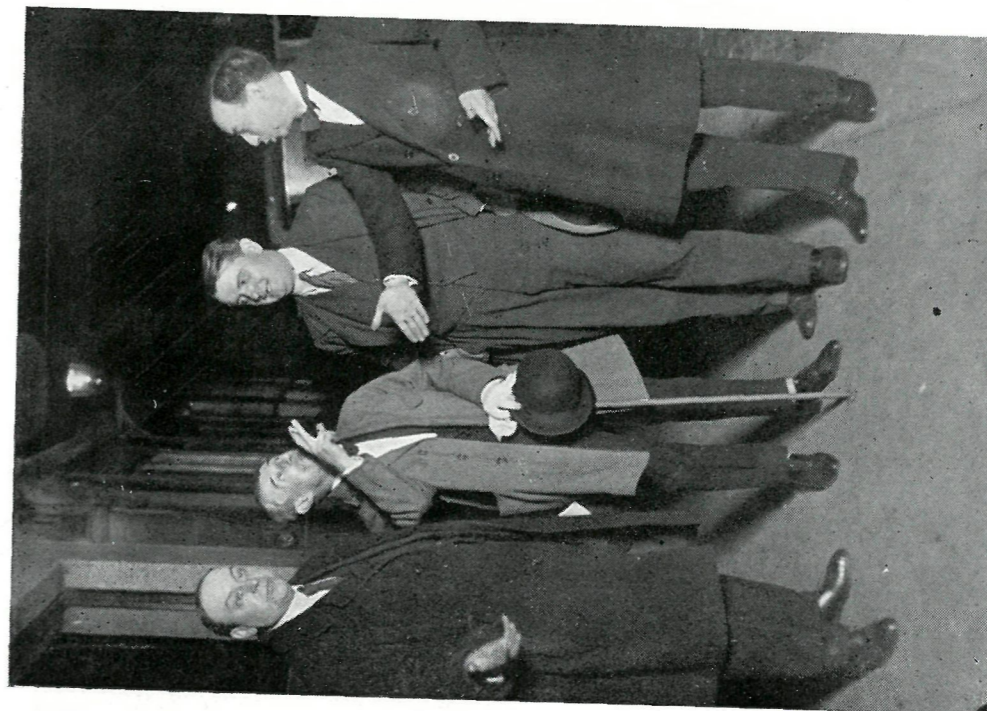
**exposition
permanente**

Beron - Th. Debains - Derain
- Ebiche - Fornari - Othon
Friesz - Hayden - Kisling
Modigliani - Richard Sabouraud - Soutine - Utrillo.

zborowski
26, rue de seine, paris



M. Louis Moyses



Devant « Le Grand Ecart » :
L. P. Fargue, Maurice Ravel, George Auric, Paul Morand



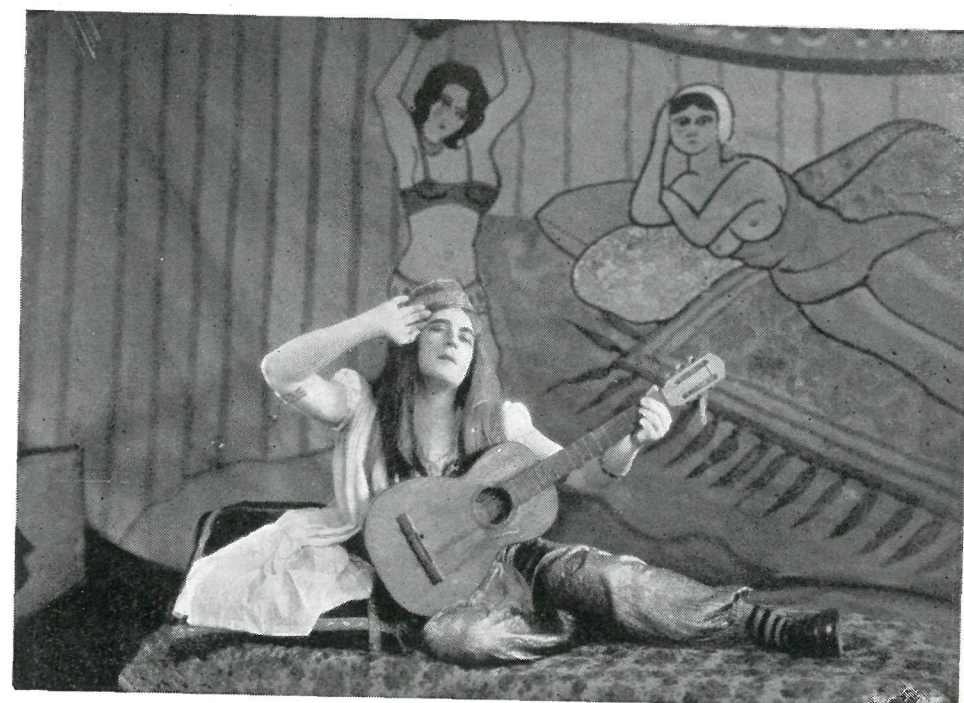
Le ballet : « Le Bœuf sur le Toit »,
de Raoul Dufy, Jean Cocteau et Darius Milhaud,
qui a donné son nom au célèbre cabaret parisien



Au « Bœuf sur le Toit » : Louis Moyses et ses collaborateurs :
Toutain (à gauche), Jean Wiener et Clément Doucet (à droite)



Photo Tobis



Fragments de « Bluff », film sonore et parlant de Georges Lacombe

Photo Tobis



La pianiste Marcelle Meyer

Photo Lorell



Davia dans « Passionnément »

Photo Germaine Krull



Grock

Photo Robertson



Barbette

Photo Champroux

Couture

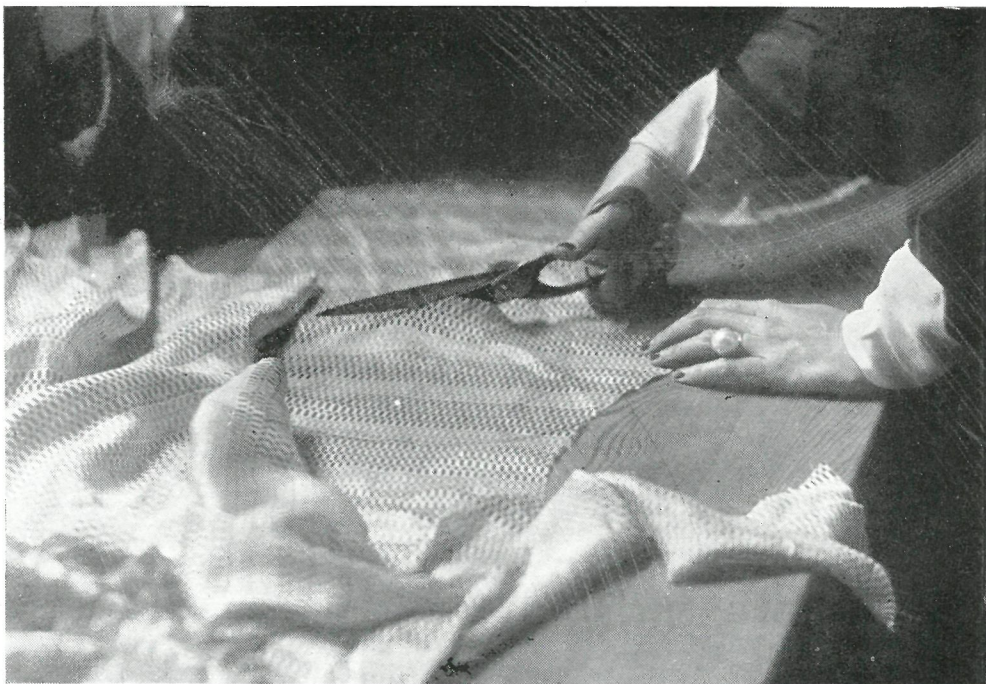


Photo Germaine Krull



« Les grandes mains »...

Photo Germaine Krull



Silhouettes créées par Norine

Photo Germaine Krull



Photo Germaine Krull
Ensemble de ville de Norine



Photo Germaine Krull
Robes du soir de Norine

Un million de pensées, lecteur, et pas une trace de fatigue. Je m'en voudrais d'oublier sa bonne humeur, qui n'a rien à voir en l'occurrence, mais qui est précieuse quand on circule en Europe, dans ces grandes cités qui ont un relent de citerne et qu'on est toute seule dans son wagon avec des journaux qu'on n'est pas bien sûre d'ouvrir.

Où jouerez-vous donc, Madame, cet hiver?

Marcelle Meyer vous sourit et pense à autre chose.

Sacher Pernal.

A propos de « Guerre », par Ludwig Renn. —

Les romans sur la guerre et les livres de guerre en général se mangent actuellement comme des petits pains. Voilà une belle occasion pour les psychiatres de mesurer le petit frisson que donne cette lecture et d'établir la comparaison avec le grand frisson que procure l'absorption des romans policiers, dont la vogue n'est heureusement pas moins grande. Pourquoi s'imaginer-t-on encore toujours qu'une certaine honte s'attache au désir de lire des choses qui ne spéculent pas sur l'intelligence? Quant à la qualité de l'amusement qu'on y prend, qu'il soit permis de ne pas le peser avec la même balance qui sert à marquer le poids des œuvres dont l'effet est moralisateur et éducatif, — cette rigolade!

Voici donc encore un récit de guerre, particulièrement épouvantable, celui-là! Non pas que les choses que l'auteur y dépeint soient plus horribles encore que les descriptions de Remarque, Barbusse, Dorgelès, Unruh, Latzko et autres. Il paraît qu'aucune transcription, peu importe qu'elle soit faite des souvenirs les plus tenaces, ne dépassera jamais cette réalité-là! Alors!? C'est que le livre de Renn est tout simplement l'histoire, racontée avec un minimum de littérature, du vrai soldat : celui qui ne se demande pas pourquoi il se bat, celui qui traverse le sang, la peur et la mort comme un pauvre homme de chair, celui qui recule ou avance pour les mêmes raisons qu'on déplace une mitrailleuse. Aussi, ce récit est-il à ce point dépourvu de faux enthousiasme et de fausse lumière, qu'il en paraît sinistre et hostile, ce qui est somme toute préférable à toute cette littérature de guerre à prétentions humanitaires. Le bruit court qu'à l'aide de ce livre le nationalisme allemand se venge des livres de Remarque et de Glaeser. Cela nous paraît d'autant plus absurde que l'idée de la patrie n'y est pas une seule fois invoquée. Dans cette triste et sombre histoire, écrite sur un mode bourru d'où le

RADIO RADIOR 1929

Le Super-Rador à 4 lampes sans antenne ni terre. Le nec plus ultra de la réception :

Ets M. de Wouters, 67-69 rue Keyenveld, tél. 822,40-822,42 et 99, rue du Marché-aux-Herbes, Bruxelles. Tél. 261,58

DEMANDEZ CATALOGUE GRATUIT

PORTS - SANDEMAN - SHERRIES

TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max

sentiment même semble refoulé, sans exaltation, mais aussi bien sans esprit de révolte, l'homme-soldat se soumet non pas au vain devoir auquel le condamne le concept du patriotisme, — il ne médite jamais sur ce sujet, — mais à un désenchantement humain, qu'il dépeint comme lamentable et qui semble bien être celui du soldat qui se sacrifie sans penser. Même à propos de la haine sourde et hargneuse pour les ennemis, qui le possède, et avec laquelle il entre dans la guerre, cet homme ne désire pas s'expliquer. La conception du « héros », entretenue si soigneusement par les gens qui ne furent à aucune guerre, pourrait bien se trouver modifiée, grâce à ce livre, si les gens en retenaient seulement autre chose que ce que nous avons dit.

(Ed. Flammarion, Paris.)

P.-G. v. H.

Edgar Wallace (1). —

Il n'y a pas si longtemps que les étalages des librairies où l'on vend des livres étrangers ont perdu pour moi leur principal attrait : c'était d'imaginer librement le contenu de ces rangées ou de ces blocs de bouquins aux couvertures violemment colorées, où le même nom d'auteur, le même portrait revenaient sans cesse, ainsi qu'un cartouche

(1) Comme les traductions françaises de Wallace ont paru simultanément chez plusieurs éditeurs, il n'est pas inutile de les rappeler ici. Aux éditions Jeheber : *Le cercle rouge*, *Le vengeur*, *L'étrange expiation*, *Le vagabond*, *Jack le justicier*, *La chaise de la mort*; au Masque : *L'affaire Walton*, *La main dans l'ombre*; aux Editions cosmopolites : *La mouche*, *Les trois justiciers*; chez Gallimard : *Les quatre*. Cette dernière œuvre et deux ou trois parmi les autres ont été convenablement traduites. Le reste fut livré à des adaptateurs qui joignent à une curieuse ignorance de l'anglais une présomption qui les autorise à pratiquer, dans un texte très soigneusement composé, des coupures parfois considérables.

A

ASCHER

chète très **CHER**

ne vend pas **AS CHER**

Objets nègres - Tableaux modernes

Spécialité d'encadrements de tableaux modernes

133, Boulevard Montparnasse - PARIS (VI^e)

contenant la garantie de l'émotion promise par le titre et le dessin, tous deux chargés d'angoisse et de mystère : « *It is impossible not to be thrilled...* » Les traductions allemandes, en nombre égal, venaient doubler l'attrait de chaque volume, en proposant des mots, des couleurs, des attributs différents pour présenter le même texte. Je m'étonnais, je m'inquiétais que tant d'interprétations nouvelles, tant de solutions imprévues aient pu être proposées par ce Wallace aux deux vieilles questions : Qui l'a fait? L'attrapera-t-il?

Nous avons maintenant de quoi satisfaire notre curiosité. S'il nous faut abandonner les rêves faciles qui naissent spontanément en face de ces étalages trop riches en promesses, nous y gagnons quelques histoires assez curieuses que l'on pourra se répéter de temps à autre. Mais je ne voudrais examiner ici que certains procédés de composition, parfois différents de ceux auxquels nous sommes habitués.

Le roman policier est fondé sur un fait mystérieux en face duquel nous sommes plus ou moins brutalement amenés après qu'il s'est accompli et qui ne sera éclairci qu'aux dernières pages. En attendant, par un jeu de réticences et d'expressions à double sens, le lecteur est lancé sur de nombreuses fausses pistes. L'intérêt principal se trouve ramené à l'élimination progressive des explications possibles jusqu'à la découverte d'une dernière que l'on garantit véritable, pour rassurer le lecteur. Comme cette progression logique ne suffirait pas à retenir l'attention, elle est doublée d'une action. Il arrive assez rarement que celle-ci soit indépendante du mystère central. L'économie des moyens conseille de se servir des mêmes personnages et des mêmes ressorts, surtout qu'à répéter le problème initial, on ne risque guère de le rendre moins impénétrable. Aussi le crime, le vol ou le chantage qui servent de point de départ au roman sont souvent soit une entreprise avortée qui devra nécessairement être recommencée, soit la première étape d'un plan qui en parcourra d'autres avant d'être mené à bonne ou mauvaise fin. Dans ce cas, le lecteur est intrigué en proportion directe de la rigueur avec laquelle des desseins complexes sont exécutés et en proportion inverse de la facilité avec laquelle il peut discerner les rapports de cause à effet. Portés à leur degré extrême, ces caractères (rigueur, illogisme apparent) attribués à un être humain manqueraient de cette vraisemblance à laquelle — à l'intérieur d'un système de conventions aussi immuables que celles qui régissent la composition d'un opéra — un roman policier est étroitement soumis. (Qu'on considère la précision et le pittoresque que les meilleurs de ces ouvrages affectent



VOYAGES JOSEPH DUMOULIN

77, BOULEVARD ADOLPHE MAX - BRUXELLES

organisation modèle de voyages à forfait,
collectifs ou particuliers pour tous pays

Maison Fondée en 1893

PORTS - SANDEMAN - SHERRIES

TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max

dans les questions de détail : personnages secondaires, description des lieux, intervention d'événements historiques, création ou compilation d'éléments techniques.) C'est ce qui justifie la vogue que connaissent, au point de vue romanesque, les associations secrètes et les monomanes de la kleptomanie ou de l'assassinat. Les unes comme les autres, garantis comme ils le sont par leur organisation ou par leur folie contre l'intervention de la police, peuvent se permettre, sans créer de nouvelles impossibilités de désigner publiquement quelle victime ils se préparent à frapper, le jour et l'heure qu'ils ont choisi, ou bien de concevoir des manœuvres à ce point précises et tortueuses qu'habituellement à voir les faits les plus anodins amorcer des conséquences redoutables, nous ne vivons plus que dans un monde où tous les éléments déguisent une intervention humaine, lourde de menaces éloignées.

Comment Wallace se comporte-t-il en face de cette tradition? Il réduit au minimum la part du mystère initial et central : de quoi commencer et finir le récit. Il spéculé assez peu ou assez peu longtemps sur l'ignorance où l'on est de la personnalité du coupable. Il s'attache au contraire à l'action qui accompagne l'éclaircissement du problème. (A ce point de vue, Agatha Christie est l'auteur qui lui est diamétralement opposé.) Il nourrit cette action d'un nombre considérable de péripéties; il n'appuie jamais sur un effet et préfère passer rapidement à un autre. Sa narration emprunte beaucoup au découpage des films et présente la même lenteur précise dans le détail et la même rapidité dans la marche de l'intrigue. Ou encore, de même qu'un appareil de prise de vues n'enregistre que ce qui se passe dans son champ, mais se déplace en différents points, les faits et gestes des personnages sont présentés d'une manière partialement incomplète, mais successivement chacun d'eux est au centre du récit. Ce procédé frappe beaucoup quand son caractère artificiel n'apparaît pas trop.

Les personnages masculins ont souvent un caractère piquant et ils ne s'avilissent pas dans les poncifs connus. Wallace aime donner à ses policiers et à ses malfaiteurs une allure bourgeoise qui contraste agréablement avec l'absurdité des situations où il les engage. Les femmes restent

Peintures de :

Renoir, Utrillo, Bosshard, Modigliani, Eugène Zak, Derain, Raoul Dufy, Marc Chagall, de la Serna, Marc Sterling, etc.

Sculptures de :

Despiau et Gargallo.

**Galerie
Zak**

14, rue de l'abbaye
(pl. saint-germain-
des-prés). Paris

conventionnelles. C'est aussi inévitable dans les romans policiers que l'imbécillité du héros dans les livres de femme. Enfin, Wallace a le courage de ne pas utiliser trop souvent les types qu'il a créés. Il doit y être contraint d'ailleurs par l'abondance de sa production. Le résultat, c'est qu'il a peuplé Scotland Yard de plus d'inspecteurs de police que ces bâtiments n'en pourraient contenir au strict point de vue de la dimension des locaux et qu'en vingt ans, il a livré l'Angleterre et quelques autres pays aux déprédations d'une centaine d'associations dont la moins puissante tient en échec pendant trois cents pages les forces conjurées de la police, du flair des détectives et de l'indignation des honnêtes gens.

Le ton de ces histoires est bien dans la tradition anglaise : un humour sec, et qui tourne un peu court. Il est permis de lui préférer la véritable puissance poétique d'un Gaston Leroux, ou même la verve de camelot d'un Maurice Leblanc. Mais ici se pose à nouveau la question de la traduction.

Depuis un an, toute la littérature qui se rattache au mystère et à l'aventure connaît une vogue singulière. On a créé deux magazines qui lui sont spécialement consacrés, outre de nombreuses collections. Il n'est pas étonnant que les éditeurs se soient tournés vers l'Angleterre, où existait depuis longtemps une production considérable qui l'emportait de beaucoup en valeur moyenne sur les ouvrages français. D'autre part, faute d'un sentiment exact de la portée réelle de cette activité, on n'a pas encore, en dehors d'un cercle restreint, rendu justice à quelques œuvres admirables, sans autre commune mesure avec le restant de ces ouvrages que de les avoir directement inspirés : De *Rocambole* au *Mystère de la chambre jaune* en passant par *Fantômas*, nous possédons des livres dont on chercherait vainement l'équivalent chez les Conan Doyle, S. S. van Dine, Valentin Williams, etc., et même Wallace. Il y aura lieu de s'expliquer là-dessus une autre fois. Toujours est-il que, Leroux mort, Leblanc rabâchant, l'équipe Souvestre-Allain dissoute, nous n'avons rien de mieux à faire que d'exiger des traductions nombreuses et exactes des œuvres anglaises et de celles de Wallace tout spécialement.

D. M.

TISSUS POUR HAUTE COUTURE

OLRÉ

277, rue Saint-Honoré, PARIS

PORTS - SANDEMAN - SHERRIES

TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max

La cellule de Verlaine. —

Les murs de la cellule n° 1 de la prison de Mons, celle-là même où séjourna Paul Verlaine, sont actuellement ornés des proverbes et maximes suivantes :

- I. — Soyez économe avec votre temps et employez-le avec mesure.
- II. — Bien mal acquis ne donne jamais ni bonheur ni paix.
- III. — Toute sagesse est conduite par l'amour de Dieu.
- IV. — Les plaisirs aussi renferment leurs soucis.
- V. — Celui qui veille sur son métier, ne connaît pas d'amour-propre.
- VI. — Un sou de gagné est un sou d'épargné.
- VII. — Ne condamnez pas avant d'être certain de pouvoir condamner.
- VIII. — Nous ne pouvons pas être paresseux, parce que le travail nous a été imposé par Dieu.
- IX. — Une bonne action consacrée aux misérables réjouit l'âme et porte avec soi sa récompense.

Le directeur de la prison, qui montre avec fierté ces écritaux moralisateurs et parle volontiers du passage en cette cellule du poète maudit, ne se doute guère que le Code, en vertu duquel on condamna Verlaine, est fait de phrases à la fois plus vides et plus cruelles encore que celles-là.

(Annoté à Mons, en octobre 1929, par N. R.)

Galerie V. de Margouliès & L. Schotte

Paris (IXe) 27, rue Saint-Georges Tél. Trudaine 66-44

**Tableaux
Modernes**

Œuvres de Bombois, Chagall, Derain, Jean Dufy, Raoul Dufy, Maurice Esnault, Gen-Paul, Kisling, Laprade, Marquet, Picasso, Rouault, Utrillo, Vivin, Vlaminck.

Sur Louis Moyses, patron du « Bœuf ». —

« Jamais il n'avait craint la pauvreté, il l'avait à peine sentie. Mais dans la capitale du monde européen, d'où partent les idées et les chants de la liberté, il s'aperçut que l'on n'aurait pas même une croûte de pain sec pour rien. »

Je détache cette phrase d'un chapitre du livre curieux et inquiétant de l'Allemand Joseph Roth : *La fuite sans fin*. C'est rudement fort de la part d'un étranger d'avoir compris cela. Possesseur de cette connaissance de la loi parisienne, le héros de cette histoire aurait pu réussir à Paris, s'il avait voulu. Sans doute, à ce degré de l'existence où la ville lui apparut, le jeu de la conquête lui sembla trop méprisable... Mais il y eut, il y a quelques années, un très jeune fou descendu des Ardennes qui, après avoir subi l'épreuve du feu parisien (sinon de la croûte de pain sec), estima que la chance, à son âge, valait d'être courue. Il y réussit. Il réussit également à devenir un homme dans le genre de ces personnages que la société ne méprise plus, dès qu'ils cessent d'être dénommés « marchands de soupe » pour être classés « grands régisseurs des plaisirs parisiens ». Pourtant, il ne fit pas plus pour atteindre à cette puissance mondaine, qu'organiser magistralement des entreprises d'où son propre amusement et celui de ses amis n'était pas exclu. Son invention fut de placer ces entreprises sous le signe de certaine littérature et certaine peinture, au sujet desquelles il convient de dire qu'il aurait pu tomber plus mal ! C'était simple, mais il fallait savoir jouer à ce jeu nouveau. Une réussite. Un secret. Bientôt, une formule commerciale. Sans doute ! Aussi, à le voir folâtrer à travers les tables, autour desquelles se serrent les gens de tous les mondes et du monde entier, ne faut-il pas s'imaginer qu'il n'a pas froidement l'œil à ses affaires, sans répit et sans repos. De cet homme adroit qui sut guider le snobisme vers de nouveaux genres de « fêtes » parisiennes et nocturnes, vous vous foutez. C'est entendu ! Comme il n'exploita jamais certaine publicité de tenancier qui consiste à « recevoir chez lui les grands de la terre », votre dédain pour la carrière du patron, ne vous empêchera pas d'aller, sans vous compromettre et sans le compromettre, boire, danser, souper dans ses établissements. Si je ne

jules renard : "le ver luisant",
cette goutte de lune dans l'herbe !

émile h. tielemans
joaillier - orfèvre
émailleur

41, ch. de charleroi, bruxelles
1^{er} étage **téléphone 127.84**

PORTS - SANDEMAN - SHERRIES

TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max

savais pas que les plus brillantes références artistiques, littéraires et mondaines ne peuvent vous toucher (et combien je vous donne raison), je vous dirais les noms des hommes illustres et obscurs qui passèrent là et passent encore les meilleures heures de leur existence. Pour ceux qui suivirent l'ami-patron depuis le « Gaja » de la rue Duphot et le « Bœuf » de la rue Boissy-d'Anglas, au « Bœuf sur le toit » et « Grand Ecart » actuels, un certain parti-pris sentimental pousse à vouer à Louis Moyses une vieille reconnaissance fraternelle. Mais cette reconnaissance étant faite des souvenirs que représentent des heures joyeuses ou cafardeuses, passées là, avec lui et avec les amis qu'on y trouve depuis toujours, cela ne prouve sans doute rien de mieux ou de pire que voilà deux célèbres « cafés littéraires » en plus. Hélas, oui? Hélas, non? P.-G. v. H.

Quand Kiki chante. —

Deux agents sur un boulevard d'hiver humide et opaque, une gare à chaque bout et les fantômes blancs de sa façade, gardaient le Jockey du maléfice nocturne d'un Montparnasse qui essayait de tuer ce qui est en nous et qui est si difficile à tuer. Une brume dorée l'enveloppait et derrière un nègre, un lourd rideau de velours protégeait la petite salle où il ne venait pas encore de gens à qui l'on pouvait crier « Chapeau »! Harry jouait en chemise noire et foulard rouge et le banjo était grimpé sur le piano, sous les affiches qui commençaient à se déchirer. Kiki chantait.

Sa voix venait de loin, de si loin; elle n'ouvrait pas la bouche, elle était peinte et fausse comme une madone espagnole et des malheurs des filles de Camaret on n'entendait plus que le vieil air oublié qui traînait lourd et triste dans la petite salle chaude et nostalgique où il y avait encore de beaux matelots américains et candides et le si tendre foulard de la mulâtresse, près du comptoir où le mire chinois dosait ses poisons. Devant le raide petit escalier qui nous faisait rêver à d'inutiles évasions, — nous passions des nuits à lui créer un aboutissement, — et tout à coup il en descendait un garçon avec des petits triangles de pain mie, — à côté de la colonne, Kiki se balançait lentement et chantait pour elle, les yeux fermés, d'une voix sourde, la complainte des marins de Groix. Le vent, la bonne sainte Anne-d'Auray, le garde-pipe et le « coutiau » du matelot sombré dans la mer océane, nous repoussaient et nous tenaient au fond d'un nous-même décevant et que nous ignorions. La fumée, le silence et la voix qui traîne, grasse, lente, lente, si lente. On sentait seulement la modulation longue et si affreusement nécessaire que nous venions chercher tous les soirs, et quand Kiki ne chantait plus on l'entendait encore; les amis ne savaient pas l'applaudir. De cette évasion que ses chansons favorisaient, on

n'en revenaient pas toujours. Le ventilateur ronflait doucement. On buvait, la poussière des affiches tapissait la solitude, cette solitude qu'il est si difficile d'acquiescer et que Kiki nous aidait à retrouver ces soirs-là.

Et maintenant Kiki chante sur la rive droite. Mais les gens savent-ils, là-bas, ce que c'est que d'arriver à être seul avec un soi-même que l'on voudrait abolir et dont la malfaisance ne sait s'accommoder que d'une vieille chanson bretonne toute pleine d'espace, de large et du bleu des yeux clairs d'un jeune marin qui ne reviendra jamais du grand « Chasse-Foudre »? Mir.

Zadkine, par André de Ridder. —

Trente-deux belles reproductions d'œuvres de cet admirable sculpteur ornent ce volume, pour lequel André de Ridder a écrit une très intelligente préface où il se préoccupe d'autre chose que de situer Zadkine entre le sculpteur qui le précède et celui qui le suivra. L'on pourrait, en effet, difficilement, mieux définir le caractère de cette œuvre, lui assigner avec plus de justesse sa place exacte dans l'évolution esthétique contemporaine et établir, en même temps, la synthèse de l'histoire de la sculpture, que ne le fait André de Ridder, par ces quelques remarques :

Nullement soucieux d'une « perfection » composée et d'une « harmonie » conventionnelle, dédaignant cette froide mise au point que régissent les canons académiques, Zadkine a sinon créé un genre, du moins renouvelé une tradition déjà séculaire : celle qu'imaginèrent les primitifs, celle qui subsiste encore chez les peuples « sauvages ». Il a imposé à la sculpture moderne une technique dont la portée commence à peine à se faire jour. « Barbare » pour certains — parce que simple, direct et plus attaché aux traditions populaires qu'aux recettes savantes — il a pu se dérober presque entièrement à cet idéal classique grec qui n'a cessé, depuis la Renaissance, par suite des leçons et des influences de l'Ecole, d'agir sur notre sculpture. A étudier de près son œuvre, l'on songe aux manifestations les plus pures et les plus pathétiques de la sculpture; celle des Egyptiens et des Assyriens, celle de nos bâtisseurs de cathédrales, celle des indigènes d'Afrique et d'Amérique, celle des paysans, qui, dans un village de Russie ou de Bavière, gravent dans le bois leurs saintes visions et les scènes bucoliques de leur existence. Nous voilà à des lieues de distance de nos académies et de nos prétentieux ateliers, de tout ce qui obéit à l'artifice et à la routine, à la froide ressemblance ou à la vaine allégorie...

(Ed. des Chroniques du Jour, Paris.)

P.-G. v. H.

Que votre pied soit court ou large, ou long ou étroit,
vous serez toujours à l'aise dans les chaussures

Walk - Over

grâce à nos « CINQ » largeurs par demi-pointure.

128, RUE NEUVE, 128 — BRUXELLES

A propos de « Tempête sur l'Asie ». —

L'œuvre de Pudowkine est actuellement projetée, avec un grand succès, dans un cinéma de l'avenue des Champs-Élysées. A la porte, et vu, les moyens dont la direction dispose, se baladent quelques types affublés d'un masque en carton avec des yeux allumés, de petites lanternes et des gribouillages du plus authentique chienlit. Les passants ne résistent pas.

Cependant, la presse française intervient, et les journalistes les plus autorisés déclarent que ça n'est pas ça. Ils n'acceptent pas la propagande, pour quelque parti qu'elle soit faite. Jean Prévost avait déjà fait savoir que pour la tempête il ne marchait pas. Pour des beaux paysages, il y en a, mais on trouve déplacé que des soldats anglais aient le mauvais rôle. C'est si facile.

Il faut que ce soit un monsieur, qui s'appelle Saint-Cyr et qui s'appelle Charles, et dont la larme à l'œil est très écoutée, qui en présente l'apologie.

Je déclare que *Tempête sur l'Asie* est le film le plus admirable que j'ai jamais vu. *André Delons.*

Après la Rafle, film d'Irving Cummings. —

Club 73 nous avait déjà appris qu'opérant avec les mêmes éléments que ceux de Sternberg, Irving Cummings faisait preuve de qualités toutes différentes. Il met, à développer ses histoires d'escarpes et de filles, une discrétion, une élégance qui ne viennent pourtant jamais affadir la brutalité du thème. On trouve ici une scène d'argent extorqué dont la cruauté souriante n'a pas d'équivalent dans le cinéma actuel. Toujours est-il que les Américains s'émancipent, si l'on en juge d'après la parfaite immoralité de l'intrigue, d'ailleurs très ingénieusement développée. L'héroïne, le croiriez-vous, n'a pas toujours été honnête et pure et on nous présente sa situation primitive sans aucun ménagement. Quant au détective, il n'hésite pas une seconde à faire tuer un homme et à protéger la fuite de l'assassin pour éviter des ennuis à cette délicieuse repentie. Comme c'est Mary Astor qui joue ce rôle, nous sommes tous avec le détective contre le méchant maquereau aux bouts de soulier trop reluisants. C'est bon pour une fois, mais ça ne nous arrivera plus.

D. M.

Rose : fleurs naturelles

**52-52, rue de Joncker (place Stéphanie)
bruxelles téléphone 268.34**

LES
EDITIONS
AU SANS PAREIL

publient :

LES CONFESSIONS DE DAN YACK

UN ROMAN DE
BLAISE CENDRARS
L'AUTEUR DU
PLAN DE L'AIGUILLE

Le volume :

(54^e édition)

12 francs

Chez votre libraire, souscrivez à l'édition originale ;

sur Japon impérial **125 francs.**

sur Hollande van Gelder **60 francs.**

sur vélin blanc **30 francs.**

**RIEN
QUE
DES**

VEDETTES

AU

THEATRE DE 10 HEURES

à Bruxelles

.....
Le 15 novembre
.....

T R E K I

Max WALL et NATHANO BROS

.....
Le 22 novembre
.....

.....
Le 29 novembre
.....

EMMY MAGLIANI

CLAIRE FRANCONAY

.....
Le 6 décembre
.....

ET TOUTES LES SEMAINES : LES
10 extraordinary FLOWER STARS
dans les ballets dont tout le monde parle



LE
PLUS GRAND CHOIX
DE DISQUES DE TOUS
GENRES

■
LA GAMME
LA PLUS PARFAITE
DES PLUS RECENTS
MODELES

GRAMOPHONES & DISQUES

"La Voix de son Maître,"

LA MARQUE LA MIEUX CONNUE DU MONDE ENTIER

BRUXELLES

14, GALERIE DU ROI

171, B^D M. LEMONNIER



Les Disques

"polydor"

le record de la qualité

Disques Brunswick

les meilleurs pour la danse



Edm. VERHULPEN, 35, Rue Van Artevelde, BRUXELLES



PIPPERMINT

Exigex un
GET!

Liqueur
Tonique et Digestive
PUR SUCRE

**LA REINE DES CRÈMES
DE MENTHE**

^ Etendu d'Eau le PIPPERMINT
est le Meilleur des Rafrâichissements

MAISON FONDÉE EN 1796

GET frères
à REVEL (H.-G.)
(Maison fondée en 1796)

Inventeurs du Peppermint

Demandez leurs liqueurs
extra-fines

ANISETTE EAUX - DE - NOIX
CRÈME DE CACAO
CHERRY-BRANDY TRIPLE-SEC

Préparées suivant les vieilles traditions

GET FRÈRES - REVEL (H^e Garonne)

L'AMPHITRYON
RESTAURANT

THE BRISTOL BAR

Le rendez-vous du High-Life

SON GRILL-ROOM-OYSTER BAR
A L'ETAGE

PORTE LOUISE - BRUXELLES

Vieilles traditions
de la cuisine française

Tél. : 182.25-182.26 et 226.37

CLOSE - UP

travaille à rendre les films meilleurs

La seule revue internationale et indépendante qui traite du cinéma exclusivement au point de vue artistique.
Abondamment illustrée, contient des reproductions des meilleurs films.
Révèle et analyse la théorie esthétique du film.
Ses correspondants vous tiennent au courant de ce qui se fait de neuf dans le monde entier.
Texte anglais et français.

ÉDITEUR : POOL

Riant Château

Territet - Suisse

Numéro spécimen sur demande.
Abonnement postal 20 belgas l'an.

SELECTION

Directeur : **CHRONIQUE** Secrétaire de rédaction :
André de Ridder DE LA VIE ARTISTIQUE Georges Marlier

Sélection publie chaque année **10 Cahiers**

Chacun de ces cahiers forme une monographie consacrée à l'un des principaux artistes de ce temps. Ces cahiers comportent 64 à 152 pages, dont 32 à 88 reproductions.

CAHIERS PARUS :

RAOUL DUFY (32 reproductions)	GUSTAVE DE SMET (68 reproductions)
EDGARD TYTGAT (80 reproductions)	OSSIP ZADKINE (48 reproductions)
MARC CHAGALL (88 reproductions)	FERNAND LEGER (32 reproductions)
LOUIS MARCOUSSIS (48 reproductions)	

En préparation :

FLORIS JESPERS	GROMAIRE	GIORGIO DE CHIRICO
JEAN LURÇAT	CONSTANT PERMEKE	(sous presse)
G. VAN DE WOESTYNE	MAX ERNST	JOAN MIRO
F. VAN DEN BERGHE	OSCAR JESPERS	CRETEN-GEORGES
HEINRICH CAMPENDONK	ANDRÉ LHOTE	RENÉ MAGRITTE
PAUL KLEE	AUGUSTE MAMBOUR	HUBERT MALFAIT
LIPCHITZ		ETC.

Abonnement (10 cahiers). { Belgique 75 francs.
Etranger 20 belgas.
Prix du cahier { Belgique 10 francs.
Etranger 3 belgas.

Éditions Sélection
126, Avenue Charles De Preter
ANVERS

DOCUMENTS

Archéologie - Beaux-Arts - Ethnographie
Variétés

Magazine illustré paraissant
DIX FOIS PAR AN

SOMMAIRE DU N° 4
(25 septembre 1929)

Erland NORDENSKIÖLD. Le balancier à fardeaux
et la balance en Amérique. — Quelques esquisses
et dessins de Georges Seurat. — Carl EINSTEIN.
Gravures d'Hercules Seghers. — C. T. SELTMAN.
Les sculptures primitives des Cyclades. — Georges
BATAILLE. Figure humaine. — Michel REIRIS.
Alberto Giacometti. — CHRONIQUE par
G. BATAILLE, Robert DESNOS, Carl EINSTEIN,
Jacques FRAY, M. GRIAULE, M. LEIRIS,
G. H. RIVIERE, A. SCHAEFFNER.

Rédaction-Administration : 106, Bd St-Germain
Téléphone : Danton 48-59.

PARIS (VI)

ABONNEMENT (un an, dix numéros) :

FRANCE : 120 fr. (le n° : 15 fr.). — BELGIQUE : 130 fr. (le n° : 16 fr.).

ETRANGER : Demi-tarif : 150 fr. (le n° : 18 fr.).

ETRANGER : Plein tarif : 180 fr. (le n° : 20 fr.).

EDITIONS A. A. M. STOLS

13, rue Montagne-aux-Herbes-Potagères, 13 — Bruxelles

DÉPOSITAIRE POUR LA FRANCE :

Librairie "La Tortue", 60-62, rue François I^{er}, PARIS (VIII^e)

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

STENDHAL

ERNESTINE

ou LA NAISSANCE DE L'AMOUR

Eaux fortes de SACHA KLERX

Un volume de 90 pages (15 x 23), composé en
caractères "Caslon", imprimé sur les presses
du maître-imprimeur A. A. M. STOLS, de
Maestricht. — Tirage des eaux-fortes par
M. Coupard, imprimeur en taille douce à Paris.

LE TIRAGE EST LIMITÉ A :

5 ex. japon supernacré à la forme, contenant chacun un dessin original et une triple suite sur chine, japon et hollandaise	(souscrits)
20 ex. japon impérial contenant chacun une double suite sur japon et hollandaise	150 frs français
500 ex. Savoy Antique	75 frs français

RAPPEL :

STENDHAL

D'UN NOUVEAU COMLOT CONTRE LES INDUSTRIELS

20 ex. japon de Shidzuoka, avec triple-suite	75 frs français
50 ex. hollandaise à la forme, avec double-suite	57 frs français
250 ex. hollandaise Pannekoek	36 frs français

(Restent quelques exemplaires)

ÉDITIONS M.-P. TRÉMOIS

Vient de paraître :

HURTADO DE MENDOZA

Lazarille de Tormes

Le chef-d'œuvre classique de la littérature espagnole du XVI^e siècle

Transposé pour la première fois en argot moderne

par

Jean AUZANET

avec une préface de Jean CASSOU

Un volume de 200 pages, sous couverture rempliée et imprimée en deux couleurs, texte tiré sur les presses de Coulouma à Argenteuil.

Le volume numéroté sur vélin alfa **20 fr.**

Il a été tiré en outre 20 exemplaires

sur pur fil à la forme **50 fr.**

Ce livre classique, présenté sous cette forme nouvelle, vous intéressera plus que le plus amusant roman moderne.

43, avenue Rapp, PARIS (7^e)

LIBRAIRIE JOSÉ CORTI

6, RUE DE CLICHY
PARIS

ARAGON. — <i>La Grande gaité</i>	Fr. 100. »
ARAGON. — <i>La Chasse au Snark</i>	150. »
ARAGON. — <i>Feu de joie</i> (ill. par Picasso)....	10. »
ARAGON. — <i>Anicet ou le panorama</i>	12. »
ARAGON. — <i>Les Aventures de Télémaque</i> ..	35. »
ARAGON. — <i>Le Libertinage</i>	12. »
ARAGON. — <i>Le Paysan de Paris</i>	12. »
ARAGON. — <i>Le Mouvement perpétuel</i>	110. »
ARAGON. — <i>Traité de Style</i>	12. »
BRETON. — <i>Clair de Terre</i>	80. »
BRETON. — <i>Les Pas Perdus</i>	12. »
BRETON. — <i>Légitime Défense</i>	3. »
BRETON. — <i>Les Champs magnétiques</i>	12. »
BRETON. — <i>Introduction au discours sur le</i>	
BRETON. — <i>peu de réalité</i>	80. »
BRETON. — <i>Le Surréalisme et la Peinture</i> ...	65. »
BRETON. — <i>Nadja</i> (44 illustrations)	13.50
BRETON. — <i>Au grand jour</i>	3. »
BRETON. — <i>Manifeste du surréalisme</i>	13.50
ELUARD. — <i>Les Animaux et leurs Hommes</i> ..	10. »
ELUARD. — <i>Les Nécessités de la Vie</i>	10. »
ELUARD. — <i>Répétitions</i> (dess. de Ernst)	25. »
ELUARD. — <i>Mourir de ne pas mourir</i>	30. »
ELUARD. — <i>Capitale de la douleur</i>	12. »
ELUARD. — <i>Les Dessous d'une Vie</i>	15. »
ELUARD. — <i>152 Proverbes mis au goût du jour</i> —	3. »
ELUARD. — <i>L'Amour, la Poésie</i>	12. »
DESNOS. — <i>Deuil pour Deuil</i>	15. »
DESNOS. — <i>La Liberté ou l'Amour</i>	40. »
LIMBOUR. — <i>Soleil bas</i> (illustré par Masson) —	180. »
NAVILLE. — <i>La Révolution et les Intellectuels</i> —	15. »
LEIRIS et A. MASSON. — <i>Simulacres</i>	180. »
LEIRIS. — <i>Le Point Cardinal</i>	15. »
PERET. — <i>Le Grand Jeu</i>	175. »
PERET. — <i>Il était une Boulangère</i>	12. »
PERET. — <i>Et les seins mouraient</i>	12. »
G. NEVREUX. — <i>La Beauté du Diable</i>	15. »
JACQUES VACHÉ. — <i>Lettres de Guerre</i>	10. »
VARIETES. — <i>N° Spécial sur le Surréalisme</i> .	20. »

DÉPOSITAIRE GÉNÉRAL
DE LA
RÉVOLUTION
SURRÉALISTE

LA REVUE DU CINEMA

ROBERT ARON, directeur

JEAN GEORGE AURIOL, rédacteur en chef

Au Sommaire du Numéro du 15 Novembre :

ERIC von STROHEIM

par DENIS MARION

avec vingt photographies de Folies de Femmes, Greed

La Symphonie Nuptiale

et

le scénario original du film

de LOUIS BUNUEL

UN CHIEN ANDALOU

LE CINEMA ET LES MŒURS

par JEAN GEORGE AURIOL et BERNARD BRUNIUS

et la collaboration régulière de MICHEL J. ARNAUD, J. BOUISSOUNOUSE, LOUIS BUNUEL, LOUIS CHAVANCE, HENRI CHOMETTE, RENÉ CLAIR, ROBERT DESNOS, S. M. EISENSTEIN, PAUL GILSON, AMABLE JAMESON, R. DE LAFOREST, DENIS MARION, ANDRÉ R. MAUGÉ, LARS C. MOEN, F. W. MURNAU, G. W. PABST, H. A. POTAMKIN, VSEVOLOD POUDOV-KINE, MAN RAY, ANDRÉ SAUVAGE, KING VIDOR, PIERRE VILLOTEAU.

La Revue des Films. La Revue des Revues. La Revue des Programmes
Les ACTUALITÉS et 50 photographies ou images extraites de films.

FRANCE ET COLONIES (12 cahiers) 72 FRANCS
BELGIQUE, HOLLANDE, UNION POSTALE : 84 FRANCS
AUTRES PAYS : 98 FRANCS

Le Numéro :
8 francs.

LIBRAIRIE GALLIMARD

PARIS

nrf

3, Rue de Grenelle, VI^e

t r a n s i t i o n

AN INTERNATIONAL QUARTERLY FOR CREATIVE EXPERIMENT

edited by EUGENE JOLAS

N^o 18 (Fall 1929) contains
Conclusion of Book III (Work in Progress)
by JAMES JOYCE

THE REVOLUTION OF THE WORD

Stuart Gilbert, Eugene Jolas, Roger Vitrac, Robert Desnos
and others

SYNTHETIST REALITY

DREAMS and the CHTHONIAN WORLD

A LITTLE ANTHOLOGY

AMERICAN AND ENGLISH POETS OF TODAY

PHOTOGRAPHS : REPRODUCTIONS

Francis Brugiere, Charles Sheeler, Stella Steyne, Paul Klee,
Harry Crosby, El Lessitsky, Tina Modotti
COVER BY KURT SCHWITTERS

Manuscripts and correspondence should be addressed to « transition »,
40, rue Fabert, Paris (7^e)

SUBSCRIPTION BLANK

Date

Full name

Address

65 fr.

I enclose 75 fr.

\$ 3.00 (mandat, check or bank notes)

for 4 copies of « transition » beginning..... 1929.

RATES, France 65 fr. — Elsewhere 75 fr. or \$ 3.00.

BENN
CENDRARS
EHRENBURG
DIVOIRE
SOUPAULT
TZARA
LURCAT
CINGRIA
MICHAUX
TOOMER
RIBEMONT DESSAIGNES
LIMBOUR
ROSSET
BABEL
PIERRE-QUINT
BARILLI
SALMON

CHIRICO
DESNOS
GIONO
BOUNOURE
GUZMAN
MINET
WILLIAMS
MAC ORLAN
SYLVEIRE
PILNIAK
LEIRIS
PICABIA
NACOS
DAUMAL
EVANS
ALTMAN
RAMON G. DE LA SERNA

JOYCE
DARIUS MILHAUD
CARPENTIER
BERL
HOPPENOT
STEPHENSEN
CAMILLE
RUD. KAYSER
CHKLOWSKI
MARC BERNARD
HÖLDERLIN
NEVEUX
Cte DE PERMISSION
BONTEMPELLI
ARON et DANDIEU
ANDERSEN-NEXØ
HEMINGWAY
DE GEYNST

576 pages de texte et 48 pages d'illustrations

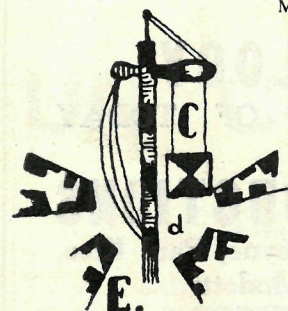
52 auteurs de tous les pays du monde

les grands sujets, les hommes
résolus, les belles images, les
histoires d'aujourd'hui dans

les 3 premiers numéros de

BIFUR

(6 cahiers par an)



EDITIONS DU CARREFOUR
Boul. Saint-Germain, 169. PARIS (VI)

Le numéro (à l'étranger) : 25 frs
L'abonnement d'un an (6 cahiers) 125 frs
Edition de luxe : 350 frs.

XXX

norine
robes à choses
fourrures 67
ave.
nue
louise
bruxelles
tél. 116.63

Galerie Jeanne Bucher

5, RUE DU CHERCHE-MIDI — PARIS



Escadre : Peinture de Léprieux

Œuvres de : A. BAUCHANT — BRIGNONI —
CAMPIGLI — JUAN GRIS — JEAN HUGO —
LAPICQUE — FERNAND LÉGER — JEAN
LURÇAT — MARCOUSSIS — PICASSO

Sculptures de : JACQUES LIPCHITZ

EDITIONS DE GRAVURES MODERNES

LOUIS MANTEAU

62, Boulevard de Waterloo — BRUXELLES

Téléphone 275,46

TABLEAUX DE MAÎTRES de l'école flamande
du XV^e au XVIII^e siècle.

L'ÉCOLE BELGE : H. De Braeckeleer, Ch. Degroux,
Jos. Stevens, G. Vogels, C. Meunier, X. Mellery, J. Smits, etc,

LA JEUNE PEINTURE : James Ensor, Constant
Permeke, Floris Jesper, F. Schirren, etc...
Braque, Modigliani, Juan Gris, Dufresne, Raoul Dufy, Utrillo,
Vlaminck, Per Krogh, Valentine Prax, Zadkine, Laglenne,
Mintchine, etc...

ACHAT DE COLLECTIONS

GALERIE DANTHON

29, Rue La Boétie, Paris

ŒUVRES DE :

RENOIR - MONET - PISSARO - GUILLAUMIN

RAOUL DUFY - CHAGALL - JEAN CROTTI

SCULPTURES DE RODIN ET DE BOURDELLE

ALICE MANTEAU

2, rue Jacques Callot
et 42, rue Mazarine
P A R I S V I e

T A B L E A U X **A N C I E N S & M O D E R N E S**

GALERIE
L. van ZANTEN

Visschersdijk, 111
ROTTERDAM
Téléphone : 573 63



Exposition de Tableaux par **WALTER VAES**



Ouvert jusqu'au 24 novembre
Tous les jours de 10 à 6 heures.
Le dimanche de 11 à 5 heures.
ENTRÉE LIBRE

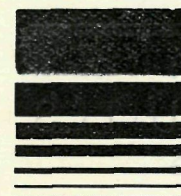
LE CADRE

S. A.

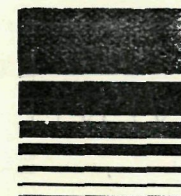
ATELIERS : 29, RUE DES DEUX-ÉGLISES - Tél. 353.07

BRUXELLES

GALERIE D'EXPOSITION :
5, RUE RAVENSTEIN (PALAIS DES
BEAUX-ARTS)



LES CLICHÉS DE
"VARIÉTÉS" SONT
EXÉCUTÉS PAR LES
PHOTOGRAVEURS

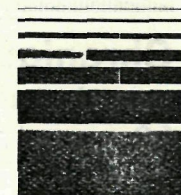
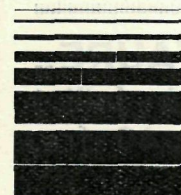


Van Damme & Cie

33, RUE DE NANCY

TÉL. : 110,72

B R U X E L L E S



LE CENTAURE

62, AVENUE LOUISE - BRUXELLES

TÉLÉPHONE 888.68



GALERIE D'ART CONTEMPORAIN

du 16 au 25 novembre

GOERG

Les 2 et 3 décembre :
VENTE PUBLIQUE D'ANTIQUITÉS
Exposition les 29 et 30 novembre

du 7 au 18 décembre

FAUTRIER

Chronique Artistique "LE CENTAURE",
paraissant chaque mois d'octobre à juillet
10 numéros par an — Abonnement 40 frs.
Etranger 10 belgas



Pirard

ensembles

tableaux

30, rue saucy

vervière

le portique

**tableaux
de maîtres
modernes**

**99, boulevard raspail
P A R I S**